



Edgar Wallace
(Richard Horacio Edgar Freeman)

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX

(The Book of All Power)
Trad. : anonyme

1935
(1921)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX.....	3
L'AMATEUR DE RELIURE	3
UN GANGSTER DÉLICAT	13
LA GRANDE-DUCHESSÉ IRÈNE	22
L'INSTIGATEUR DU COMLOT.....	34
UNE RAFLE AU SILVER LION	40
GUET-APENS.....	47
KENSKY DE KIEFF.....	57
LE GRAND-DUC EST AIMABLE.....	65
LA MAIN MYSTÉRIEUSE.....	74
SOUS LA TERREUR	82
LE COMMISSAIRE AU NEZ TORDU	90
EN PRISON	97
CHERRY BIM FAIT UN RAPPORT	104
HALTE DANS LA NUIT	113
LA MARIÉE ROUGE.....	118
LE LIVRE CABALISTIQUE.....	125
SUR LA ROUTE.....	132
LE MONASTÈRE DE SAINT-BASILE	140
ÉPILOGUE	149
L'AFFAIRE STRETELLI	152
LE "PICK UP"	166
Ce livre numérique.....	173

LE TALISMAN MYSTÉRIEUX

L'AMATEUR DE RELIURE

Le directeur de l'Ukraine Oil Company observant d'un air amusé le jeune homme assis sur le bord d'une chaise auprès de son bureau, remarqua combien ses yeux brillaient d'enthousiasme chaque fois que lui était exposé un nouveau motif de découragement. Et certes, l'enthousiasme pouvait être considéré comme indispensable chez l'homme qui occuperait la situation présentement offerte à Malcolm Hay.

« La Russie est une étrange contrée, dit Mr. Tremayne, l'une des plus mystérieuses du monde. Les gens qui reviennent de Chine rapportent des histoires stupéfiantes sur les particularités de ses habitants, mais je puis vous affirmer, d'après mes observations personnelles, que le Chinois est un livre ouvert comparé au paysan russe. À propos, vous parlez russe, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, Monsieur, je suis familiarisé avec cette langue depuis l'âge de seize ans – j'en ai vingt-deux – et je parle les deux dialectes.

– Bien, approuva Mr. Tremayne ; alors, il ne vous reste plus qu'à *penser* dans les deux dialectes. J'ai passé vingt ans

dans la Russie du Sud, pour diriger l'exploitation de nos puits de pétrole, – j'y étais même avant qu'ils fussent creusés, – et je ne me crois pas un imbécile. Eh bien, je vous avoue que les Russes me déconcertent autant aujourd'hui que lors de mon arrivée là-bas. Mettez-vous en rapport avec l'un d'eux ; au bout de deux jours, vous croyez le connaître, deux jours plus tard, vous avez déjà complètement changé d'avis à son sujet, et au bout d'un an, si vous avez pris soin de noter quotidiennement vos observations et impressions, vous découvrez que vous avez trois cent soixante-cinq opinions différentes... à moins que ce ne soit une année bissextile.

– Parce que ?... demanda naïvement Hay.

– Parce qu'alors vous avez trois cent soixante-six opinions, répliqua le solennel Mr. Tremayne en appuyant sur un bouton de sonnette. Il n'est pas nécessaire que vous partiez avant une semaine ou deux et je vous engage à étudier pendant ce temps notre littérature particulière. Elle vous donnera quelques renseignements utiles sur le pays – du moins la région – où sont situés nos puits, et ces renseignements-là ne se trouvent pas dans les guides. Il y a aussi certaines personnalités en vue, que vous auriez intérêt à connaître.

– Je connais la plupart d'entre elles, dit le jeune homme avec aplomb, grâce au bottin local que j'ai obtenu du consul d'Angleterre. »

Mr. Tremayne réprima un sourire.

« Et que dit le bottin local sur Israël Kensky ?

– Israël Kensky ? Heu... je ne me souviens pas de ce nom-là, répondit Malcolm, légèrement embarrassé.

– C'est le seul qui doive être retenu, dit l'autre sèchement. Par parenthèse, vous pourrez étudier le personnage en dehors de chez lui, car il est à Londres en ce moment. »

Un employé venait d'entrer et attendait sur le pas de la porte.

« Vous donnerez à Mr. Hay les livres et les brochures dont je vous ai parlé. Ah ! dites-moi, quand Mr. Kensky est-il arrivé ?

– Aujourd'hui, Monsieur. »

Tremayne se retourna vers Malcolm.

« En fait, Londres va être, cette semaine, rempli de gens dont les noms ne sont pas dans votre précieux, bottin, et que vous devriez tous connaître. Les Yaroslav nous font une visite officielle.

– Les Yaroslav ? Oh ! sans doute...

– Le grand-duc et sa fille, précisa Tremayne.

– Mon Dieu, il est peu vraisemblable que je rencontre jamais le grand-duc ou la grande-duchesse, dit le jeune homme en souriant, car je crois la famille impériale plutôt exclusive.

– Tout est vraisemblable en Russie, master Hay. Si vous revenez dans quelques années, en m'annonçant que vous avez été nommé amiral dans la flotte russe, ou que vous avez épousé la grande-duchesse Irène Yaroslav, je ne douterai pas un instant de votre parole. Par contre, si vous m'arrivez à la même époque, privé de vos deux oreilles, celles-ci ayant été coupées par vos paysans en l'honneur d'un martyr quelconque, mort il y a six cents ans, je n'en serai pas davantage surpris. Voilà le pays que vous allez habiter... et je vous envie !

– Tout ce que vous me dites m'étonne fort, convint Malcolm. Je vois que j'ai encore beaucoup à apprendre, et qu'il me faudra peu compter sur mes diplômes.

– Vos diplômes pourront vous être utiles, sans doute, mais il vous en faudrait un de plus : un diplôme de science religieuse.

– De science religieuse ?

– Mais oui, pour connaître jusqu'aux dévotions locales, car vous aurez la surprise de voir vos ouvriers chômer quatre ou cinq jours par semaine, pour commémorer la naissance ou la mort des nombreux saints vénérés dans le pays. Si vous ne vous méfiez pas, ils vous glisseront quelques saints qui n'ont jamais existé et le travail restera en plan. C'est ainsi que cela se passe. »

Il termina l'entretien par un signe de tête, et, comme le jeune homme se levait pour partir, ajouta :

« Revenez demain, je crois que vous aurez l'occasion de voir Kensky.

– Vous piquez ma curiosité, master Tremayne. Cet homme est-il donc un potentat ?

– Oui et non, répondit prudemment Mr. Tremayne. Chez lui, c'est un homme très en vue, et, en tant que commerçant, un potentat dans son genre, je suppose. Au reste, vous serez à même de le juger bientôt. »

Malcolm Hay sortit et se mit à marcher allègrement dans les rues de Londres. Il avait pour la première fois, une situation, une belle situation, et cela lui semblait un rêve !

Maida Vale abonde en petites rues tortueuses, longeant de laides bicoques aux murs délavés. Dans l'une de ces bicoques, vraisemblablement un garni, un vieillard était assis devant un établi portatif, sous l'unique lampe accordée par la propriétaire. La pièce était misérablement meublée, mais ni lui, ni la femme assise à la même table, le menton dans ses mains, ne semblaient se soucier de la pauvreté du logis. L'homme, maigre et voûté, était penché sur un morceau de cuir évidemment destiné à une reliure, qu'il travaillait avec des outils délicats. Sa figure était

dans l'ombre, et seule l'extrémité de sa barbe blanche trahissait son âge.

Tout à coup, il releva la tête et montra le visage émacié d'un sexagénaire et des yeux noirs étincelants. Sa compagne, comme lui d'un type juif accentué, pouvait avoir vingt-quatre ans ; ses traits, assez beaux, étaient gâtés par le rictus de ses lèvres.

« Si les Anglais vous voyaient acharné ainsi à votre travail, ils vous croiraient bien pauvre, petit père. »

Israël Kensky continua sa besogne.

« Quel livre êtes-vous en train de relier ? demanda la jeune femme après un moment de silence. Est-ce le Talmud que Levi Leviski vous a donné ? »

Toujours pas de réponse.

Cette fois, elle fronça violemment les sourcils. On aurait eu peine à deviner que c'était le père et la fille, car il n'y avait entre eux ni affection, ni communauté d'idées. Il était même surprenant que Sophia Kensky accompagnât son père partout où il allait, et que lui acceptât de l'avoir pour compagne. Les bonnes langues de Kieff prétendaient qu'ils se méfiaient l'un de l'autre et préféreraient ne pas se perdre de vue mutuellement.

Le vieillard cessa enfin de travailler. Il déposa ses outils, cligna des yeux et repoussa sa chaise. Puis, ricanant d'une voix enrouée :

« Ce que je fais ? dit-il. C'est une reliure destinée à un livre de grand prix, un livre à fermoir de métal et à feuillets merveilleux. Il sourit avec fierté. Un livre magique.

– Petit père, parfois je me demande si vous n'êtes pas fou ? Comment voulez-vous connaître des secrets cachés à tous ? Et vous qui écrivez si mal, comment remplirez-vous un si gros livre ?

– C’est un livre magique, répéta le vieillard, et sa fille sourit de dédain.

– Je vois : un livre rempli de sortilèges, de mystères et de maléfices. Pourquoi vous étonner après ça d’être suspect à nous tous, à Kieff ?

– À *nous* tous ? interrogea-t-il, moqueur.

– Oui, à nous tous.

– Vous vous comptez donc parmi la racaille, Sophia, dit-il en haussant les épaules d’un geste méprisant.

– Vous aussi, vous faites partie de la racaille, Israël Kensky, riposta Sophia. Est-ce que vous dînez, par hasard, à la table du grand-duc ?

– Non, mais le grand-duc ne m’a jamais lapidé dans les rues et n’a pas mis le feu à ma maison, que je sache.

– La grande-duchesse non plus, évidemment », dit la jeune fille d’un air entendu.

Il fronça le sourcil.

« Une personne comme vous n’est pas digne de parler de la grande-duchesse », répliqua-t-il.

Sophia se mit à rire et dit sans se fâcher :

« Un jour viendra où elle sera à mes genoux. Je la vois balayant mes parquets et mangeant le pain que je lui jette. Je sais que cela arrivera et c’est dans cette espérance que je m’endors chaque soir. »

Israël Kensky avait déjà entendu ces théories si souvent qu’il ne daigna même pas sourire.

« Vous êtes une méchante, Sophia. Dieu sait comment j'ai pu avoir une fille telle que vous ! Que vous a fait la grande-duchesse pour vous inspirer de pareils sentiments ?

– Je la hais parce qu'elle existe, répondit la jeune fille toujours très calme. Elle ne m'a rien fait, mais je la hais pour l'orgueilleux sourire qu'elle accorde à ses esclaves. Je la hais parce qu'elle est en haut et moi en bas.

– Vous êtes folle, jeta Israël, en marchant vers la porte.

– Peut-être. Vous allez vous coucher ? »

Il se retourna sur le seuil.

« Je vais dans ma chambre et ne redescendrai pas.

– Alors, je vais dormir. »

Israël se retira dans sa chambre qu'il ferma au verrou. Prêtant l'oreille, il entendit la porte de Sophia se fermer aussi, et deux bruyants tours de clé suivirent. Mais il distingua nettement la différence entre le premier et le second : sa fille avait voulu lui donner le change, et venait de fermer et d'ouvrir d'un même geste. Il s'assit dans son fauteuil, devant la cheminée, pendant une dizaine de minutes, puis, se levant, traversa doucement la pièce et éteignit la lumière.

Un quart d'heure s'écoula dans un silence complet. Tout à coup un léger craquement se fit entendre avec le bruit d'un souffle derrière la porte. Quelqu'un était là, aux aguets. Israël resta immobile, les yeux fixés sur l'âtre, attentif au moindre son. Il y eut un craquement plus fort, puis d'autres par intervalles, s'éloignant du côté de l'escalier. La maison, mal bâtie, offrait peu de complicité à Sophia Kensky dans sa furtive expédition. Le vieillard alla à la fenêtre, souleva avec précaution un coin de la jalousie et vit sans étonnement une sombre silhouette traverser la cour défoncée, ouvrir le portail et disparaître dans la nuit.

La jeune fille avait tourné à droite en marchant très vite, et rejoint la rue principale. Alors, elle ralentit le pas, car ignorant l'anglais et ne connaissant pas la topographie du quartier, elle aurait eu grand-peine à se diriger dans la ville. Mais un homme sortit de l'ombre et vint à sa rencontre :

« Est-ce vous, petite mère ? dit-il en russe.

– Dieu soit loué ! vous êtes là, s'exclama Sophia haletante. Qui êtes-vous ?

– Boris Yakoff. Je vous attends depuis une heure, et il fait bien froid.

– Je n'ai pas pu sortir plus tôt. Le vieux travaillait à sa marotte, et je ne pouvais pas arriver à l'envoyer se coucher.

– Pourquoi est-il venu à Londres ? demanda l'homme. Il faut quelque chose de bien important pour l'avoir arraché à ses sacs d'écus. »

Sophia ne répondit pas, mais au bout d'un instant :

« Est-ce que nous allons marcher jusque là-bas ? interrogea-t-elle. Il n'y a donc ni *droschki*, ni carriole ici ?

– Patience, patience, petite mère, vous allez voir ; à Londres nous faisons les choses sur un grand pied, nous avons une limousine à notre disposition, seulement cela aurait été imprudent de l'amener tout près de votre domicile. »

Ils montèrent dans le simple taxi, dénommé pompeusement *limousine* par Yakoff, et celui-ci reprit : « On dit que votre père pratique la magie et qu'il vous jette des charmes.

– C'est un mensonge, répondit-elle avec indifférence. À la vérité, il me fait peur quelquefois, mais c'est parce que j'ai là (elle se frappa le front), une mémoire qui n'en est pas une. Je crois me rappeler quelque chose, et tout-à-coup, pfutt... plus rien... J'ai tout oublié.

– Ça, c’est un sortilège qu’il vous jette, dit gravement Yakoff. Dites-moi, Sophia Kensky, est-ce vrai que vous autres, Juifs, vous servez du sang des petits chrétiens pour vos cérémonies ? »

Elle se mit à rire et, méprisante :

« Qui êtes-vous pour croire des sottises pareilles ? Je m’imaginai que tous les camarades à Londres étaient des gens instruits. »

Yakoff, mortifié, fit entendre un petit claquement de langue. L’accusation tombait mal, car il était fier de posséder des grades universitaires. Au fond, Sophia Kensky n’était pas très surprise de voir un homme cultivé croire à la fable des sacrifices humains, car cette opinion avait obtenu une certaine vogue en Russie.

Le taxi passa de la demi-obscureté des ruelles désertes à la brillante lumière d’une voie large et très animée. Une pluie fine commençait à tomber.

« Où me conduisez-vous demanda-t-elle. Où a lieu la réunion ? »

Son compagnon baissa la voix jusqu’au murmure.

« Au café du Lion d’Argent, dans un endroit appelé Soho. Nous nous y réunissons de temps en temps pour rêver d’une libre Russie et pour jouer entre nous. Le « Silver Lion » est à la fois un restaurant et un club. Cette nuit, il est nécessaire que vous soyez là, Sophia Kensky, à cause des graves événements qui se préparent. »

Au bout d’un moment, elle redemanda :

« Est-ce un lieu sûr ? »

– Sûr ? dit Yakoff en riant. Certes, nous ne courons aucun danger. À Londres, on fait ce qu'on veut car il n'y a pas de police secrète. »

De nouveau, le taxi s'était engagé dans un dédale de rues étroites. Il s'arrêta enfin devant une maison sans apparence. Yakoff et sa compagne descendirent et celui-ci expliqua tout bas :

« Nous sommes ici derrière le restaurant. La plupart des camarades entrent par là. »

Après avoir renvoyé le taxi, il sonna, et la porte s'ouvrit aussitôt sur un petit vestibule éclairé au gaz. Au fond, un escalier menait à l'étage supérieur ; un autre, plus étroit, conduisait à la cave. C'est ce dernier qu'ils prirent. Arrivé au sous-sol, Yakoff, toujours suivi de Sophia, s'engagea dans un couloir blanchi à la chaux, qui aboutissait à une solide porte de bois. Il frappa, un guichet s'ouvrit d'abord de l'intérieur, puis, la porte, pour livrer passage aux deux compagnons, sans qu'une parole eût été prononcée.

UN GANGSTER DÉLICAT

Ils se trouvèrent dans une vaste salle à manger en sous-sol, meublée confortablement, comme il en existe dans certains cafés de Soho. Une douzaine d'hommes causaient debout, ou jouaient paisiblement autour des tables, et l'aspect de la pièce, où flottait un nuage bleu de fumée de tabac, n'avait rien que de pacifique.

L'arrivée de Sophia sembla être le signal de la conférence. Quatre petites tables furent rapprochées au centre, pour n'en former qu'une seule, autour de laquelle tous prirent place, y compris la jeune fille.

Tout de suite elle remarqua celui qui dirigeait les mouvements : un Russe grand, bien rasé, habillé avec une certaine recherche, dont les cheveux étaient d'un rouge flamboyant, et le nez complètement de travers. C'est ce dernier détail qui lui donna à réfléchir, car les particularités physiques ne passaient pas inaperçues à Kieff, mais elle chercha vainement un nom à mettre sur ce personnage. Lui, au contraire, l'interpella sans hésiter :

« Sophia Kensky, dit-il, nous vous avons fait chercher pour savoir dans quel dessein votre père est venu à Londres ?

– Si vous connaissez mon père, vous devez savoir qu'il n'a pas l'habitude de me faire ses confidences.

– Oh ! je le connais, grommela l'homme. Je vous connais aussi, Sophia, car je vous ai vue souvent aux réunions de la Société à Kieff. »

De nouveau, elle fit un violent effort de mémoire. Jamais cette étrange figure n'avait paru parmi les habitués des mee-

tings. Il sembla lire dans sa pensée et éclata d'un rire, d'un gros rire sonore qui remplit d'échos la chambre souterraine.

« C'est drôle que vous ne me reconnaissiez pas ! Nous nous sommes rencontrés cent fois pourtant. »

Une lueur se fit dans l'esprit de Sophia.

« Boulba, le maître d'hôtel du grand-duc », balbutia-t-elle.

En s'entendant nommer, Boulba eut un gros rire.

« Voilà, petite sœur, je ne fréquente pas les meetings de Kieff, mais ici, à Londres, où j'ai précédé Yaroslav, la chose est possible. Maintenant, parlons sérieusement. Vous êtes sincèrement des nôtres, Sophia Kensky ? »

Elle fit signe que oui.

« Vous savez, comme nous, que votre père est un ami de la grande-duchesse.

La physionomie subitement renfrognée de la jeune fille renseigna Boulba sur ses sentiments avant même qu'elle eût parlé.

« C'est un mystère pour moi, Boulba, que l'intérêt porté par cette grande dame à un vieux Juif.

– Le vieux Juif est riche, répondit-il, d'un air significatif.

– Irène Yaroslav aussi, ce n'est pas pour de l'argent qu'elle vient chez nous.

– C'est vrai, dit Boulba, un autre motif l'y amène. Le voici : Un jour, Irène Yaroslav, encore enfant, se promenait à Kieff avec sa nurse. Elles tombèrent au milieu d'un pogrom, provoqué par des soldats caucasiens, cantonnés dans la ville. Ceux-ci, à moitié ivres, caracolaient sur leurs petits chevaux, et la nurse, prise de peur, s'enfuit en abandonnant la petite fille. Votre père qui s'était caché, pour se soustraire à la haine des manifestants,

vit le danger : il s'élança, prit l'enfant dans ses bras, presque sous les sabots d'un cheval, et l'emmena dans sa maison.

– Jamais je n'avais entendu parler de cela ! s'écria la jeune fille qui avait écouté le récit bouche bée, et, je vous le répète, je ne pouvais pas m'expliquer cette affection de cette duchesse.

– Maintenant, vous la comprendrez, reprit Boulba. Le grand-duc a depuis longtemps oublié sa dette de reconnaissance envers Israël Kensky, mais la grande-duchesse a bonne mémoire. Elle va lui rendre visite et lui confie ses préoccupations et ses tristesses. C'est pour cela que nous vous avons demandé de venir.

– Je comprends, dit-elle enfin, vous voulez que j'espionne mon père et que je vous rapporte ce qui se passe chez nous.

– J'ai besoin de savoir tout ce qui concerne la grande-duchesse. Elle arrivera demain à Londres avec son père, et il est certain qu'elle découvrira la retraite d'Israël Kensky. Les lettres qu'ils échangeront doivent être ouvertes.

– Mais... commença-t-elle.

– Pas de mais, grogna Boulba, écoute et obéis, c'est un ordre. »

Il se tourna brusquement vers l'homme placé à sa gauche.

« Comprends-moi. Yaroslav arrive demain. Il est désirable qu'il ne reparte pas d'ici.

– Quoi, Excellence, balbutia l'autre, ici... à Londres ! »

Boulba inclina la tête.

« Mais alors, Excellence, c'en sera fait de notre sécurité dans cette ville. C'était la seule où pouvaient se réfugier nos amis. Si une pareille chose arrive, nous serons traqués par la po-

lice, chassés de Londres, et alors, plus de réunions, c'est la ruine du mouvement.

– N'importe, s'écria le chef, c'est un ordre. Du reste, cela n'a aucun rapport avec la *Cause*. En agissant ainsi, au contraire, nous nous attirerons des protecteurs puissants à la cour, et en admettant que l'émotion soit grande, elle sera passagère, croyez-moi.

– Et qui se chargera de la besogne, Excellence ? demanda un autre. C'est une chose trop importante pour être décidée en comité particulier. Pour moi, je ne voudrais pas exécuter un tel ordre avant d'avoir reçu des instructions de notre président.

– Puisque je vous dis que vous n'avez rien à craindre, ricana Boulba. Allons, parle, Yakoff. »

Yakoff prit un air important, et désignant Sophia :

« Puis-je parler devant elle ? demanda-t-il.

– Oui, dit Boulba, nous sommes tous frères ici. »

Yakoff toussa pour s'éclaircir la voix et commença son speech, évidemment préparé.

« Quand Votre Excellence m'a écrit de Kieff, pour me demander de trouver quelqu'un, cela m'a jeté dans un terrible embarras. J'étais vraiment désespéré.

– Au fait, interrompit Boulba impatienté, que veux-tu que cela nous fasse, que tu te sois arraché les cheveux ou cassé la tête contre les murs ?

– Vous m'aviez confié une tâche difficile, Excellence, reprit Yakoff sur un ton moins emphatique. Mais la Providence m'est venue en aide. Un de nos bons camarades a entrepris de punir la bourgeoisie en la soulageant de ses richesses...

– Oui, un voleur, précisa Boulba.

– Par lui, je fis la connaissance d'un homme précieux, arrivé récemment en Angleterre. C'est un assassin de profession. »

Des regards incrédules se tournèrent vers l'orateur ; Boulba seul ne parut pas étonné car il connaissait l'histoire.

« Un assassin ? Et d'où vient-il ? interrogea quelqu'un.

– D'Amérique. »

Cette fois, il y eut des rires étouffés dans l'assistance.

« C'est la pure vérité, interrompit Boulba ; l'Américain découvert par Yakoff est ce qu'on appelle un gangster. Sa bande étant pourchassée là-bas, il s'est réfugié à Londres...

– Où il est également recherché par la police, acheva Yakoff.

– Un gangster, répétait Boulba songeur. Est-il ici ?

– Oui, Excellence.

– Sait-il ?...

– Je ne lui ai rien dit, sauf de se trouver ce soir à la porte du club. Faut-il l'introduire ? » ajouta Yakoff, en se levant avec vivacité.

Sur un signe affirmatif, il sortit, et, trois minutes plus tard, Cherry Bim, le redoutable bandit, faisait son entrée dans la salle.

C'était un petit homme trapu, avec une grosse figure joviale, une toute petite moustache et des yeux rieurs. Sa mise était pauvre. Il ne portait pas de gilet, malgré la fraîcheur de la nuit et, sans doute pour protester contre les conventions, s'était dispensé de mettre un col.

Bien qu'il parût plutôt dépaysé en face de l'étrange assemblée, le nouveau venu n'en gardait pas moins toute sa présence d'esprit. Il fit un signe amical.

« Bonsoir, ladies et gentlemen, dit-il, vous avez devant vous Cherry Bim. Bim par mon père, Cherry par mon baptême. »

Cette petite apostrophe, prononcée en anglais, eût été incompréhensible pour la majorité des auditeurs, y compris Sophia, mais Yakoff se hâta de la traduire en russe, tandis que Cherry Bim faisait solennellement le tour de la table en donnant à chacun une non moins solennelle poignée de main.

« Maintenant, gentlemen et ladies, continua-t-il avec un comique petit salut vers Sophia, me voilà fixé. Vous êtes tous de braves gens, ça se voit, et nous allons nous entendre du premier coup. Ma bourse est actuellement à sec, j'aime mieux vous le dire tout de suite, et je suis sans travail. Donc, si l'un de vous, ladies et gentlemen, avait envie d'embaucher un étranger en vilégiature, voilà une fameuse occasion. Je suis prêt à accepter n'importe quelle besogne, pourvu qu'elle ne me mette pas en relation officielle avec les bulls... bulls, ladies et gentlemen, c'est ainsi qu'on appelle les policemen à New-York. »

Boulba interrompit ce flot de paroles, pour expliquer à l'Américain, dans un anglais lent mais correct, le but de leur entrevue. Ce fut long. Les mots chers aux révolutionnaires tels que tyrannie, oppression, revenaient sans cesse. Il était question de millions d'hommes et de femmes écrasés sous un joug de fer, ou gémissant dans les chaînes. Mr. Bim, peu habitué aux allégories et aux métaphores, n'y comprenait goutte et s'assombrissait graduellement. Mais, vers la fin de son discours, l'orateur devint plus clair, et, l'émotion s'en mêlant, ses phrases y gagnèrent une heureuse brièveté.

Alors, Mr. Bim, lui, devint tout à fait grave, car il ne restait aucun doute sur le rôle qu'on voulait lui faire jouer.

« Mettons les choses au point, s'il vous plaît. Si j'ai bien compris, il y a un individu qui vous gêne et que vous voudriez supprimer.

– Oui, il faut le faire disparaître, c'est un tyran, un...

– J'ai besoin de voir clair là-dedans, interrompit Mr. Bim. Vous voulez supprimer le type et c'est moi qui dois me charger de la besogne. Est-ce bien ça ? »

Boulba fit un signe affirmatif.

« Alors, je regrette, rien à faire, dit Bim, d'un air résolu. Je suis venu dans ce pays pour mener une vie paisible et pas pour faire mettre mon nom dans les journaux. Non, voyez-vous, j'ai besoin de tranquillité. Et puis, je n'ai rien contre cet homme après tout, pourquoi voulez-vous que je l'envoie dans l'autre monde ?

– On m'avait dit que vous étiez un *gangster*, riposta Boulba avec une moue ironique, et je m'étonne de voir qu'un coup de revolver vous fait peur.

– D'abord il y a gangster et gangster, riposta Bim, imperturbable, et puis il y a moi. Et comme je n'ai jamais tiré sur un homme sans qu'il m'ait provoqué, je ne vais pas commencer pour vous faire plaisir. Non. »

Son ton était net et Boulba comprit qu'il fallait s'y prendre autrement pour le convaincre.

« On ne vous demande pas de travailler pour rien, mon ami, reprit-il patiemment. Je suis autorisé à vous donner la somme de vingt mille roubles. Cela fait deux mille livres de votre monnaie...

– Pas du tout, interrompit Mr. Bim. Cela fait dix mille dollars de *ma* monnaie, vous voulez dire. Eh bien, même dans ces conditions, l'affaire ne me tente pas. »

Il approcha une chaise et s'assit, très à son aise :

« Et puis, ne croyez pas que votre proposition soit originale, ni nouvelle. On me l'a déjà faite à New-York, et je ne l'ai pas davantage acceptée. De sorte que je sais, par expérience, comment on se tire d'affaire sans dommage dans ces cas-là. Il n'y a pas autre chose pour votre service, gentlemen... et ladies ?

– Alors, vous refusez ? dit Boulba dont la voix et les manières n'étaient rien moins que rassurantes.

– Je refuse, répondit Cherry Bim en se levant. Vous allez me trouver bizarre ; que voulez-vous, je suis fait comme ça. On ne m'empêcherait pas de saccager une banque pour me faire rembourser un faux penny, mais quant à commettre un assassinat de gaieté de cœur, je ne me sens pas les nerfs assez solides, ni l'âme assez noire pour ça.

– Vous avez du courage, reprit Boulba, car vous vous doutez bien que nous n'allons pas vous laisser partir ainsi, après vous avoir mis dans nos confidences. »

Mr. Bim eut un large sourire.

« Gentlemen, vous ne serez pas déçus. Je m'attendais à trouver ici une maison peu hospitalière, et je me suis préparé en conséquence. Regardez-moi tous. »

Il étendit vivement une main, à la façon d'un prestidigitateur, et de l'autre releva sa manche au-dessus du poignet, puis il se mit à remuer les doigts avec une agilité invraisemblable.

« Rien dans les mains, dit-il en jetant un regard circulaire sur les visages curieux et attentifs. Rien dans les mains, n'est-ce pas ?... et maintenant... ceci. »

Il n'y eut pas de regard assez vif pour saisir la promptitude du geste, nul ne le distingua, et pourtant un long pistolet Colt venait d'apparaître dans la main de Cherry Bim.

« Maintenant, gentlemen, je vais vous tirer ma révérence sans chercher à savoir si vous êtes tout à fait fous ou simplement un peu détraqués. Sors-toi, François ! » dit-il en interpellant l'un des hommes, qui se tenait les bras croisés devant la porte. Et « François » qui se nommait dans la vie ordinaire Nikolo Novoski Yassenderski, se hâta d'obéir.

« Ah ! mais attends un peu. Tu as la clé dans ta poche, je devine ça. »

Il introduisit le canon du pistolet dans la veste de l'homme, qui se courba en gémissant. Mais Cherry Bim se contenta de retirer son arme, au bout de laquelle pendait cette fois une grosse clé.

« Colt aimanté, expliqua-t-il aimablement. C'est une invention de mon cru. »

Et passant le seuil, il fit claquer la porte derrière lui.

LA GRANDE-DUCHESSE IRÈNE

Israël Kensky sommeillait au coin du feu, lorsqu'il entendit craquer l'escalier de bois sous un pas léger. Vivement, il se leva, se dirigea, sans bruit, vers la porte et l'ouvrit brusquement, au moment où sa fille traversait le couloir. Elle sauta en arrière avec un petit cri de frayeur.

« Vous ne dormez pas encore, Israël Kensky, balbutia-t-elle.

– Je n'avais pas sommeil, répondit-il avec une douceur qui lui rendit courage. Entrez dans ma chambre, j'ai à vous parler. »

Il éteignit la lumière, et seule la lueur du foyer éclaira la pièce.

« Asseyez-vous, Sophia. Je vous ai attendue parce que je vous avais entendue partir. »

Elle ne fit aucune réponse, ayant vaguement le souvenir d'autres entretiens de ce genre avec son père, entretiens désagréables, mais dont elle ne pouvait jamais se rappeler les détails. Cela lui donna un malaise grandissant.

Comme elle changeait de figure, Israël sourit.

« Donnez-moi la cassette qui est sur ma table de toilette, Sophia. »

Il n'avait pas bougé et continuait à se chauffer les mains à la flamme.

Elle hésita une minute, puis, docilement, alla chercher à la place désignée une lourde boîte de métal recouverte de laque noire brillante.

« Ouvrez la cassette, Sophia », ordonna le vieillard sans tourner la tête.

Automatiquement, comme si ce n'était pas la première fois que pareille chose lui était commandée, Sophia leva le couvercle et regarda à l'intérieur. Sur un fond de velours noir, était posé un joli petit miroir convexe de la taille d'une pièce de deux francs. Ce miroir devait avoir quelque chose de bien fascinant, car elle retourna à sa chaise et s'assit, sans le quitter du regard.

« Fermez les yeux », dit Kensky de sa voix monotone.

Elle obéit.

« Vous ne pouvez plus les ouvrir, n'est-ce pas ?

– Je ne peux plus les ouvrir, répéta la jeune fille.

– Maintenant, dites-moi où vous êtes allée ce soir, Sophia. »

Avec un peu d'hésitation, mais sans s'arrêter, elle raconta tout : sa rencontre avec Yakoff, le trajet en taxi, l'entrée dans le restaurant par la porte de derrière, l'escalier de pierre menant au couloir blanchi, et elle donna en détail le compte rendu de l'arrivée de Bim, puis de la conférence.

« Quel est celui qui doit tuer le grand-duc, demanda le vieux.

– Je ne sais pas, répondit la jeune fille.

– Réfléchissez bien, Sophia Kensky, et tâchez de vous souvenir. À qui profitera le crime ? Qui donnera à Boulba les vingt mille roubles offerts à l'étranger ?

– Je ne sais pas. »

On sentait en elle une sorte de détresse. Israël se leva, lui prit la boîte des mains.

« Allez vous coucher, Sophia, dit-il lentement mais avec autorité, et demain matin, quand vous vous réveillerez, vous n'aurez aucun souvenir de tout ce qui s'est passé depuis votre retour dans cette maison. Vous ne vous rappellerez pas que je vous ai parlé et vous ai forcée à regarder dans la cassette. C'est bien entendu ?

– Oui, Israël Kensky », répondit-elle, docile. Et, d'un pas lourd, elle regagna sa chambre.

Dès que la porte en fut refermée, Kensky verrouilla la sienne, s'assit devant la table et se mit à écrire rapidement. Il écrivait encore, quand l'aube grise filtra à travers les persiennes. Alors, sa dernière lettre cachetée, le vieillard mit l'adresse :

À Son Illustrissime Altesse
La grande-duchesse Irène Yaroslav

et sans même se dévêtir, il se jeta sur son lit et s'endormit, épuisé.

Ce même jour, dans la matinée, Malcolm Hay eut une nouvelle entrevue avec Mr. Tremayne, qui lui reparla du Juif.

« Il est arrivé à Londres, et loge à Colburry Terrace, Maida Vale. Vous feriez bien d'aller le voir, master Hay. Comme je vous l'ai dit déjà, c'est une personnalité qui pourra vous être utile en Russie. Nos puits sont situés à environ trente milles de Kieff, et Kensky est notre agent dans cette ville. Au cas où vous auriez quelques difficultés avec les autorités, c'est donc à lui que vous pourrez vous adresser en toute confiance. Je crois que sa fille l'a accompagné en Angleterre, continua Mr. Tremayne, mais je sais peu de chose sur elle. Il y a encore un autre de vos futurs voisins qu'un train spécial amènera ici aujourd'hui même, à midi.

– Un autre de mes voisins, répéta Malcolm en souriant, c'est-à-dire ?

– Le grand-duc Yaroslav. Il y a évidemment peu de chance pour que vous ayez affaire à lui, là-bas... »

Un employé entra à ce moment et présenta à Mr. Tremayne une feuille dactylographiée en caractères russes.

« Voici votre lettre d'introduction auprès de Kensky, master Hay. Il sait, en fait d'anglais, le strict nécessaire pour ses rapports avec vous. »

Lorsque Malcolm se présenta au garni de Maida Vale, le Juif était sorti.

Au début de l'après-midi, il reprit le chemin de Colburry Terrace, et se souvint, en cours de route, qu'il avait aussi projeté d'apercevoir son « futur voisin » le grand-duc.

Il y avait un rassemblement devant la gare de Charing Cross, et un policeman, interrogé, répondit que la foule avait été attirée par le stationnement de deux voitures des écuries royales.

« Elles attendent des princes russes, je crois, et le bateau a eu du retard. Tenez, les voilà. »

Malcolm se rangea avec les curieux dans la cour de la gare pour laisser passer deux calèches découvertes. La première était occupée par un homme d'âge moyen, portant l'uniforme russe, et ayant à ses côtés une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Celle-ci, hautaine, presque dédaigneuse, semblait écouter avec indifférence les propos d'un jeune homme souriant, assis sur la banquette d'en face. Comme les postillons ralentissaient l'allure de leurs chevaux pour déboucher dans le Strand, la jeune fille tourna légèrement la tête et son regard se posa une seconde sur Malcolm, qui instinctivement se découvrit. En réponse à son salut, ce fut l'homme en uniforme qui, très raide, leva la main d'un

geste automatique. Déjà, les voitures disparaissaient au tournant.

Le jeune Anglais poussa un profond soupir.

« La belle dame ! s'écria quelqu'un auprès de lui. Allons, je ne suis pas venu pour rien. »

Malcolm se retourna. Un petit homme trapu, son chapeau melon posé en auréole, et un bout de cigare aux lèvres, le fixait avec franchise et bonne humeur. Il parut enchanté d'avoir attiré son attention.

« Vous avez vu cet empereur ? »

Malcolm sourit.

« Le grand-duc, vous voulez dire ?

– Et qui était la dame assise à côté de lui ? Mâtin, quelle belle fille ! »

Malcolm partageait cet enthousiasme, mais ne jugea pas à propos de l'exprimer.

« Ce qu'elle perd son temps, cette demoiselle ! continua l'autre d'un ton convaincu. Avec une figure comme ça, on fait du cinéma. »

Son compagnon se mit à rire.

« Enfin, conclut Mr. Bim, je suis content d'avoir vu ce grand-duc.

– Moi aussi, j'ai été heureux de voir ces grands personnages. Et dire que j'ai failli les manquer pour être resté trop longtemps à table !

– Vous en avez de la veine !...

– D'être arrivé à temps ?

– Non, de vous être mis à table, grommela l’homme. Il y a beau temps que ça ne m’est pas arrivé. »

Malcolm le regarda avec un intérêt mêlé de sympathie.

« À la côte ? dit-il brièvement.

– Je vous crois, et pas une épave en vue... »

Puis, voyant une hésitation sur les traits de l’Anglais :

« J’espère que vous n’avez pas peur de blesser ma dignité, continua Mr. Bim. Si, par exemple, il vous passait par la tête de me glisser deux dollars et que vous ayez peur que je vous les jette à la figure, j’aime mieux vous dire que vous faites erreur. »

Malcolm lui tendit en riant un demi-souverain.

« Allez manger quelque chose, mon ami.

– Parfait, dit Cherry Bim, en empochant la pièce. Comment vous appelez-vous, Monsieur ?

– Que vous importe !

– Il m’importe beaucoup, riposta le petit homme avec un grand sérieux. J’aime à restituer ce que j’emprunte.

– Eh ! bien, je m’appelle Mr. Hay, inutile de vous donner mon adresse, car je pars la semaine prochaine pour la Russie.

– Tiens, c’est curieux, dit Mr. Bim en grattant son menton mal rasé, je rencontre tout le temps des Russes. »

En arrivant à Colburry Terrace, Malcolm eut une nouvelle déception, le Juif n’était pas rentré. Il aurait renoncé à faire la connaissance de cet homme introuvable, si Mr. Tremayne n’eût pas semblé attacher tant d’importance à cette démarche. Il résolut donc de faire une dernière tentative après le dîner. S’étant habillé à tout hasard pour pouvoir aller au théâtre, au cas où il ne serait pas reçu, il retourna une troisième fois chez Israël

Kensky. La vieille logeuse l'introduisit enfin, et quelques instants après, il se trouvait en présence du vieillard.

D'un rapide coup d'œil, celui-ci examina son visiteur depuis la cravate jusqu'au bout des souliers vernis. L'impression fut bonne. Kensky lut sans mot dire la lettre que lui tendait Malcolm, puis :

« Asseyez-vous, master Hay, dit-il en anglais. Votre visite m'a déjà été annoncée par Mr. Tremayne. »

Malcolm s'assit auprès de l'établi du relieur et jeta un regard curieux sur les outils, sans doute brusquement abandonnés.

« Vous voyez à quoi s'occupe un vieux Juif, reprit Israël avec un fort accent, et cela vous étonne. Car vous pensez sans doute qu'en Russie du Sud nous passons notre temps à fabriquer des bombes. Pour moi, si je n'avais pas eu d'aptitudes pour les affaires, j'aurais été relieur.

– Sans doute, c'est un beau métier.

– Il me distrait de mes soucis, et puis il m'aide... »

Malcolm n'osa pas lui demander en quoi ce passe-temps pouvait aider un marchand plus que millionnaire. Il ignorait encore l'existence du *livre magique*.

« Vous partez pour la Russie ?

– Oui.

– Ah ! c'est un pays extraordinaire, vous verrez. Les habitants de Kieff en particulier sont de drôles de gens. »

Et comme les yeux du Juif allaient à la pendule, Malcolm se crut indiscret et se leva :

« Je ne veux pas vous retenir davantage, master Kensky. J'étais simplement venu faire votre connaissance et vous serrer la main.

– Non, non, restez. Je vous parais maussade et peu aimable : pardonnez-moi. J'ai tant de soucis en tête ! Mais je crois être arrivé à une solution et, pour cela, vous pouvez me rendre service. Je puis compter sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

– Certes, mais...

– Oui, je sais qu'on peut avoir confiance en vous. Dites-moi, master Hay, connaissez-vous le Café du Silver Lion ?

– Non, je l'avoue », répondit l'Anglais assez surpris.

Malcolm se demandait ou il voulait en venir, lorsque Israël changea brusquement de sujet.

« Tout à l'heure, vous allez voir ici une grande dame. Je réclame encore une fois votre silence et votre discrétion. Attendez un instant. »

Il se traîna vers la fenêtre, repoussa la persienne et après avoir jeté un coup d'œil au-dehors :

« Elle arrive, dit-il tout bas. Restez là sans bouger. »

Et d'un geste, il indiquait à Malcolm un coin de la pièce. La porte s'ouvrit presque aussitôt pour livrer passage à une belle jeune fille. Elle entra souriante, mais sa physionomie redevint sérieuse dès qu'elle aperçut l'étranger.

Malcolm, stupéfait, regardait ces yeux magnifiques, ce nez fin, ces lèvres pleines. Il avait reconnu la grande-duchesse.

Kensky s'avança vers elle et s'inclina sur sa main qu'il baisa.

« Altesse, dit-il humblement, ce gentleman est un de mes amis, ayez confiance en votre vieil Israël.

– J’ai confiance en vous », répondit-elle en russe.

Après un léger signe de tête dans la direction du jeune homme, elle s’assit devant la table et s’y accoudant, sembla ignorer qu’il y eût un auditeur à leur conversation.

« Je n’ai pas pu venir plus tôt, commença-t-elle, car il m’est difficile de sortir quand je veux.

– Votre Altesse a-t-elle reçu ma lettre ?

– Oui, Israël. Mais vous ne croyez pas, n’est-ce pas, que pareil crime soit possible ? demanda-t-elle d’une voix émue.

– Altesse, tout est possible. Londres cache bien des malfaiteurs et des gens sans scrupules.

– Et la police ?

– La police ne peut pas vous protéger ici, comme elle le fait dans notre Russie.

– Il faut que j’avertisse le grand-duc, dit-elle pensivement, et... (une ombre passa sur son visage)... et le prince. N’est-ce pas lui qu’ils détestent ?

– Altesse, reprit Israël avec beaucoup de respect, dans ma lettre j’ai fait allusion à une chose trop grave pour être écrite. Pardonnez-moi si j’ose, ce soir, aborder ce sujet. »

La jeune fille inclina la tête et ses yeux eurent cette lueur espiègle, si séduisante, déjà entrevue.

« Votre père, le grand-duc Yaroslav, n’ayant qu’une fille, le grand-duché doit revenir par héritage... »

Il s’arrêta, hésitant.

« Au prince Serganoff, acheva-t-elle lentement. Il est à Londres, avec nous.

– Le prince Serganoff est un homme ambitieux. Bien des événements peuvent se produire en Russie, petite Altesse. Si le grand-duc était tué...

– Oh ! c'est impossible, s'écria-t-elle avec horreur en se levant. Il n'oserait pas, il n'oserait jamais !... »

Kensky étendit la main d'un geste expressif.

« Qui sait ? Les hommes sont esclaves de leurs ambitions et je tiens le renseignement de source sûre, Altesse, répondit-il évasivement.

– Oui, il me semble que vous n'auriez pas avancé la chose, si elle était dénuée de fondement. Et votre ami sait-il ?... »

Son regard indiquait Malcolm, silencieux et immobile.

Israël secoua la tête.

« Non, Altesse. Je souhaiterais pourtant que l'*hospodar* fût au courant de quelques détails. Il va aller à Kieff. Que se passera-t-il là-bas ? Et puis, il connaît Londres. »

Cette fois, Malcolm ne fit aucune protestation, sentant qu'il pouvait se rendre utile.

« Je demanderai à l'*hospodar* de découvrir le lieu où se rassemblent les conspirateurs.

– Alors, vous croyez que le prince Serganoff est l'instigateur de cet horrible projet ?

– Le monde est méchant, Altesse.

– Et le prince a beaucoup d'ennemis, ajouta-t-elle en essayant de sourire. Vous savez bien que mon cousin est le chef de la Police politique à Saint-Pétersbourg. Il trouvera des détracteurs, c'est certain. »

Le vieillard la regardait, pensif.

« Votre Altesse a toujours eu beaucoup d'intuition. Je me souviens que la sûreté et la rapidité de son jugement m'étonnaient, lorsque petite fille encore, elle me signalait le bon et le méchant. Qu'elle veuille me dire aujourd'hui son impression personnelle au sujet du prince Serganoff. Est-il incapable d'un tel crime ? »

Irène Yaroslav ne répondit point. Qu'aurait-elle pu dire ? Depuis longtemps elle se méfiait de son cousin.

« Il faut que je m'en aille, Israël Kensky, ma voiture m'attend. Je vous écrirai. »

En voyant qu'elle se dirigeait vers la porte, Malcolm, surmontant sa timidité, fit un pas en avant.

« Si Votre Altesse veut accepter mon escorte jusqu'à sa voiture, dit-il, j'en serai très honoré. »

Elle hésita.

« Il me semble que je ferais mieux de partir seule.

– Que Votre Altesse permette à ce jeune homme de l'accompagner, je serai plus tranquille », dit le Juif.

La grande-duchesse n'insista plus et sortit, suivie de Mr. Hay. Ils descendirent l'escalier, traversèrent le jardin et firent quelques pas dans la rue, sans avoir parlé. Tout à coup, la jeune fille dit en anglais :

« Vous croyez sans doute que les Russes sont des barbares, master...

– Hay.

– Master Hay. Un nom écossais, n'est-ce pas ? Ainsi, vous nous jugez comme des êtres non civilisés ?

– Oh ! non, Altesse, balbutia Malcolm, loin de moi une semblable pensée. »

Ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent en vue les lumières de la voiture.

« Ne venez pas plus loin, dit la grande-duchesse. D'ici, vous pourrez me voir monter en auto. Mais avant de nous quitter, dites-moi si vous en savez plus long qu'Israël Kensky ?

– Je ne sais rien, Altesse », répondit-il, sincère.

Elle lui tendit la main :

« Bonsoir, master Hay. N'oubliez pas que je dois vous voir à Kieff. »

L'INSTIGATEUR DU COMLOT

Peu de gens savent l'influence qu'avait le prince Serganoff, pendant les jours qui précédèrent la révolution russe. D'un geste il pouvait faire disparaître des centaines d'hommes et de femmes ; un signe de lui, et mille flatteurs accouraient à ses pieds.

Cet homme était un tissu de contradictions. Raffiné dans son élégance, il achetait ses chaussettes à Paris, ses souliers à Vienne, ses cravates à New-York, et l'on racontait qu'il avait fait le voyage de Londres pour choisir lui-même des valises à son goût.

Brun au teint pâle, avec des moustaches fines, une silhouette mince, toute sa personne donnait une impression de jeunesse et d'insouciance.

Son appartement, situé dans la Morskaya, était une merveille de confort et de luxe.

Dans cet intérieur, meublé et orné à sa fantaisie, le jeune prince ayant réquisitionné la science moderne à son service, en avait si habilement déguisé l'application, qu'il eût été impossible de deviner par quel extraordinaire mécanisme marchait la vieille horloge anglaise du hall, ou par quel moyen non moins étrange, une douce lumière était diffusée à profusion dans la grande salle, en dehors du magnifique lustre à cent bougies.

Malheureusement, ce gentleman au goût délicat, cet amateur de bibelots et de jolis chiens, qui n'hésitait pas à payer mille roubles une légère opération faite à son lévrier favori, pouvait être, à ses heures, d'une incroyable cruauté. Lui qui frissonnait et s'enveloppait de fourrures aux premiers souffles d'octobre, envoyait en Sibérie nombre d'hommes et de femmes, sans en

éprouver la moindre émotion. Personnellement craintif devant la souffrance, au point que les honoraires de ses rendez-vous de dentiste, manqués faute de courage, eussent entretenu une famille aisée pendant douze mois, il regardait souffrir les autres avec une indifférence absolue. Il pendit de ses propres mains l'assassin Palatoff. On le vit pâlir, il est vrai, au cours de l'opération, mais on découvrit par la suite la véritable cause de ce trouble. Le condamné ayant le plastron de sa grossière chemise attaché avec une épingle de sûreté, l'épingle s'était ouverte et avait fait une égratignure au doigt du bourreau amateur.

Le prince était, ce soir-là, assis devant la haute glace de sa chambre à coucher, et contemplait pensivement son image. N'était-ce pas celle du seul homme auquel il pût se fier ? Il semblait converser avec le beau jeune homme reflété par la glace et, au bout d'un moment, il fit un petit signe de tête comme pour conclure un entretien. Il sonna, un valet de chambre parut.

« Le grand-duc est-il sorti ? demanda-t-il.

– Oui, Excellence.

– Et la grande-duchesse ?

– Sortie également, Excellence.

– Bien.

– Son Excellence est-elle guérie de sa migraine ?

– Presque. Allez à l'appartement de leurs Altesses et dites à leur domestique... Comment s'appelle-t-il ?

– Boulba, Excellence.

– Oui, c'est bien celui-là. Dites à Boulba de venir me parler. J'ai une commission à lui faire de la part du grand-duc. »

Un moment après, Boulba fut introduit. La somptueuse livrée que portait le maître d'hôtel à Kieff était remplacée par un simple habit noir.

« Laissez-nous, dit Serganoff au valet de chambre. Boulba, viens ici. »

Et lorsqu'ils furent seuls, baissant la voix :

« Tu m'as joué un sale tour, gredin.

– Excellence, protesta l'homme avec énergie, j'ai fait tout ce qui m'était possible.

– Tu as mis ma vie et ma fortune entre les mains d'un bandit américain ; si c'est ça que tu appelles faire tout ce qui était possible ! Prends garde ! De plus grands personnages que toi ont disparu de la circulation.

– Illustre Excellence, reprit le domestique très agité, je vous jure que j'ai accompli vos ordres de mon mieux. Il y avait plusieurs raisons pour que je ne confie pas l'affaire à la Société secrète. La première, Excellence, est que le grand-duc est bien vu de ce groupement. Il n'a jamais opprimé les humbles, et c'est le seul membre de la Maison Impériale qui soit populaire dans notre... dans la Société.

– *Notre* société, ha ! ha ! remarqua Serganoff en ricanant. Continue :

– En outre, Excellence, il était nécessaire non seulement d'assassiner le grand-duc, mais de supprimer son assassin. Notre plan était de faire tuer le grand-duc par l'Américain pendant la promenade matinale de Son Altesse dans le parc ; ensuite de faire tuer l'Américain par un des membres de la Société. C'était certainement une bonne idée, car nous nous assurions de cette manière le silence du meurtrier et l'impunité de son assassin, dont l'acte aurait été vu avec indulgence par le gouvernement.

– Et ce fameux plan a échoué misérablement, chien que tu es ! »

Il sauta sur ses pieds, les yeux étincelants, et Boulba fit un pas en arrière.

« Attendez, Excellence, j'ai en tête un autre projet. Si j'en avais su davantage, j'aurais été plus utile à votre Altesse. Jusqu'à présent, j'ai tâtonné.

– Alors, tu t'imagines que je vais te mettre dans mes confidences ? Tu me crois fou ? Dis-moi ce que tu as deviné. Allons, assieds-toi. »

Boulba essuya son front moite.

« J'ai pensé, dit-il plus bas, que si le grand-duc meurt, l'illustre seigneur qui héritera de ses États n'héritera pas de son titre. »

Serganoff lui jeta un regard perçant. Cet homme venait d'exprimer une difficulté que depuis des mois, il cherchait à résoudre.

« Eh bien ?

– Puisque l'illustre seigneur n'est pas héritier direct, le czar seul peut lui conférer le droit de porter le titre. Par conséquent, l'assassinat de Yaroslav ne suffira pas. Une chose peut se produire, pourtant, c'est que le grand-duc tombe en disgrâce et que Sa Majesté Impériale donne le titre à un personnage plus digne de le porter.

– Je sais tout cela. Après ?

– Eh ! bien. Altesse, ne serait-il pas opportun que le grand-duc fût rappelé à Saint-Pétersbourg pour répondre à certaines accusations formulées par un illustre seigneur ? Quelque temps après, Yaroslav peut mourir, c'est bien facile. La Russie croira

qu'il a été assassiné par le parti de la Cour... où il n'est pas très en faveur en ce moment. »

Serganoff secoua la tête.

« Il l'est encore trop, malheureusement. Continue, drôle, tu as une idée derrière la tête. »

Boulba se pencha davantage encore vers le prince.

« Supposez que le grand-duc, ou la grande-duchesse, soit mêlé à quelque complot contre la Maison Impériale, et que le fait soit contrôlé par un témoignage incontestable, tel que celui de la police de Londres. Supposez que le grand-duc, ou la grande-duchesse, soit affilié à une société secrète ou prenne part à un meeting d'anarchistes... Votre Altesse voit-elle où je veux en venir ?

– Je vois, mais ils ne vont pas dans les meetings anarchistes, imbécile !

– Ils n'y ont pas été jusqu'à présent, Altesse, mais je me fais fort d'attirer la grande-duchesse dans une de ces réunions, et je m'arrangerai pour que la police fasse une rafle, ce soir-là. »

Serganoff posa le stick qu'il serrait dans sa main depuis quelques minutes.

« Tu as de l'esprit, Boulba. Un de ces jours, je t'emmènerai à Saint-Pétersbourg et je te donnerai une place dans mon personnel... à moins que tu n'en saches trop long. »

Il se mit à arpenter la pièce, les mains croisées derrière le dos, et reprit :

« Si tu rencontres de nouveau l'Américain, amène-le au meeting et offre-lui hardiment de partir pour Saint-Pétersbourg, afin d'attenter à la vie du czar.

– Il refusera, Excellence.

– Qu’il refuse ou non, ça n’a aucune importance, dit le prince impatientement. Il suffit que la proposition lui ait été faite. Du moment que la grande-duchesse aura été surprise au milieu de ces canailles, conspirant contre la vie du czar, elle sera immédiatement arrêtée.

– Oh ! Altesse ! quelle idée merveilleuse ! » s’écria Boulba, les yeux brillants.

Serganoff continua à marcher de long en large, puis soudain :

« Je vais préparer cette descente de police. C’est facile, car je suis en rapport avec Scotland Yard. Il vaut mieux, que je sois présent là-bas, moi aussi, puisque je dois jouer un rôle dans l’affaire. Mais comment vas-tu obtenir la venue de la grande-duchesse ?

– Ayez confiance, Altesse, mon plan est fait. »

UNE RAFLE AU SILVER LION

Sophia Kensky était une loyale et fidèle adhérente à la *Cause*, et son rapport écrit en mystérieux caractères russes, intéressa grandement le maître d'hôtel du duc Yaroslav. Il apprit ainsi la visite faite par la grande-duchesse Irène à Israël Kensky, en présence d'un jeune Anglais inconnu qui l'accompagna jusqu'à sa voiture. Un peu plus tard, Boulba découvrit que cet étranger avait été chargé par le Juif d'une mission spéciale. Mission facile, en réalité, qui consistait à trouver l'adresse du Silver Lion, ce pour quoi Malcolm Hay n'eut qu'à ouvrir un annuaire des téléphones.

Malcolm s'empressa de se rendre à ce restaurant et y déjeuna, sans lui trouver rien d'anormal. La clientèle se composait manifestement d'étrangers, surtout de Russes. Au moment de sortir, feignant de se tromper de chemin, il alla rôder du côté de la porte de service et découvrit deux choses importantes : la cuisine était de plain-pied avec la salle à manger et un monte-plats, communiquant avec le sous-sol, ravitaillait évidemment d'invisibles convives.

Ayant fait cette constatation rapide, il se retira en s'excusant. Comme il n'y avait pas trace d'escalier dans la salle, Mr. Hay poursuivit ses investigations à l'extérieur. Certains détails d'architecture lui révélèrent l'existence d'un sous-sol, et sa reconnaissance des lieux l'amena très vite à la petite porte que Sophia Kensky, dans un sommeil hypnotique, avait décrite à son père. Il fit le guet et au bout de quelques instants, vit sortir successivement plusieurs groupes d'hommes. Le local souterrain pouvait, il est vrai, servir de siège à un club inoffensif, et pour s'en assurer, le jeune homme poussa son enquête jusqu'au poste de police de Marlborough Street. Là, il apprit que le Club était

en effet enregistré sous le nom de « Club des Amis de la Liberté ».

« Avez-vous quelque plainte à formuler à son sujet ? lui demanda le fonctionnaire.

– Absolument aucune, répondit-il. Et prenant le premier prétexte venu pour expliquer sa démarche ; je suis en train d'écrire un article sur les clubs étrangers à Londres et désirais connaître le nom de celui-là. »

Il rentra à l'hôtel pour s'occuper de ses préparatifs de voyage, regrettant de ne pouvoir remettre son départ pour le faire coïncider avec celui de la grande-duchesse. Mais sa place était déjà retenue, et il devait s'arrêter à Vienne, en cours de route.

Avant la fin de la journée, Malcolm retourna cependant chez Kensky, afin de lui rendre compte du résultat de ses recherches. Sa fille, qu'il voyait pour la première fois, lui parut d'une beauté un peu lourde. Elle le dévisagea avec indifférence.

« *L'hospodar* part pour Kieff, Sophia, dit Israël en présentant son visiteur.

– Qu'est-ce qu'il y fera ? demanda insolemment la jeune femme.

– Je ne résiderai pas à Kieff même, dit Malcolm en souriant, les puits de pétrole dont je vais prendre la direction sont situés à vingt verstes de la ville.

– C'est bien pénible d'habiter la campagne ! »

Après l'échange de quelques banalités, Sophia fut, sans cérémonie, renvoyée par son père.

Le Juif écouta avec un vif intérêt le récit de Malcolm ; il étendit devant lui un plan de Londres, marqua d'une croix

rouge l'emplacement du Silver Lion, puis il resta pensif, caressant sa longue barbe.

« Ils ont encore deux jours à passer à Londres, murmura-t-il comme se parlant à lui-même, et ce sont les journées les plus dangereuses. »

Et levant les yeux vers le jeune homme :

« Vous qui êtes intelligent et qui habitez Londres, aidez-moi à sauver une jeune existence de la misère et de la douleur.

– Qui voulez-vous sauver ?

– La grande-duchesse, répondit tristement Kensky. C'est pour elle que je tremble, plus encore que pour son père. »

Malcolm fut sur le point de crier qu'il ferait tout au monde pour épargner une larme à cette merveilleuse créature. Il ne murmura prudemment que quelque banale protestation de bonne volonté.

« C'est dans ce Club qu'est le danger, master Hay, reprit Israël. Je connais ces sociétés et je les redoute d'autant plus qu'elles paraissent plus innocentes.

– Vous ne faites pas intervenir la police ? hasarda le jeune Anglais.

– Non, non, répondit le Juif, ce n'est pas l'affaire de la police, mais de ceux qui aiment la grande-duchesse. »

Malcolm crut avoir trahi le secret de son cœur et, très gêné – car à cet âge, l'amour ne redoute rien tant que le ridicule – il se hâta de dire :

« Que puis-je faire ?

– Vous pourriez surveiller la maison où siège le Club, et vous tenir à proximité. Je l'aurais fait moi-même si je n'étais pas si vieux.

– Eh bien, comptez sur moi.

– Notez qui entre et qui sort. Que votre vigilance ne se ralentisse pas, tenez-vous toujours prêt à porter secours si on vous appelle.

« Vous verrez ma fille, là-bas, reprit le vieillard après une pause, et un faible sourire entrouvrit ses lèvres pâles. Oui, Sophia Kensky est une conspiratrice.

– Qui verrai-je encore ? » demanda brusquement Malcolm.

Kensky se leva, alla ouvrir une valise de cuir qui était posée sur le buffet et tira d'une liasse de papiers une photo qu'il tendit au jeune homme.

« Quoi, s'écria celui-ci avec surprise, c'est Serganoff, le jeune prince ? »

Kensky inclina lentement la tête.

« Je voudrais bien savoir s'il se rendra au Club pendant ces deux jours. Ceci est très important.

– Alors, il n'y a que lui à reconnaître ? »

Israël hésita.

« J'espère que oui. »

Malcolm Hay retourna chez lui plein de résolution et d'enthousiasme. En quelques heures, il s'était écoulé tant d'événements imprévus ! Lui, jeune étudiant modeste, se trouvait soudain plongé au cœur d'un complot anarchiste et autorisé à... saluer une Altesse royale. Il avait assez de bon sens pour se rendre compte qu'on ne s'amourache des ravissantes princesses que dans les contes de fées. Mais ce raisonnement lui laissa une impression désagréable.

Le même soir, sa faction derrière le Silver Lion fut aussi monotone que possible. Les habitués du Club avaient dû arriver

plus tôt que de coutume, car Malcolm ne vit entrer personne. Il tombait une pluie fine qui le pénétrait de toutes parts : un coup de vent le glaça jusqu'aux moelles. Mouillé et transi, il continua cependant sa faction, caché dans l'ombre, et scrutant soigneusement les alentours de la petite porte. Cette station prolongée attira l'attention d'un agent de police qui passa et repassa devant lui et finalement s'arrêta pour lui demander s'il attendait quelqu'un.

Quand minuit sonna à l'église voisine, la petite porte s'ouvrit doucement et plusieurs hommes en sortirent. Malcolm marcha dans leur direction de façon à les croiser d'assez près. Ils étaient une vingtaine et parlaient russe, mais leur conversation n'avait rien que d'innocent. Les ayant dépassés, il s'arrêta, entendit qu'on verrouillait la porte en mettant des chaînes à l'intérieur, et rentra à l'hôtel déplorant sa soirée perdue.

L'après-midi suivant, Mr. Hay était en train de terminer ses bagages, y ajoutant quelques objets achetés à Londres, parmi lesquels se trouvait un charmant petit revolver Colt. Au moment de l'emballer, il hésita, le balançant dans sa main et se demandant s'il ne serait pas préférable de le garder à sa disposition jusqu'à la fin de la journée. Finalement, il glissa l'arme dans la poche de son pantalon tout en se traitant de poltron et de romanesque.

Ce deuxième soir, en partant pour le Silver Lion, Malcolm se sentait un peu ridicule. Il décida de monter la garde sur le trottoir même de la petite porte, et sa persévérance, cette fois, ne fut pas vaine.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que deux hommes débouchèrent dans la rue : ils marchaient rapidement venant dans sa direction et le frôlèrent de si près, qu'il n'eut aucune peine à identifier le plus petit des deux. Son accent aurait, du reste, suffi à le trahir.

« Moi, disait-il, je ne suis pas un type à crever de faim au milieu d'un magasin de vivres. »

Malcolm, stupéfait, reconnut le bavard de Charing Cross.

D'autres individus suivirent ceux-là et franchirent également la mystérieuse petite porte. Puis ce fut un homme à la démarche élégante et d'allure militaire, emmitouflé jusqu'au menton. Au moment où il passait auprès de lui, Malcolm rencontra le regard de ses yeux noirs perçants dans une face olivâtre. C'était le colonel prince Serganoff.

Enfin, quelques minutes plus tard, une jeune fille s'approcha d'un pas si léger, que Malcolm n'eut que le temps de se détourner au moment où elle entrait dans la maison. La grande-duchesse ! Serganoff ! L'aventurier américain ! Qu'avaient de commun ces trois personnages ?

L'avertissement de Kensky lui revenant soudain à l'esprit, il s'élança vers la sonnette, mais une seconde de réflexion lui fit comprendre la folie de son geste. Il n'y avait qu'une chose à faire : attendre.

Au bout d'une dizaine de minutes, le jeune homme s'aperçut que la rue, déserte jusqu'alors, s'animait de façon anormale. À chacune de ses extrémités une douzaine d'hommes venaient d'apparaître et s'avançaient silencieusement, comme s'il voulaient en barrer le passage. Dans un éclair, il reconnut les préparatifs d'une descente de police. Au cours de sa vie d'étudiant, il avait assisté à une opération de ce genre dans une maison de jeu. Sa première pensée fut pour Irène Yaroslav et d'un bond il atteignit la porte. Trop tard ! Quelqu'un l'y avait précédé et une main robuste le repoussa violemment.

« Emparez-vous de cet homme, sergent », dit une voix, autoritaire.

Il se sentit empoigné par l'épaule, et dévisagé avec insistance.

« Tiens, c'est un Anglais.

– Oui, oui, s'empressa de dire Malcolm. Excusez-moi d'intervenir, mais il y a dans cette maison une dame qui ne doit pas être suspectée. Vous allez faire une rafle, n'est-ce pas ?

– Ça m'en a tout l'air », répondit jovialement l'agent en civil.

Et d'un ton soupçonneux, il ajouta : « Qui êtes-vous, d'abord ? »

Mr. Hay déclina ses nom et qualités.

« Eh ! bien, si la dame que vous connaissez est mêlée à cette affaire, vous n'avez qu'à rester dans les environs. Elle aura peut-être besoin de vous pour témoigner en sa faveur. »

GUET-APENS

Mr. Cherry Bim, citoyen du monde, avait l'optimisme des grands aventuriers. Il professait aussi un souverain mépris pour certaines races, non qu'il eût beaucoup voyagé, mais son contact avec quelques-uns de leurs représentants en Amérique avait suffi à former son opinion. De sorte que le nommé Yakoff, choisi pour essayer d'entraîner une seconde fois le gangster au « Club des Amis de la Liberté », fut tout étonné de trouver chez lui peu de résistance. La vérité est que Mr. Bim éprouvait le plus profond dédain pour tous les Russes.

Yakoff lui affirma avec chaleur qu'il n'avait absolument rien à craindre de leur part.

« Je pense bien, répondit-il, moqueur. Vous croyez que c'est ça qui m'inquiète ? Non, Monsieur, mais je n'aime pas à me fourvoyer avec des gens au-dessous de ma condition. »

Alors, Yakoff le pria avec un grand sérieux de bien vouloir honorer l'assemblée de sa présence, ajoutant que cet honneur serait financièrement reconnu. L'argument était un de ceux que l'Américain pouvait le mieux comprendre et apprécier. Il accepta sur-le-champ, et suivit Yakoff dans la salle étouffante du sous-sol. Les cent livres qu'on lui avait promises pour quelques renseignements sont toujours bonnes à gagner et Cherry Bim n'aspirait qu'à les avoir pour secouer de ses souliers la boue d'Angleterre et aller chercher fortune ailleurs.

La première chose qu'il remarqua en arrivant fut l'absence de Boulba, le chef, que remplaçait un petit homme pâle à barbe noire hirsute. La seconde fut le silence plein de menaces qui accueillit son entrée. L'homme brun s'appelait Nicolas et s'exprimait parfaitement en anglais. Il lui désigna un siège à sa gauche en disant :

« Assieds-toi, camarade. Nous t'avons demandé de venir pour te faire une autre proposition. Master Bim, continua Nicolas, d'une voix singulièrement monotone, cela ne vous fait-il pas bouillir le sang de voir les tyrans gouverner le monde ?

– Oh ! la barbe, interrompit le gangster. Rien ne m'a jamais fait bouillir le sang. Je croyais être ici dans un pays de liberté où le seul tyran à craindre était l'agent qui vous force à circuler. Puisque vous recommencez avec vos histoires, je m'en vais. Ça ne m'intéresse pas du tout. »

Il fit mine de sortir, mais Nicolas le retint en disant, toujours calme :

« Même s'il s'agissait du czar ? »

L'autre resta bouche bée.

« Le czar ? répéta-t-il, en faisant une affreuse grimace. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

– Est-ce que vous vous chargeriez de le tuer, pour deux cents livres ? »

Cherry Bim repoussa son chapeau un peu plus en arrière sur sa tête, se leva et avec un grand geste de protestation :

« Ça ne colle pas, déclara-t-il, c'est tout ce que je peux vous dire. »

Mais au lieu de s'en aller, il resta sur place, figé par l'apparition de Serganoff qui venait d'entrer, le visage entièrement couvert d'un masque de soie noire. Le prince referma la porte derrière lui, s'avança lentement vers la table.

« Depuis cinquante ans que je fréquente des cambrioleurs, dit Bim avec conviction, je n'ai jamais rencontré quelqu'un ayant une aussi sale tête que ce particulier. Dites donc, Monsieur, laissez-nous jeter un coup d'œil sur votre figure, s'il vous plaît ?

– Impossible, répondit celui-ci. Du reste, cela ne vous servirait à rien, car selon toutes probabilités, vous n'aurez pas d'autres occasions de me voir.

– Selon toutes probabilités, vous ne me reverrez pas non plus, riposta Cherry Bim, et, pourtant, je vous ai fait l'honneur de me présenter à vous de pied en cap.

– Qu'importe ! Vous avez entendu la proposition qu'on vous a faite tout à l'heure, l'homme, qu'en pensez-vous ?

– Je pense que c'est une proposition de fou », dit le gangster avec mépris.

Le prince se mit à rire.

« Eh bien, ne nous disputons pas. Nicolas, donne-lui la somme promise. »

Nicolas tira de sa poche une liasse de billets de banque, que Mr. Bim fit disparaître dans la sienne, mettant en pratique son dicton favori : L'argent n'a pas d'odeur.

« Maintenant, mes amis, je reste à votre disposition. Souvenez-vous qu'il n'y a pas dans New-York un homme plus fin, plus habile et plus expérimenté que votre serviteur. Le jour où vous me proposerez un travail digne de moi, avec un bon dividende en retour, vous verrez comment je m'en tire. En attendant, continua-t-il aimablement, j'offre une tournée. Appelez le garçon et commandez-lui ce qu'il y a de meilleur en fait de rafraîchissements.

– Attendez », dit Serganoff.

Tous les yeux étaient de nouveau tournés vers la porte qui s'ouvrait doucement sous la pression d'une main légère. Il y eut une exclamation étouffée dans la salle, quand les conjurés virent entrer Irène Yaroslav. À en juger par sa coiffure, le grand manteau de fourrure qu'elle portait devait dissimuler une toilette de soirée.

Sans voir l'homme masqué dont un large chapeau abritait la figure, elle demanda :

« Où est Israël Kensky ?

– Il n'est pas là », dit Serganoff.

Elle fit deux pas en avant, et joignant les mains :

« Que signifie cela ? Pourquoi êtes-vous ici, Ser...

– Chut, pas de noms propres, Irène. »

Il craignait que, parmi ces hommes, quelques-uns eussent de graves raisons de le haïr.

« Que faites-vous ici ? répéta-t-elle. Où est Israël Kensky ?

– Il n'est pas venu, vous dis-je. »

Et comme la grande-duchesse se retournait pour sortir, il la précéda et s'adossa contre la porte.

« Quelle insolence ! s'écria-t-elle avec hauteur. J'ai reçu une lettre d'Israël Kensky me disant de venir le rejoindre dans cette maison pour apprendre la vérité sur le complot dirigé contre mon père. »

Le prince, dont les mains tremblaient, se mit à rire avec ironie.

« C'est moi l'auteur de cette lettre, Irène. Je désirais particulièrement vous voir ici, ce soir.

– Vous le paierez », dit-elle, et elle essaya de le repousser, mais il la saisit et la maintint de force. Alors, tournant son visage enflammé vers les hommes :

« Êtes-vous donc des lâches pour laisser brutaliser une femme sous vos yeux ? Ce monstre a trahi mon père et vous trahira à votre tour. »

Elle s'exprimait en russe, mais personne ne bougea.

« Parlez anglais, Miss », dit quelqu'un.

Elle jeta un regard reconnaissant vers le drôle d'individu coiffé d'un chapeau melon qui lui donnait ce conseil, et dont le sourire jovial l'encouragea.

« J'ai été attirée dans ce guet-apens par une ruse infâme, expliqua-t-elle haletante, aidez-moi à en sortir, je vous en prie ! Vous êtes Anglais, n'est-ce pas ?

– Américain, miss, et tout prêt à être votre chevalier servant.

– Arrêtez, dit rudement Serganoff en braquant son revolver sur Cherry Bim qui leva immédiatement les mains. Ne vous mêlez pas de cette affaire, vous aurez encore de quoi vous occuper avant la fin de la soirée. Irène, suivez-moi. »

Il l'entraîna vers une petite porte percée dans le mur que l'on aurait prise pour un placard mais qui servait, en réalité, de sortie de secours en cas de danger. Le prince, à qui on en avait donné la clé, se hâta de l'ouvrir, puis saisit de nouveau le poignet d'Irène Yaroslav sans cesser de diriger son revolver sur Mr. Bim.

« Au secours, cria la grande-duchesse, se voyant perdue, cet homme est Serganoff, le chef de la police à Saint-Pétersbourg. »

Il y eut un grand fracas, des pas précipités, et une voix cria dans le couloir extérieur : « La police. »

Déjà la porte dérobée s'était refermée sur eux. Ils traversèrent une petite cave encombrée de barils, montèrent quelques marches et débouchèrent dans une chambre assez exiguë qui devait servir de cabinet particulier. Serganoff y poussa la jeune fille devant lui. Cette pièce se trouvait de plain-pied avec le restaurant, puisqu'on entendait le cliquetis des fourchettes à tra-

vers la cloison, mais les volets étant clos, il était impossible de savoir si elle donnait sur la façade de Silver Lion ou sur la rue de traverse.

Le prince donna tranquillement deux tours de clé à la porte, puis se tourna vers sa cousine et arracha son masque.

« J'étais sûr que vous me reconnaîtriez, dit-il froidement.

– Allez-vous continuer à m'outrager, Colonel ? Encore une fois, vous me paierez cela.

– Calmez-vous, Irène. Il y aura, en effet, bien des comptes à régler entre nous. Reconnaissez, au moins, que je viens de vous sauver du déshonneur, car au moment où je vous ai fait sortir de la salle, la police y arrivait pour opérer une rafle.

– Sans vous, je n'aurais pas été dans cette salle. Mon père...

– C'est justement de votre père que je voulais vous parler. Écoutez-moi, Irène ; je suis le seul héritier du grand-duc et en dehors de quelques propriétés qui vous sont déjà destinées, vous n'aurez rien. Mon affection pour vous est connue et approuvée à la Cour et...

– Votre affection, interrompit-elle avec amertume, j'aimerais mieux avoir celle d'un loup.

– La ressemblance est peut-être plus grande que vous ne pensez, riposta Serganoff avec un sourire ambigu. Savez-vous ce qu'on apprendra demain ? La police a fait une rafle dans un club et parmi les anarchistes occupés à conspirer contre la monarchie, se trouvait la grande-duchesse Irène Yaroslav. »

Irène, comprenant le retentissement qu'aurait pareil scandale, s'il était livré au public, et sachant que son père n'était déjà pas très bien vu à la Cour, fut épouvantée des conséquences de son acte.

« C'est par trahison que j'ai été amenée dans ce club, dit-elle avec fermeté et la lettre que j'ai reçue, signée d'Israël Kensky...

– Je vous ai déjà dit qu'elle était de moi.

– C'est vous aussi, sans doute, qui aviez organisé la descente de police ?

– En effet, et dans des conditions particulièrement heureuses, avoua-t-il, cynique. Le gentleman qui vous a offert d'être votre chevalier servant est un redoutable gangster de New-York, recherché par la police – et, j'espère, coffré en ce moment. – On l'a attiré dans cette réunion pour lui offrir de tuer le czar moyennant une grosse somme. »

Irène poussa un gémissement.

« Vous voyez, ma petite cousine, que les choses iront mal pour la famille Yaroslav, quand ce bandit fera sa déposition au tribunal.

– Alors, que me proposez-vous ?

– Il y a deux solutions. La première est que je vous remette entre les mains des policemen ; la seconde, que vous vous engagiez solennellement à m'épouser, et, dans ce cas, je vous fais immédiatement sortir d'ici. »

Elle réfléchit un moment.

« Y a-t-il une troisième hypothèse ? »

Serganoff secoua la tête.

Cherry Bim, en chaussettes, était en train de monter l'escalier avec des précautions de sioux. Avant que les agents eussent envahi la salle, il avait fait sauter un plomb, et profitant de l'obscurité, s'était glissé à la suite des deux fugitifs. Arrivé sur le palier, il entendit la voix de Serganoff et s'arrêta pour écouter,

puis, tirant doucement de sa poche une pince, il saisit le bout de la clé qui dépassait un peu la serrure et la tourna lentement. Ensuite, son Colt au poing, il attendit.

« Maintenant, Irène, disait le prince, il faut vous décider. Les policemen vont fouiller la maison de fond en comble, et ils peuvent être là d'une minute à l'autre. Je puis leur dire soit que vous êtes venue pour assister à une rafle, soit que je vous ai arrêtée au moment où vous alliez vous enfuir. Que choisissiez-vous ? »

Irène ne répondit rien ; elle manœuvrait de façon à s'emparer du revolver que son cousin avait posé sur la table. Mais, devinant son intention, il s'élança, la prit par la taille et la rejeta en arrière.

« Il me sera plus utile qu'à vous, belle cousine.

– Je te crois », dit une voix gouailleuse derrière lui.

Serganoff se retourna comme un chat et tira. La riposte du bandit fut si prompte que la jeune fille, horrifiée, n'entendit qu'une détonation. Elle vit Cherry Bim porter la main à sa joue dont le sang coulait, et le mur troué par la balle à la hauteur de sa tête. Serganoff poussa une sorte de grognement et s'affaissa sur la table. Sans regarder davantage, elle obéit au geste impératif du petit homme lui désignant l'escalier :

« En bas, vous avez une sortie sur la rue. Sauvez-vous, Miss, autrement les « bulls » vous auront. »

Irène ne demanda pas d'explication et vola plutôt qu'elle ne descendit ; ses mains tremblantes poussèrent le verrou de la porte et elle se trouva dans la rue. Seuls, deux hommes y faisaient les cent pas. L'un d'eux vint à elle, les bras ouverts.

« C'est vous ! Dieu soit loué ! J'ai eu si peur ! Vous n'étiez pas avec ces gredins, n'est-ce pas ? »

L'émotion de Malcolm le rendait incohérent, et sa question fit sourire le détective qui savait que cette porte donnait accès à un cabinet particulier.

« Emmenez-moi », dit-elle, défaillante.

Malcolm l'entoura de son bras pour la soutenir, et, à l'encontre de ce qu'il redoutait le policier ne les ayant pas retenus, ils arrêtaient un taxi.

« Donnez l'adresse d'Israël Kensky, murmura la grande-duchesse en tombant sur les coussins de la voiture, je ne puis rentrer à l'hôtel dans l'état où je suis. »

Lorsqu'il eut transmis les instructions au chauffeur et fut monté auprès d'elle :

« Je vous suis reconnaissante de ce que vous faites, master Hay, dit-elle avec douceur, et couvrant son visage de ses mains : Oh ! c'était affreux, affreux !...

– Que s'est-il passé ? »

Irène secoua la tête et brusquement reprit :

« Il vaut mieux que je rentre décidément, car à cette heure-ci j'ai des chances de regagner mon appartement sans être vue par Boulba. Vous voudrez bien aller chez Israël à ma place et lui raconter... »

Docilement, il se pencha à la portière et prévint le chauffeur du changement de destination.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, la plupart des clients étaient encore à la salle à manger ou déjà au théâtre ; cependant Malcolm, inquiet, dit à sa compagne :

« Puis-je vraiment vous laisser ainsi ? »

Elle sourit, en dépit de sa détresse.

« Écoutez : ma chambre donne sur cette façade ; si j'y arrive sans encombre, j'agiterai mon mouchoir avant de fermer les persiennes. »

Malcolm attendit anxieusement dans la rue jusqu'à ce qu'il eût vu trois fenêtres s'éclairer et la silhouette d'Irène Yaroslav se pencher pour faire le signal convenu. Alors, il remonta en taxi et se fit conduire à Maida Vale, en se disant que les romans ne sont pas toujours des fictions. À sa surprise, il trouva le Juif déjà au courant de ce qui s'était passé au Silver Lion.

« Est-elle en lieu sûr ? est-elle en lieu sûr ? répétait-il d'une voix tremblante. Béni soit Jéhovah ! Je craignais quelque malheur... Son Altesse m'avait écrit cet après-midi ; la lettre a été interceptée, et ils lui ont tendu un piège là-bas. Ah ! les démons ! Heureusement, ajouta-t-il en tisonnant son feu, il y en a un qui ne nous ennuiera plus.

– Lequel ?

– Serganoff, répondit le vieux bonhomme avec satisfaction. Quand la police l'a découvert, il était mort.

– Et l'Américain ?

– On n'a arrêté que des Russes. Celui-là, nous ne le reverrons sans doute jamais. »

KENSKY DE KIEFF

À une demi-verste environ de l'église de Saint-Andréa, Malcolm Hay arrêta sa monture et mit pied à terre. Il était las de cette traversée, sous le soleil implacable de la steppe, si monotone malgré la richesse des moissons et l'éclat des nielles et des genêts.

Laissant son cheval en liberté, il alluma un cigare et monta sur le talus pour voir la vallée du Dniéper. Le fleuve majestueux coulait à sa droite. Devant lui, au bas d'une longue route sinueuse et raide, se trouvait le quartier de Podol, enfin, à l'horizon, le groupe confus des maisons somptueuses ou misérables, les toits étagés sur les collines et, disparaissant à demi sous les arbres, la frange ajourée du clocher et l'étincelante coupole de Kieff.

On était au mois de juin 1914, et Mr. Hay, ingénieur chef de l'Ukraine Oil American Company, considérant, les deux mains dans ses poches, la beauté incontestable de la ville, se prit à envier le sort de ses habitants. Ce jour-là était le troisième d'une de ces fêtes locales tant appréciées par le peuple russe ; il n'y avait donc pas un travailleur aux champs.

Dans la tranquillité de la campagne, un homme apparut cependant. Revêtu d'une peau de mouton en dépit de la température accablante, et poussant devant lui un âne chargé, il gravissait la côte d'un pas rapide. Arrivé auprès de Malcolm, il s'arrêta, prit une cigarette dans la poche intérieure de son manteau et dit gaiement :

« Dieu vous garde, petit père !

– Dieu vous garde, petit homme ! »

Le nouveau venu était un jeune garçon de bonne mine, à la face large, épanouie, aux sourcils noirs rapprochés. C'était le type du paysan loquace et bon enfant.

« Je m'appelle Gleb, dit-il, et je viens du village de Potchkoï, où mon père a sept vaches et un taureau. Irez-vous aujourd'hui jusqu'à notre ville, *hospodar* ? »

– Sans doute.

– Dans ce cas, vous ferez bien de ne pas passer par la rue de Black Mud. »

Ne recevant pas de réponse, il continua :

« Vous pouvez vous fier à la sagesse de mon avertissement.

– Parfait, petit frère, dit Malcolm en souriant ; alors, pourquoi dois-je éviter la rue de Black Mud ? »

L'homme eut un rire silencieux.

« C'est à cause d'Israël Kensky. Je pense que vous avez entendu parler de lui. Tout le monde le connaît à cinquante lieues à la ronde. »

Malcolm se souvint brusquement qu'il n'avait pas revu le vieillard depuis son départ de Londres.

« Mais que lui reproche-t-on ? demanda-t-il, ayant remarqué de l'animosité dans le ton de Gleb.

– Aujourd'hui, je crois qu'on va lui faire un mauvais parti, à moins que le grand-duc n'envoie ses soldats pour contenir le peuple, ou que la grande-duchesse n'intercède une fois de plus en sa faveur.

– Ils ont donc une raison spéciale de s'attaquer à ce pauvre homme ?

– *Hospodar*, dit le paysan, très solennel, Kensky possède un livre magique.

– Les imbéciles le prétendent, du moins.

– On l’a vu, Excellence. Sa fille unique, Sophia, qui a été baptisée dans la foi chrétienne, en a parlé elle-même à l’archevêque. Vous ne savez donc pas, *hospodar*, que ce livre contient le secret de la magie noire ? C’est là-dedans qu’Israël Kensky apprend à tourmenter les chrétiens et à se venger de ses ennemis. »

Malcolm sauta au bas du talus, avec un petit rire moitié moqueur, moitié amer. Il se trouvait une fois de plus devant la superstition têtue du paysan russe, qu’il s’était toujours – en vain du reste – efforcé de combattre.

À cet instant, on entendit un bruit de galop et une amazone déboucha au tournant de la route, se dirigeant vers la ville. Elle était en livrée vert et or. Comme l’âne accouru à l’appel de Gleb s’était planté en travers du chemin, elle s’arrêta net et appela son écuyer. Ce dernier s’avança :

« Écarte donc ta bourrique, coquin », gronda-t-il d’une voix de basse profonde.

Il était grand, large, entièrement rasé, avec des cheveux roux et un nez bizarrement tordu qui attira l’attention de Malcolm, spectateur nonchalant de la scène. Quant à Gleb, il avait joint les mains et, la tête baissée dans une humble posture, il ne bougeait pas plus qu’une borne. La monture de la jeune fille se mit à donner quelques signes de nervosité.

« Doucement, doucement », lui dit-elle en anglais.

Voyant que ni Gleb ni l’âne ne voulaient sortir de leur immobilité, Malcolm alla prendre l’animal par la bride et l’amena non sans résistance au bord du talus. L’amazone étant à deux pas de lui, il put la voir à son aise. C’était une ravissante per-

sonne. Mais ce qui le frappa surtout, ce fut l'extraordinaire charme féminin qui enveloppait l'inconnue comme une aurore.

Elle, pour sa part, ne vit en lui qu'un banal passant, grand, maigre, bruni par le soleil, habillé avec de vieux vêtements et coiffé d'un chapeau déformé. Sous la mèche de cheveux irrégulière, elle remarqua cependant ses yeux : remplis de respect admiratif, sans doute, mais qui devaient contenir, en temps ordinaire, infiniment d'esprit et de gaieté.

Au moment où elle allait passer, son cheval se cabra et serait retombé sur Malcolm, si ce dernier n'avait pas sauté en arrière, mais un petit cri de l'amazone le fit s'élancer de nouveau. Elle chancelait et il n'eut que le temps d'étendre ses bras pour la recevoir. Elle se dégagea doucement, se mit debout, les pommettes un peu rouges, et une lueur malicieuse passa dans son regard.

« Je vous remercie, dit-elle. J'ai sottement perdu l'équilibre. Voulez-vous tenir la tête de mon cheval, je vous prie. »

Légèrement, elle sauta en selle, s'inclina avec un peu de fierté et partit au galop. Elle avait descendu la colline avant que Malcolm, interdit, fût revenu de son émoi.

Gleb était toujours statufié, comme en extase.

« Allons, réveille-toi, espèce de singe, dit Malcolm d'un ton bourru. Tu aurais bien pu tenir la bride du cheval pour que j'aide cette dame à se remettre en selle.

– C'est défendu, petit père, répondit le paysan d'une voix rauque. Elle est *kaziome*, la propriété du tzar.

– Du czar ? »

Il avait vécu assez longtemps en Russie pour savoir ce que ce nom inspirait de crainte et de révérence.

« Petit maître, c'était Sa Magnificence la grande-duchesse Yaroslav ! »

Et Gleb s'en fut, laissant le jeune ingénieur atterré ! C'était la grande-duchesse, et il ne l'avait pas reconnue ! Il l'avait tenue dans ses bras ! La réalité dépassait le rêve. Au bout de quelques minutes, pensif, il remonta à cheval et continua son chemin.

Kieff, bâtie sur plusieurs collines, est la ville de l'Europe qui possède les routes les plus raides. Comme le promeneur voulait se rendre au Grand Hôtel, il avait encore à traverser Podol. Les rues de Podol lui parurent étrangement désertes pour un jour de fête ; il croisait seulement quelques vieux et quelques vieilles en costume de gala. Arrivé au quartier des Juifs, le plus pauvre, il avait oublié le conseil de Gleb, et ne s'en souvint qu'en approchant de la rue de Black Mud où l'on entendait une grande rumeur. Bientôt, il put voir l'énorme affluence qui poussait ces clameurs menaçantes : elle se dirigeait vers le portail d'une haute et laide maison, appartenant au riche marchand Kensky. Le rassemblement grossissait de minute en minute, les femmes criaient : « À mort, le Juif, à mort ! » Les hommes brandissaient des cannes, montraient le poing. Mr. Hay, connaissant les scènes d'excitation religieuse fréquentes à Kieff, se rangea le long du trottoir pour laisser passer la horde, s'étonnant seulement de voir tant de popes à barbes noires prendre part à cet acte de persécution. Il remarqua aussi parmi les meneurs les plus acharnés un grand diable en livrée vert et or, qui s'efforçait d'entraîner les hésitants. Tout à coup, son cœur s'arrêta de battre. Par-dessus les têtes noires pressées, il venait d'apercevoir une main blanche, levée en signe de commandement ou d'appel. D'un coup d'éperon, il lança son cheval parmi les manifestants, les envoyant rouler à droite et à gauche, pour tâcher d'atteindre l'espace vide devant le portail de Kensky, où se tenaient les deux principaux acteurs du drame. Des mains sales s'accrochaient à ses genoux, une pierre siffla à ses oreilles ; furieux de tant d'audace, le peuple lançait des imprécations sur son passage, mais il continua à avancer.

Alors, il vit la grande-duchesse debout face à la foule, les bras étendus pour protéger un petit vieux à barbe blanche tapi derrière elle, contre la grille, et dont la figure ruisselait de sang. Une clé cassée dans le portail expliquait l'impossibilité de sa fuite. Malcolm sauta à terre et courut à la jeune fille que son apparition parut consterner.

« Pourquoi êtes-vous venu ? s'écria-t-elle, haletante. C'est fou, allez-vous-en.

– Mais vous ? dit-il.

– Ils ne me feront pas de mal. C'est au pauvre vieux qu'ils en veulent. Pouvez-vous faire sauter la serrure et le faire rentrer chez lui ?

– Donne-nous le livre, hurla une voix de basse dominant le tumulte, et on te laissera la vie. Altesse, faites-lui donner son livre. »

Malcolm envoya un coup de pied dans la grille qui céda. Il la franchit, moitié traînant, moitié soutenant le malheureux, mais la porte de la maison était close.

« Votre clé, vite », demanda-t-il.

Kensky mit ses doigts tremblants dans sa ceinture, tout en se dissimulant derrière le jeune homme et celui-ci, dont l'attention pleine d'angoisse était absorbée par la grande-duchesse, sentit tout à coup un objet lourd, glissé dans la poche extérieure de sa veste, tandis qu'une voix étranglée murmurait à son oreille :

« Gardez-le, *hospodar* ; demain, à midi, j'irai vous le reprendre au Grand Hôtel. »

La foule houleuse avançait toujours, et la jeune fille reculait maintenant devant cette formidable poussée. Dès que la porte fut ouverte, Kensky disparut dans la maison, en criant :

« Venez, venez ! »

Malcolm fut d'un bond auprès d'Irène, cherchant à l'entraîner à l'intérieur. Mais une nouvelle circonstance changea la face des choses. Les clameurs des manifestants venaient de s'arrêter, remplacées par un claquement de sabots sur les mauvais pavés de la rue. Dans un éclair, Malcolm vit le chatoiement blanc et rouge des fanions, le vert bouteille des uniformes et l'acier des lances du peloton de cosaques. Quelques instants plus tard, la populace avait disparu. Indifférents à l'invitation toujours plus pressante de Kensky, debout sur le seuil, le jeune homme et la jeune fille se regardèrent.

« Vous avez été très brave... très imprudent devrais-je dire, remarqua la grande-duchesse. Vous ne connaissez pas le peuple de Kieff.

– Pardon, je le connais, dit-il d'un air sombre.

– Je ne devrais pas vous blâmer, il est vrai, car moi-même j'ai eu tort d'intervenir. Ils ont tué mon cheval.

– Mais où était votre domestique ?

– Allons-nous-en, dit simplement Irène feignant de ne pas entendre. Il n'y a plus de danger. »

Il allait la suivre, mais se souvenant du paquet qu'il avait dans sa poche, il se tourna vers le Juif.

« Tenez, dit-il, voici votre...

– Non, non, gardez-le, chuchota Israël. Qui sait s'ils ne reviendront pas ce soir ? Ma fille leur a dit que je le portais toujours sur moi.

– Mais quel est ce précieux objet ? »

Un sourire entrouvrit la bouche édentée du Juif.

« C'est le *livre magique* ! » Tous voudraient le posséder, *hospodar*, depuis le grand-duc dans son palais jusqu'au moujik dans sa cabane. Mon livre est envié de tous, et si je vous le confie pour une nuit, c'est parce que vous êtes Anglais. Veillez soigneusement sur ce dépôt, car il détient le secret du bonheur et des larmes. Vous y apprendrez le moyen de vous faire des esclaves, de vous attirer l'adoration des hommes et des femmes... Hé, hé ! il contient même des recettes pour retrouver la beauté et la jeunesse. »

Mr. Hay, interdit, ne trouva rien à répondre et s'en alla.

LE GRAND-DUC EST AIMABLE

Malcolm rejoignit la jeune fille dans la rue.

« Voulez-vous venir avec moi jusqu'au palais de mon père ? dit-elle. Je crois qu'il n'est pas prudent pour vous de partir seul. »

Un demi-cercle de cosaques les entourait maintenant et le peu scrupuleux domestique, impassible, se tenait à la tête de son cheval.

« Un des soldais se chargera de votre monture, continua Irène. Boulba, vous nous suivrez. »

Sa voix était sévère, et elle regarda l'homme bien en face. Il ne broncha pas.

« Altesse, à vos ordres », répondit-il simplement. Ils se mirent en marche, escortés à petite distance par les cosaques. Au bout d'un moment, la grande-duchesse reprit :

« Que pensez-vous de la Russie, maintenant, master Hay ? »

Il la regarda avec surprise.

« Vous ne m'aviez pas reconnue tout à l'heure, sur la colline, mais moi, j'ai vite compris qui vous étiez. D'abord, il n'y a pas assez d'étrangers dans la région pour que votre présence soit ignorée du grand-duc. En outre, vous étiez à la réception que mon père a donnée, l'année dernière.

– Mais je n'ai pas vu Votre Altesse, et j'étais venu justement... »

Il s'arrêta, confus.

« Vous ne pouviez pas me voir, répliqua-t-elle. J'ai passé un an à Cambridge pour perfectionner mon anglais.

– C'est pourquoi vous le parlez si bien.

– Mieux que vous le russe, c'est certain ! Vous n'auriez pas dû dire *oukhoditzay* aux gens qui vous entouraient dans la foule. Comme on n'emploie ce mot qu'en s'adressant aux mendiants, ils n'étaient pas du tout flattés. »

Malcolm se mit à rire.

« Je ne pouvais pas les prendre pour des grands seigneurs... Mais ne me direz-vous pas ce que faisait votre domestique dans ce tumulte ? J'ai cru le voir, et son attitude m'a donné de lui une opinion plutôt... »

– À votre place, je ne chercherais pas à me faire d'opinion, dit-elle précipitamment. En Russie, nous ne nous cassons pas la tête pour ces choses-là. »

Il y eut quelques minutes de silence, puis gravement elle continua :

« Le peuple russe m'a toujours fait l'effet d'un fleuve de lave bouillante, roulant avec lenteur, entre les digues trop fragiles que nous lui avons élevées.

– Je me demande quelquefois si ces digues ne crouleront pas un jour, répondit tranquillement Malcolm, et dans ce cas...

– Eh bien ?

– Cela mettra le feu à la Russie.

– C'est mon avis, hélas ! Père pense que la guerre... »

Elle s'arrêta court.

« La guerre ? » interrogea Malcolm d'un air de doute.

Irène lui jeta un regard perçant.

« Vous n’y croyez pas ?

– On l’a annoncée si souvent !

– Oh ! je sais », répliqua-t-elle avec un peu d’impatience.

Mr. Hay se souvint alors du livre qu’il avait dans sa poche. Ne voulant pas trahir la confiance du Juif en avouant ce détail, il se contenta de dire :

« Quelle est cette histoire de *livre magique* ? »

Sans sourire, comme il l’aurait cru, la grande-duchesse répondit évasivement :

« Le vieux Kensky est un homme bizarre. On le croit sorcier et on lui attribue toutes sortes de pouvoirs qu’il n’a pas. »

Ils gravissaient la colline derrière laquelle était situé le quartier élégant de Kieff, avec ses belles constructions de pierre, ses avenues larges et ses merveilleux vergers.

« J’aime beaucoup ce vieux bonhomme, reprit la grande-duchesse ; il vient quelquefois au palais apporter des soieries nouvelles, car c’est le plus grand marchand de la Petite Russie, et nous causons. Il me raconte ses peines. Pauvre Kensky ! Sa fille ne lui donne pas beaucoup de satisfaction. En avez-vous entendu parler ?

– Je croyais que c’était une nouvelle convertie. »

La jeune fille haussa les épaules.

Le palais grand-ducal, de style byzantin, présentait, au fond de l’avenue qui partait de la route, un tel enchevêtrement de toits, de fenêtres et de tourelles qu’on aurait pu le croire bâti par cinquante architectes différents. Lorsque les deux jeunes gens franchirent le portail, le grand-duc, qui paraissait les attendre, descendit le perron et vint à leur rencontre. C’était un

homme de taille moyenne, très quelconque, portant un lorgnon, et visiblement absorbé par quelque secrète préoccupation.

« Ma chère enfant ! Quelle matinée ! Comment vous êtes-vous trouvée dans cette bagarre ? Le commandant me téléphone à l'instant. Du reste, j'ai demandé sa démission. Par saint Inokeste ! Je ne puis admettre que ma fille ait été mêlée à la populace, ne fût-ce qu'en passant. Et voilà le bon jeune homme qui est venu à votre secours ? »

Le ton de ces paroles manquait de cordialité.

« Je vous remercie, continua le grand-duc, je vous remercie beaucoup. Ils n'auraient fait aucun mal à la grande-duchesse, mais vous ne pouviez pas le savoir. Quant au Juif... »

Il resta pensif.

« Je suis heureux d'avoir pu de quelque façon être utile à Votre Altesse, répondit l'Anglais, très correct.

– Oui, oui, oui, interrompit nerveusement son interlocuteur. Vous allez déjeuner avec moi, n'est-ce pas, master...

– Mr. Hay », acheva la jeune fille.

Tout ceci avait été dit en anglais, chose peu surprenante, puisque c'était la langue familière à la Cour.

« Oui, oui, oui, master Hay, acceptez mon invitation. J'insiste. Je suis sûr que vous avez été très chevaleresque, très bon... Irène, persuadez ce gentleman, je vous prie. »

Il tendit brusquement la main au jeune homme qui la prit en s'inclinant. Puis, sans un mot de plus, ni un regard vers sa fille, le grand-duc tourna le dos et rentra dans le palais.

« Mon père ne vous paraît pas très hospitalier, dit la grande-duchesse en souriant, avec de nouveau sa petite lueur de

malice dans les yeux ; eh bien, cette fois, c'est moi qui vous invite de sa part. »

Il leva les bras dans un geste de désespoir comique en indiquant ses vêtements râpés et défraîchis.

« Votre Altesse est mille fois bonne, mais je ne puis me présenter à la table du grand-duc dans cette tenue !

– Oh ! rassurez-vous, vous ne verrez pas le grand-duc. Mon père invite... mais n'accepte jamais pour lui-même, il prend ses repas dans sa chambre ; ainsi, vous devrez vous contenter de ma présence », ajouta-t-elle d'un petit air provocant.

Il la fixa sans répondre, et c'est elle qui baissa les yeux. Pendant cette petite scène, Malcolm avait conscience que Boulba, raide derrière lui, ne jouait pas seulement un rôle de spectateur dans l'affaire de l'invitation à déjeuner. Le jeune homme se retourna légèrement et Irène, suivant son regard, fit signe au domestique d'avancer.

« Conduisez Mr. Hay à une chambre d'ami, dit-elle en russe, et mettez un valet à sa disposition.

– À vos ordres, Altesse. »

Elle rentra dans le palais, suivie d'un pas moins rapide, par Malcolm et Boulba. Ce dernier fit monter le jeune ingénieur par un large escalier couvert d'un épais tapis rouge. Ils enfilèrent ensuite un corridor percé de hautes fenêtres, traversèrent un palier et s'arrêtèrent devant une porte que ses dimensions pouvaient faire prendre pour l'entrée d'une salle du trône. Elle donnait, en réalité, dans un splendide appartement où les meubles et les ornements de métal argenté rivalisaient d'éclat. Le salon était somptueux, la chambre à coucher arrangée avec un goût exquis, et la salle de bain qui y faisait suite avait des murs recouverts de marbre.

« Quel luxe ! murmura le jeune homme.

– L'*hospodar* n'a pas d'ordres à me donner ?

– Non, Boulba. Mais dites-moi donc (et Malcolm avait pris le ton familier que son expérience lui avait appris à adopter vis-à-vis des subalternes en Russie), dites-moi donc comment il se fait que votre maîtresse était seule devant le portail d'Israël Kensky, alors que vous étiez en pleine foule, à exciter les manifestants ? »

La question abrupte fut peut-être désagréable à Boulba, mais il n'en laissa rien paraître et répondit froidement :

« Kensky est juif. Le nuit de la Pentecôte, il prend du sang de petit enfant chrétien et en asperge son argent pour qu'il fructifie pendant l'année. Sa fille Sophia me l'a dit.

– On fait croire cela aux moujiks, répliqua Malcolm avec dédain, mais vous qui avez une certaine instruction, qui avez voyagé avec Son Altesse dans le monde entier (cette supposition, lancée à tout hasard, tombait juste), vous savez bien que ce sont des contes à dormir debout.

– Il a aussi un livre, *hospodar*, qui contient le secret de se faire obéir de tous, même de ceux qui vous haïssent. »

En disant ces mots, l'homme avait un sourire cruel.

« Qui peut savoir où s'arrête le merveilleux dans le monde ? On parle du diable, des anges, mais nous voudrions être certains de leur existence et pour cela il nous faut ce livre... que le Juif a remis à Votre Seigneurie. »

Mr. Hay le transperça du regard.

« Le Juif ne m'a pas remis de livre, Boulba.

– Je croyais que Votre Seigneurie...

– Vous vous êtes trompé, voilà tout », dit Malcolm sèchement.

Le domestique s'inclina et disparut, laissant le jeune Anglais dans un état d'esprit qui n'avait rien d'agréable. Il se trouvait en possession d'un livre convoité par des hommes capables d'aller jusqu'au meurtre pour s'en emparer, et rien que l'idée d'avoir son nom mêlé à cette histoire de sorcellerie le rendait furieux. Tout ceci était absurde, ridicule ! Mais en Russie, même les choses les plus folles doivent être prises au sérieux. Il alla donner un tour de clé à la porte et tira de sa veste le fameux livre d'Israël Kensky. Le volume était assez gros, relié de cuir jaune et fermé par deux serrures de cuivre. Sur la couverture, une inscription en caractères russes était ainsi conçue :

Ce livre renferme le secret de la toute-puissance et les formules capables de desceller les cœurs des hommes et de fondre leurs orgueilleuses résolutions.

Dans un coin, à gauche, étaient tracés quelques mots hébreux, sans doute la signature du relieur. Après avoir retourné l'objet en tous sens. Mr. Hay, cédant à la curiosité, essaya de glisser son ongle dans la tranche marbrée. Peine inutile, les feuillets étaient trop serrés par la solide fermeture. Alors, renonçant à en savoir davantage, il remit de l'ordre dans ses vêtements, et descendit déjeuner.

Ce fut une heure délicieuse. Outre Malcolm et la grande-duchesse, il y avait à table une dame russe, prodigieusement fanée, qu'il devina être le chaperon officiel d'Irène, et un prêtre au visage morose qui bénit cérémonieusement le repas et sembla ensuite ravi en une muette contemplation. Mais, eussent-ils été cent convives, le jeune homme n'aurait eu d'yeux et d'oreilles que pour la maîtresse de maison. Elle avait échangé son amazone contre un costume bleu foncé, laissant voir la simple blouse de soie blanche largement échancrée par-devant. Aucun bijou n'ornait son cou, ni ses mains, et Malcolm fut agréablement frappé par cette absence de bagues en général et d'une certaine

bague en particulier. Il vivait en plein rêve ! Il est vrai que, depuis le matin, tout n'était qu'in vraisemblance, épisodes de conte de fées.

« Ce soir, pensait-il, je dînerai prosaïquement à l'hôtel, et la grande-duchesse va redevenir l'être inaccessible que je ne verrai plus, sauf dans les journaux illustrés. »

Cette conviction le rendit terriblement familier. Plus « d'Altesse », il riait de bon cœur lorsqu'elle plaisantait et devenait, à son tour, plein de verve et d'entrain. Aussi le déjeuner lui parut-il trop court.

La jeune fille se leva et tira sa montre.

« Bonté divine ! Quatre heures déjà ? et j'ai promis d'aller au tennis... »

Il s'inclina devant Irène, avec un retour à ses manières cérémonieuses.

« Votre Altesse a été vraiment trop bonne... » Elle l'arrêta dans son éloquence par son espiègle petite grimace.

« Oh ! je vous en prie, master Hay, laissez-moi oublier pendant quelques heures que je suis une Altesse, et ne gâchez pas ce bon après-midi par vos grands mots !

– Alors, dit-il en riant, je vais vous appeler... »

Mais il n'acheva point, et il y eut une minute de gêne entre eux. L'arrivée inopinée du grand-duc les tira d'embarras. Cette apparition était évidemment extraordinaire, à en juger par l'expression stupéfaite d'Irène, expression qui s'accentua encore devant l'amabilité de son père. Traversant le hall, il s'avança, la main tendue, vers Malcolm.

« J'espère que vous n'allez pas nous fausser compagnie, master Hay. Je me suis montré un hôte si détestable jusqu'ici ! Et puis, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Vous êtes bien

l'ingénieur délégué de l'Ukraine Oil Company ? Parfait. J'ai justement du pétrole dans mes domaines de l'Oural, qui n'a pas encore été exploité. »

En parlant, il avait passé son bras sous celui du jeune homme et l'entraînait dans le jardin, lui ôtant toute possibilité de terminer ses adieux à Irène. Celle-ci les vit sortir sans déguiser l'étonnement profond que lui causait l'attitude de son père.

LA MAIN MYSTÉRIEUSE

Une heure plus tard, lorsque Irène revint du tennis, elle trouva le grand-duc visiblement excédé, mais faisant un effort héroïque pour paraître comprendre l'enthousiaste dissertation de Malcolm sur l'avenir de l'industrie pétrolifère. En voyant arriver sa fille, Yaroslav se leva avec empressement et vint à elle :

« J'ai persuadé à Mr. Hay de dîner avec nous ce soir, et j'ai fait chercher sa valise à l'hôtel. C'est un causeur bien intéressant, ma chérie. »

Et d'un pas précipité, il s'en alla. La jeune fille s'assit sur le siège resté vide.

« Master Hay, dit-elle, souriante, vous êtes un homme extraordinaire.

– Mon Dieu, je l'ai entendu dire. »

Malcolm remplit son verre au samovar.

« Vous avez aussi une bonne opinion de vous-même, semble-t-il, continua Irène, très calme.

– Il faudrait savoir d'abord pourquoi je vous parais extraordinaire, répliqua-t-il sur le ton de badinage qu'il avait adopté au déjeuner.

– Parce que vous avez charmé mon père. Peut-on savoir quel sortilège vous avez employé ?

– C'est peut-être tout simplement à cause du livre », dit-il avec malice.

Elle sauta sur ses pieds comme frappée d'une idée subite.

« Vous avez... vous avez le livre d'Israël Kensky », murmura-t-elle, horrifiée.

Il fit signe que oui.

« Ici, avec vous ?

– Ici même. » Et Mr. Hay frappa sur sa poche.

La jeune fille se rassit lentement, et Malcolm crut la voir trembler.

« Je me demande lequel de vous deux a été le plus fou. Lui de vous donner le livre ou vous de le prendre. La maison de mon père est la seule de Kieff où vous soyez en sûreté, et encore... »

Elle s'arrêta et secoua la tête.

« Sans doute, votre vie ne court aucun danger, mais je préférerais que le livre fût ailleurs. »

À partir de ce moment, elle ne fit aucune allusion ni à son père, ni au livre, et lorsque, un peu plus tard, Mr. Hay descendit pour dîner, il avait chassé de son esprit toute préoccupation désagréable.

Les invités réunis étaient nombreux. Il y avait deux évêques, une grande quantité de popes, plusieurs dames, couvertes de bijoux, un ou deux officiers et l'inévitable duègne. Malcom fut présenté à tous, mais un seul le frappa ; le colonel Malinkoff, qu'il devait retrouver plus tard.

À sa grande surprise, on avait donné au jeune homme, la place d'honneur, à la droite du grand-duc, mais cette distinction ne le réjouit guère car Irène était à l'autre bout de la table. Elle paraissait soucieuse et répondait par monosyllabes à ses voisins. Par contre, le grand-duc était loquace, et bientôt la conversation roula sur les événements de la matinée. Après diverses ré-

flexions au sujet de l'émeute, le maître de maison fit cette soudaine remarque :

« Le danger, c'est qu'Israël Kensky pourrait très bien user de ses sortilèges contre la sainte Église. »

Il y eut un murmure approbateur parmi les barbes noires, et Malcolm ouvrit de grands yeux :

« Votre Altesse ne croit certainement pas que ce Juif est doué d'un pouvoir occulte ?

– Mais si, répliqua le grand-duc. Puisqu'il y a des miracles reconnus par l'Église, pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres dus à la puissance des ténèbres ?

– Pour moi, dit un gros évêque, je suis persuadé que ce livre est le pendant de celui qui fut jadis dénoncé et publiquement condamné par saint Basile. Cette œuvre avait été inspirée par Satan et contenait les règles au moyen desquelles le magicien pouvait enchaîner dans une obéissance absolue l'âme qu'il avait choisie. »

Tous ceux qui l'entendirent se signèrent par trois fois, et chacun voulut dire son mot au sujet du livre diabolique. Le volume en question était à six pouces du grand-duc, dans les basques de l'habit de Malcolm, et ce détail donnait un certain piquant à la conversation.

« Il eût mieux valu que le peuple réussisse ce matin à nous débarrasser de ce pauvre diable, » dit pensivement Yaroslav, et il lança un coup d'œil scrutateur vers le jeune Anglais. Celui-ci ne donna aucun signe d'approbation ni de blâme, mais il fut heureux de voir se terminer le repas, et de pouvoir enfin échanger quelques paroles avec Irène. Les invités avaient commencé à partir.

« Mr. Hay, dit la grande-duchesse à voix basse, je vais remonter et nous ne nous reverrons plus. Avant que je m'en aille, faites-moi une promesse.

– Tout ce que vous me demanderez, Altesse, est promis d'avance.

– Eh bien, rentrez chez vous, le plus tôt possible, et si je vous envoie un mot, quittez la Russie sans délai.

– Je suis stupéfait de ce que vous me dites !

– Mr. Hay, dit-elle toute vibrante d'émotion, vous vous êtes engagé dans une aventure dont vous ne pouvez pas sortir sans dommages. Quoi qu'il advienne, vous aurez à souffrir, mais je voudrais que vous vous tiriez d'affaire avec honneur.

– Je ne vous comprends pas.

– Dois-je être plus claire ? D'ici un ou deux mois, à moins que quelque chose ne survienne pour donner aux esprits une direction différente, vous serez déclaré suspect. Le fait que vous possédez le livre est déjà connu.

– Je le sais.

– Par qui ? demanda-t-elle vivement.

– Par votre domestique Boulba. »

Irène porta sa main à ses lèvres, comme pour étouffer un cri.

À ce moment le grand-duc appela son hôte. Les invités étaient réduits à une demi-douzaine.

« Mr. Hay, dit-il, vous allez prendre un peu de café et goûter notre merveilleux kummel russe. Vous ne trouverez son pareil dans aucune autre partie du monde. »

Malcolm but sa tasse de café, puis la liqueur de feu et reposa le petit verre sur le plateau. La jeune fille avait disparu. Une demi-heure après, il remonta à son tour, ferma la porte à clé, ayant décliné les offres de service du valet de chambre, et lentement se mit à se déshabiller.

Ayant mis son pyjama, il s'était assis au pied de son lit, et se rendit compte, seulement au bout d'un temps assez long qu'un délicieux engourdissement l'envahissait. Il essaya de se mettre debout et chancela.

« Dopé », dit-il en se rasseyant.

Une faible partie de son cerveau restait en activité, mais cette partie-là travaillait ferme. On avait mêlé un narcotique soit au café, soit au kummel, c'était la seule explication à l'état dans lequel il se trouvait. Malcolm tomba sur sa couche et ramena les couvertures avec la ferme intention de se tenir éveillé. Peu à peu, le soporifique acheva son œuvre, et une lourde torpeur envahit le jeune homme. Il avait cependant, par intervalles, des moments de complète lucidité et, sans pouvoir faire un mouvement, se rendait compte de sa déplorable situation.

Environ une heure plus tard, il eut l'impression d'être entièrement réveillé. La chambre était baignée d'une douce lumière grise, car c'était une nuit de pleine lune. Il essaya de se lever. Peine perdue. Le fait de rouler sa tête de droite et de gauche était, pour lui, la limite de l'effort.

Tandis que son regard errait autour de la chambre, la porte s'ouvrit et se referma sans bruit. Quelqu'un était entré et traversait doucement la pièce. Si Malcolm avait pu, il aurait crié. C'était Irène.

Elle avait passé un léger peignoir sur sa robe de nuit, et tenait une lampe électrique. Tout droit, elle se dirigea vers la chaise où il avait déposé ses vêtements, en retira quelque chose et reprit le chemin par où elle était venue. Au pied du lit elle

s'arrêta une seconde comme indécise, puis se rapprocha de Malcolm qui n'aurait pu ouvrir ni fermer ses yeux mi-clos, pour tout l'or du monde. Il la voyait, silhouette irréelle, éclairée par la lune. Sa main blanche tenait le livre. Comme dans un souffle, elle murmura.

« Adieu, pauvre Mr. Hay. »

Et, se baissant brusquement, elle effleura sa joue d'un baiser et passa. Comme elle entrouvrait la porte, un autre jet de lumière électrique la fit soudain reculer. Le nouvel arrivant fit un pas dans la chambre et tourna le commutateur. Ils se virent en pleine lumière, dressés face à face. La grande jeune fille impérieuse, une moue de mépris aux lèvres, et le colosse au nez tordu.

Boulba portait une vieille robe de chambre retenue par une cordelière multicolore. Il avait les pieds nus et dissimulait dans sa main gauche un long couteau effilé. À la vue de la grande-duchesse, il eut un haut-le-corps ; l'embarras se peignit sur sa large face.

« Vous... c'est vous, Altesse ? balbutia-t-il. Où est le Juif ? »

Irène ne répondit pas. Mr. Hay voyait sa poitrine se soulever un peu plus vite et sa main serrer le livre contre elle sous la soie transparente du peignoir.

Le regard de Boulba alla de la jeune fille à Malcolm et de Malcolm aux lourds rideaux pendant de chaque côté de la fenêtre.

« Où est le Juif ? répéta-t-il avec impatience. Il a quitté sa maison et on l'a vu traverser les pelouses dans le parc.

– Arrière, esclave, » s'écria Irène.

Mais déjà il l'avait saisie par le bras. Après une courte lutte, le livre fut arraché à la grande-duchesse.

Malcolm, parfaitement conscient, quoique immobilisé par la drogue, ne perdait rien de cette scène, et souffrait une véritable agonie en voyant la jeune fille aux prises avec le monstre. Pourquoi n'avait-elle pas appelé à l'aide ?... Mais qu'aurait-on dit en la trouvant elle, petite-fille d'empereur, dans la chambre d'un étranger au milieu de la nuit ?

Boulba caressait la livre de ses gros doigts rugueux, le couvant des yeux avec passion. Il essaya d'en arracher les fermetures, mais ne pouvant y parvenir, jeta un regard soupçonneux vers la grande-duchesse. Sans rien dire, il se rapprocha d'une ampoule lumineuse appliquée au mur, près de la fenêtre, et après un nouvel examen :

« Oh ! Altesse, s'écria-t-il, est-ce vous qui avez fait dire à Kensky de renforcer les serrures ? »

Il ne put continuer. Une main venait d'apparaître derrière le rideau, tenant un mouchoir jaune. Irène étouffa un cri. Le mouchoir fut appliqué sur la figure de Boulba qu'il recouvrit du front au menton. Pendant quelques secondes l'homme sembla paralysé, puis il jeta au loin le lambeau d'étoffe et se mit à gratter désespérément la substance argileuse collée à sa face.

« Damnation ! » hurla-t-il et, laissant tomber le livre, il trébucha en avant, fou de douleur.

Irène s'enfuit par la porte entrouverte car on entendait maintenant des pas précipités à l'extrémité du corridor. Peu de minutes après, un groupe de serviteurs apparut et parmi eux le grand-duc qui seul était entièrement vêtu.

« Boulba, qu'y a-t-il ? »

– Le livre, le livre... il est à moi... regardez par terre... »

Mais le livre avait disparu.

« Où est-il, Boulba ? qu'en avez-vous fait, mon brave Boulba, répéta son maître d'une voix tremblante. Montrez-le-moi... »

Est-ce qu'on vous a fait du mal ?... Dieu, qu'il a l'air de souffrir !... Cherchez avec nous, Boulba, vous voyez bien que...

– Comment pourrais-je voir !... rugit le malheureux en se tordant de souffrance, puisque je suis aveugle, aveugle, aveugle !... »

SOUS LA TERREUR

Un jour du printemps de 1919, Malcolm Hay, sa valise usagée à la main, sortait du Komsky Voksal. Le cigare aux lèvres, il redressait sa haute taille et une lueur de gaieté brillait dans ses yeux graves. Les épaules larges, le corps souple, le teint bruni, tout trahissait en lui le « soldat »... américain ou anglais.

C'était du moins l'impression du seul être humain actuellement dans cette rue déserte : un solide gaillard à barbe courte, sanglé dans la pelisse verte des conducteurs de droschki de Moscou.

Malcolm, regardant autour de lui, s'aperçut qu'il avait attiré l'attention de l'homme.

« Petit frère, dit-il avec le meilleur accent russe, voudriez-vous avoir la complaisance de me conduire à l'hôtel du Bazar Slave ? »

Le cocher fit attendre sa réponse. Elle vint enfin, dans le plus pur idiome britannique.

« Anglais, n'est-ce pas ? dit-il, j'en étais sûr. »

Malcolm resta un peu interdit.

« Je crois même que je vous ai déjà vu... Attendez. »

Et donnant une tape sur sa barbe, il acheva :

« J'y suis !... Hay. Je vous ai rencontré il y a quelques années, dans le monde à Kieff... Vous êtes bien administrateur dans une affaire de pétrole, ou quelque chose comme ça ?

– Parfaitement, mais j'avoue que je ne me souviens pas...

– Pourtant, nous avons dîné ensemble, reprit le Russe en riant. J'étais assis auprès de la grande-duchesse Irène. Un peu plus tard, quand la guerre a éclaté, je vous ai invité au Quartier Général.

– Grand Dieu ! Vous êtes le général Malinkoff.

– Jadis commandant la 84^{ème} Division Caucasiennne, acheva ce dernier sèchement, et aujourd'hui commandant un petit cheval. Si vous voulez user de mon excellent véhicule, je vous conduirai à un restaurant où vous pourrez boire et manger, presque très bien, pour... cinquante roubles. »

Malcolm monta dans la voiture, croyant rêver. Malinkoff ! Il revoyait le bel officier caracolant dans les rues de Kieff, à la tête de son brillant état-major. Malcolm se souvenait d'être venu de ses puits de pétrole pour dîner avec lui, et aussi pour avoir des nouvelles d'une personne dont il n'entendait plus parler depuis longtemps.

Le droschki roulait furieusement vers l'extrémité est de la ville, et le jeune homme remarqua que son conducteur évitait les grandes artères qui mènent au Kremlin, centre de Moscou. Ils s'arrêtèrent dans une ruelle, devant un restaurant de modeste apparence. Malinkoff sauta de son siège et, abandonnant son équipage, il fit entrer Malcolm, traversa avec lui la salle basse, bondée de clients, et parvint à une petite table libre.

« Asseyez-vous, Mr. Hay. Je ne vous promets pas un festin de sybarite, mais un honnête déjeuner. Bonjour, Nicolas Vassilitsky. »

Ceci s'adressait à un homme grisonnant, en blouse de travail, assis non loin d'eux. Il se leva vivement et s'inclina.

« Si vous voulez faire remettre vos vêtements en état, pendant votre séjour à Moscou, continua gaiement le général, je vous recommande mon ami. Le colonel Nicolas Vassilitsky n'est

pas seulement un excellent directeur du Service des Renseignements, mais il n'a pas son pareil pour repasser un pantalon.

– Maintenant, laissez-moi vous interroger. Vous êtes en route pour Petrograd ?

– Oui, je retourne dans ma patrie. Pendant la guerre je contrôlais tous les approvisionnements des Alliés en Petite Russie. La révolution a arrêté tout cela.

– Heureux homme, qui avez une patrie ! » dit le général tristement. »

Il haussa les épaules.

« Bien ! Vous voulez rentrer chez vous, mais d'abord vous en aurez pour des mois avant de quitter la Russie... si jamais vous la quittez. J'ai essayé moi aussi de m'en aller, il y a quelques semaines, parce que je ne peux pas respirer dans cette atmosphère révolutionnaire. Et dire qu'autrefois je croyais avoir des idées libérales !

– Mais pourquoi êtes-vous ?...

– Cocher de fiacre ? Eh ! mon cher, parce que je suis un être humain, que je dois manger et avoir une chambre pour dormir ; parce que j'ai besoin de cigarettes, de chemises propres au moins trois fois par semaine. En un mot je dois vivre.

– Vous n'avez donc pas un peu... d'argent ? demanda Malcolm avec embarras. Excusez-moi d'être indiscret, mais je suis si peu au courant.

– Naturellement, dit Malinkoff avec un bon rire. Et se tournant vers la servante : une bouteille de kavass, ma pêche de Turkestan et un verre pour le camarade. »

Lorsque la servante fut sortie, il regarda Malcolm bien en face :

« Mr. Hay, je n'ai pas honte de vous laisser payer votre dîner. En ce temps de démocratie, je ne puis vous l'offrir sans avoir l'air de vous faire l'aumône. Non, je n'ai pas d'argent. Mon compte à la Banque de l'État a été confisqué pour la cause sacrée du peuple, ma propriété à une centaine de verstes de Moscou, également confisquée pour la cause sacrée de la Révolution, et ma maison de Petrograd est occupée par le service sacré du Soviet. Mon fiacre m'a été donné par un de mes anciens grooms, un certain Isaac Mosservitch, aujourd'hui juge à la Haute Cour, où il siège avec assez de succès, bien qu'il ne sache même pas signer son nom.

« Mr. Hay, continua Malinkoff, de plus en plus sérieux, vous avez eu tort de venir ici. Retournez à Kieff et traversez le Caucase. Au-delà de Tiflis, vous pouvez gagner les postes américains. Ne cherchez pas à quitter la Russie, c'est impossible. Les Bolcheviks sont devenus fous, fous de sang, fous de meurtre. Tout étranger est suspect. On arrête les Américains et les Anglais. Je peux vous obtenir un passeport pour Odessa et de là, vous atteindrez Batoum ou Bakou.

– Cela va donc bien mal ?

– Je vous dis que Moscou est une ville d'aliénés. Vous entendez ce bruit ? »

Quelque chose comme un claquement de fouet dominait maintenant le bourdonnement des conversations.

« C'est la fusillade, dit Malinkoff, très calme. La contre-révolution progresse. Les anarchistes avancés sont en révolte contre les Bolcheviks. Chaque matin, c'est ainsi. Entre cochers, nous nous réunissons, après le petit déjeuner, pour décider quelles seront les rues à éviter. Nous sommes remarquablement bien informés par le prince Dalgourisky, ancien capitaine de la garde Preobrajensky. Il vend des journaux aux abords du quartier général du Soviet, et les camarades lui donnent des pour-

boires. Un de ces jours, il le tueront, mais pour le moment notre ami est en faveur et se fait jusqu'à cent roubles par jour. »

Malcolm hasarda la question qu'il s'était posée si souvent pendant les années précédentes :

« Pouvez-vous me dire ce qu'est devenu le grand-duc Yaroslav ? »

Le général secoua la tête.

« Quand on m'en a parlé, il y a assez longtemps, Son Altesse était à Petrograd.

– Et... et sa fille ? »

Son compagnon lui jeta un regard étrange.

« Dans quelles circonstances l'avez-vous vue pour la dernière fois ? »

Mr. Hay hésita. Il pouvait difficilement raconter la scène tragique qui s'était déroulée dans sa chambre à coucher. Depuis le moment où Irène s'était enfuie par la porte entrouverte, il ne l'avait plus jamais revue. Le lendemain matin, lorsqu'il s'était réveillé, affaibli, presque malade, on lui avait annoncé que le grand-duc et sa fille avaient déjà pris l'express pour la capitale. De l'odieux Boulba, aveugle, pas un mot, et quand il s'était enquis du Juif, les gens avaient haussé les épaules en disant qu'il avait disparu. Sa maison était fermée. Il pouvait être ou dans une cachette ou en prison. Plus tard, Malcolm avait appris que le vieux bonhomme, s'était installé à Moscou, sans être inquiété par les autorités. Boulba, lui, avait gardé son secret.

« Vous avez l'air embarrassé, reprit Malinkoff en souriant. Je vais vous dire pourquoi je vous ai posé cette question. Vous savez que Son Altesse la grande-duchesse a été bannie de la cour, pour désobéissance à la volonté impériale.

– Je ne sais absolument rien.

– Elle n’a pas voulu se marier, voilà tout. J’ai oublié le nom de celui qu’on voulait lui faire épouser.

– Alors... alors, Son Altesse n’est pas mariée ? »

Sans répondre, le général appela la servante du geste.

« Qu’est-ce que nous vous devons, ma chère petite ? »

Elle présenta l’addition qu’ils soldèrent.

« Où allons-nous maintenant ?

– Comment pourrais-je le savoir ? Que doit faire un étranger qui veut séjourner dans la ville ?

– D’abord trouver un logis, dit Malinkoff avec un sourire significatif. Vous m’avez demandé de vous conduire au Bazar Slave, homme simple et plein d’illusions. C’est le quartier général du Soviet. Vous vous en rapprocherez du moins, en allant vous faire inscrire dans les bureaux voisins. Il faudra vous rendre ensuite chez le Commissaire pour remplir la même formalité et si vous êtes vu d’un bon œil, chose assez improbable, vous recevrez un ticket afin de pouvoir subvenir aux nécessités de votre existence. Les tickets se procurent plus facilement que la nourriture. »

La première démarche dans l’annexe du Bazar Slave ne donna aux deux compagnons pas plus de résultat que d’ennuis. Le quartier général du Soviet s’occupait seulement des questions administratives et de l’organisation de ses comités. Une foule de soldats, portant le brassard rouge, encombraient les couloirs et le seuil des portes. Malinkoff interpella un factionnaire mal peigné, sans col et en bras de chemise, qui était assis devant une table couverte de paperasses. Pour toute réponse, celui-ci se renversa en arrière sur sa chaise, et se mit à injurier les importuns avec volubilité.

« Nous aurions pu nous dispenser de venir ici, dit le général, mais il est indispensable que vous voyiez le Commissaire,

pour ne pas risquer d'être, une de ces nuits, arraché de votre lit et fusillé avant d'avoir pu vous reconnaître. À propos, nos prisons se sont enrichies d'un Américain assez intéressant. D'après ce qu'on m'a dit de lui, c'est ce que vous appelez, je crois, un gangster. »

Malcolm tressaillit.

« Un gangster, ici ?

– Oui, il a proprement cambriolé le trésorier général du Soviet. J'aurais aimé faire la connaissance de ce bandit, mais il doit être mort à l'heure qu'il est. La justice est sommaire à Moscou. Allons, remontez dans ma petite voiture et je vais vous conduire chez le Commissaire. »

Le personnage en question, occupait une maison aux proportions si vastes, que Mr. Hay la crut anciennement destinée aux bureaux de la ville.

« C'était l'hôtel du grand-duc Yaroslav », dit Malinkoff.

Ce nom donna un petit choc à Malcolm qui n'ouvrit plus la bouche.

À l'entrée, la sentinelle, un homme sale et mal rasé, était en train de fumer une cigarette. Un groupe de soldats, évidemment débris de l'ancienne garde, remplissait le vestibule. Le Commissaire était sorti. Quand rentrerait-il ? Impossible de le savoir. Il avait emmené la « petite mère », peut-être pour aller à Petrograd, peut-être seulement pour faire une promenade dans la campagne. La chose certaine, c'est que personne ne pouvait remplacer le fonctionnaire absent. Malcolm en conclut que ce gentleman était singulièrement jaloux de son autorité.

Ce fut seulement à neuf heures du soir, après cinq tentatives infructueuses, que la question de Mr. Hay à la sentinelle, reçut une réponse affirmative.

« Cette fois, mon ami, vous allez le voir, dit Malinkoff, et l'avenir dépend de la protection plus ou moins efficace de votre saint patron. »

Malcolm l'arrêta sur le seuil.

« Général...

– Chut. Pas ce mot surtout. Appelez-moi citoyen ou camarade. De préférence, camarade.

– Je crains que vous ne soyez en danger à cause de moi. J'ai agi en étourdi et en égoïste. Cela fera-t-il une différence que cet homme vous voie ou non ?

– Vous ne vous trompez pas. Il est toujours dangereux d'attirer l'attention de ce Comité chargé de réprimer la Contre-Révolution, mais du moment que j'ai entrepris de vous piloter, je peux aussi bien entrer avec vous que rester dehors, sur mon siège. On vous demandera certainement qui vous a amené ici, et cela pourrait paraître louche, si je ne me montre pas. De plus, je témoignerai en votre faveur, en disant que vous êtes un bon camarade, ami du Soviet. »

Il parlait sur un ton mi-sérieux, mi-plaisant, mais avec un fatalisme absolu.

La porte du bureau du Commissaire était ouverte, mais presque entièrement barrée par une table, devant laquelle se tenait assis un individu sans arme. De chaque côté le passage n'avait guère plus de huit pouces. L'homme demanda aux visiteurs ce qu'ils désiraient, écrivit leurs noms qu'il tendit à un soldat et leur fit signe de se glisser dans l'étroit espace, pour pénétrer dans la pièce.

LE COMMISSAIRE AU NEZ TORDU

Une douzaine de soldats aux uniformes tachés, et portant l'inévitable brassard rouge, étaient groupés çà et là. Leur officier, une serviette bourrée sous le bras, fumait, nonchalamment adossé aux boiseries.

Derrière la table, couverte de documents, deux personnes étaient assises : un homme et une femme. Elle était à demi couchée sur son bras, la tête tournée vers son compagnon, les cendres de sa cigarette formaient, devant elle, un petit tas malpropre. L'homme était grand, large, avec d'énormes mains rugueuses, des cheveux roux et un nez tordu. En voyant son ignoble face, Malcolm s'arrêta stupéfait : il venait de reconnaître Boulba ; et devant ces yeux sans regard, il frissonna.

Le Commissaire, leva brusquement la tête.

« Qui est là ? demanda-t-il. Dis-moi, Sophia, qui est-ce ?

– Oh ! un bourgeois, dit la jeune femme avec indifférence, un étranger, je crois. Qui êtes-vous, bourgeois ?

– Un Anglais », répondit Malcolm.

Au son de cette voix, Boulba dressa l'oreille.

« Un Anglais, répéta-t-il lentement, celui des puits de pétrole. Votre nom ?

– Hay. Malcolm Hay. »

Le visage de Boulba ne refléta aucune émotion. « Et l'autre ?

– Malinkoff, dit le général d'un ton bourru.

– Commandant une armée, je me souviens. Tu conduis un fiacre, maintenant, camarade.

Et se tournant vers Sophia :

« Y a-t-il quelque plainte contre lui ? dit-il.

– Pas que je sache. C'est un aristocrate et un ami de Romanoff.

– Hum, fit Boulba désappointé. Que désirez-vous ?

– L'étranger, dit Malinkoff, voudrait obtenir la permission de rester à Moscou jusqu'à ce qu'il puisse prendre un train pour le Nord. »

Le Commissaire resta silencieux. Au bout d'un moment il demanda.

« Où couchera-t-il ce soir ?

– Dans mon écurie, près de Vassalli Prospekt. » L'ex-domestique des Yaroslav se pencha vers sa voisine et lui parla à voix basse.

« Fais comme tu voudras, mon petit pigeon », répondit-elle tout haut.

Il médita encore quelques minutes, la bouche entrouverte, puis brusquement :

« Asseyez-vous », dit-il.

N'ayant pas de siège, Malinkoff et Mr. Hay reculèrent parmi les soldats. Il y eut une nouvelle consultation entre Boulba et sa compagne, puis cette dernière appela l'officier qui vint déposer sa serviette sur la table et en tira une liasse de papiers.

« Sophia, mes yeux, lis-moi leurs noms », dit l'aveugle, en tâtonnant des deux mains pour rapprocher de lui un timbre en caoutchouc et un coussinet d'encre.

La jeune femme prit la première feuille et commença.

Malcolm osa demander tout bas à son compagnon :

« De qui parle-t-il ? »

– De condamnés à mort. »

Malcolm frissonna.

Sans arrêt, les noms tombaient des lèvres de Sophia, et le timbre qui devait apporter la mort aux uns, la douleur à tant d'autres, frappait, frappait toujours.

Plus d'une heure s'écoula ainsi, sans que Boulba eût donné d'autres signes d'attention aux deux visiteurs.

« Je n'y comprends rien, chuchota Malinkoff, il y a quelque chose d'anormal. Pourtant si nous étions soupçonnés l'un ou l'autre, nous serions depuis trois quarts d'heure en prison. »

Tout à coup le Commissaire se leva, en disant :

« Quelle heure est-il ? »

Une douzaine de voix lui répondirent.

« Dix heures et demie, déjà ? La balayeuse devrait être ici. »

Et, se renversant en arrière, il se mit à rire aux larmes. Les soldats se joignirent à sa gaieté. À la fin, prenant un mouchoir, il essuya ses yeux éteints et se pencha vers Sophia Kensky.

« Redis-moi le nom de l'Anglais, je ne m'en souviens plus. Ah ! oui. Hay, vous qui êtes un bourgeois, vous avez eu des serviteurs sous vos ordres. Il faut bien qu'une maison soit propre, n'est-ce-pas ? »

– Certainement, Boulba, dit Malcolm sans s'émouvoir.

– Il m’a appelé Boulba ! Quelle bonne mémoire ! Eh bien, tant mieux. Oui, camarades, j’ai servi ce lord insolent. Moi, Boulba, j’ai rampé devant cet homme ! Boulba, viens ici, fais cela. Boulba, cire mes bottes, approche, mon petit Boulba, et baisse la tête pour que je mette mon pied dessus. Aujourd’hui il ose m’appeler par mon nom. »

Une voix dans le couloir interrompit cet accès de fureur.

« Ah ! voilà ma balayeuse, Hay. Elle vient chaque jour faire ma chambre et mon lit. Mais comme une servante ordinaire ne me suffirait pas, il faut qu’elle se présente en grande toilette et arrive de Nijitukaya dans sa plus belle voiture. Ouvrez vos yeux. »

Malcolm jeta un regard vers la porte, et resta pétrifié. La personne qui venait d’entrer, était plus élégamment vêtue qu’aucune autre femme de Moscou. Son vaste manteau de fourrure l’enveloppait tout entière et une toque semblable couvrait ses cheveux. Il ne pouvait voir ses souliers en mauvais état, ni sa robe misérable. En réalité il ne vit rien, si ce n’est le délicieux visage, celui de ses rêves !... Visage toujours resplendissant de jeunesse, plus beau encore qu’autrefois peut-être.

Elle s’avança fièrement, son petit menton relevé, fixant Boulba avec mépris. Après avoir ôté son manteau et l’avoir accroché à une patère, elle ouvrit un placard et en retira un grand balai.

« Au travail, Irène Yaroslav », commanda son maître.

Malcolm fit un mouvement et son ami se tourna vers lui tout d’une pièce.

« Vous la reconnaissez ? Bien entendu. Au fait, c’est peut-être pour cela que Boulba nous a gardés jusqu’à présent.

– Il a été domestique chez les Yaroslav, murmura Malcolm, les dents serrées.

– Tout s'explique. Il veut humilier la grande-duchesse devant vous.

– Surtout, nettoyez bien, ricana l'aveugle. Sophia Kensky, cela ne te met-il pas du baume sur le cœur ? Oh ! si seulement je pouvais voir ! Est-elle à genoux au moins ? »

La Juive ne paraissait pas se réjouir particulièrement du spectacle ; elle regardait au contraire Irène, les sourcils froncés. Elle se pencha tout à coup et l'interpella durement.

« Irène Yaroslav, où est Israël Kensky ?

– Je ne sais pas, répondit la jeune fille sans lever la tête.

– Vous mentez. Dites-moi où il se cache, et ce qu'il a fait du *livre magique*. Elle le sait, Boulba.

– La paix, dit ce dernier en mettant sa grosse main sur l'épaule de Sophia. Elle va me le dire, tu vas voir, et sans rechigner. Où est votre père, Irène ?

– Vous le savez mieux que moi. »

Cette réponse sembla amuser énormément le Commissaire. Il ricana.

« Mon père est mort il y a trois semaines à la forteresse Pierre-et-Paul, dit la grande-duchesse avec calme. »

Boulba eut un rugissement.

« Qui te l'a dit ? Qui ? Avoue-le et j'arracherai le cœur à ce lâche.

– Le haut commissaire Boyaski. »

En entendant ce nom, Boulba dut refouler sa rage. Personne n'aurait osé critiquer un de ces fonctionnaires qui détenaient le droit de vie ou de mort, même vis-à-vis de leurs collègues.

Alors, balançant sa grosse tête, il se leva et se dirigea à tâtons vers la grande-duchesse qui l'attendait sans bouger. Malcolm n'avait plus d'armes, ayant été averti par Malinkoff qu'il serait fouillé. Mais le rustre agissait simplement poussé par sa méfiance d'aveugle. Il se contenta de passer la main sur le visage de la jeune fille.

« Elle n'a pas chaud, dit-il désappointé. Vous ne vous donnez pas assez de peine, Irène Yaroslav. Demain, vous apporterez un seau d'eau et vous laverez le plancher. »

Sans répondre, elle continua à travailler, les yeux obstinément fixés au sol, tandis que Boulba regagnait sa chaise. Irène balaya ainsi tout autour de la chambre. Arrivée à l'endroit où était Malcolm, pour la première fois, elle releva la tête et rencontra le regard du jeune homme. Avec une petite grimace, elle porta vivement la main à ses lèvres (oh ! il reconnaissait le geste !) et passa sans prononcer une parole.

« Sophia, dis-moi donc ce qu'elle a fait lorsqu'elle a été près de l'Anglais. L'a-t-elle vu ?

– Elle a été surprise, voilà tout, répondit la Juive maussade. Laisse partir cette femme, Boulba. Elle a fini. Est-ce que cette comédie va durer longtemps ? Tu as affaire à une aristocrate, à une Romanoff, n'y a-t-il aucun de tes hommes qui veuille l'épouser ?

– Attends un peu, ma petite, tu oublies le livre, le *livre magique*. Je préfère l'avoir que trouver un bon mari parmi les camarades, pour Irène Yaroslav. Vous pouvez vous en aller, Irène. Serge ! »

L'officier, qui avait la liste des condamnés à mort et attendait qu'on lui donnât congé, s'avança de nouveau.

« Emmène notre petit frère Malinkoff et l'Anglais à la prison de Saint-Basile. Ce sont des ennemis reconnus de la Révolution. »

« Je me demande qui donnera à manger à mon petit cheval, ce soir, dit Malinkoff tandis que, menottes aux mains, Malcolm et lui traversaient la ville, aux premières lueurs de l'aurore, croyant tous deux marcher à une mort certaine. »

EN PRISON

La prison temporaire de Saint-Basile était composée de quatre bâtiments, dont trois, de granit gris, présentaient, vus de la cour intérieure, une série de petites fenêtres percées avec une monotone régularité. Le quatrième bâtiment était également de granit, mais une récente tentative avait été faite pour recouvrir de plâtre sa façade sévère, et, comme les ouvriers s'étaient lassés de leur travail avant de le finir, la construction avait l'air à demi écorchée. Une large tranchée, accessible çà et là par quelques marches, faisait le tour de l'édifice. Malcolm et le général y descendirent, conduits par leur gardien. Après avoir marché un certain temps, ils s'arrêtèrent devant une des nombreuses portes bardées de fer ; le soldat l'ouvrit, les poussa à l'intérieur, et la porte se referma derrière eux avec un bruit de verrous.

La pièce où ils se trouvaient était de moyenne grandeur, vide de meubles sauf une table au centre et un banc courant le long du mur. Le jour venait par une petite fenêtre, donnant sur la cour, et par un vasistas grillé, placé au-dessus de la porte. Dans le mur, une ouverture oblongue laissait passer la lumière d'une lampe électrique atténuée par un verre dépoli.

Deux hommes occupaient déjà cette cellule. L'un d'eux, un pope sale et déguenillé leva vers les nouveaux arrivants des yeux ternes, l'autre eut un regard plein d'intérêt. Il était couché, en bras de chemise, sa veste roulée lui servant d'oreiller, et son chapeau melon était pendu à un clou, au-dessus de son « lit ». C'était un petit homme trapu, coloré, yeux gris remplis de malicieuse gaieté... Il se leva lentement et vint à Malcolm, la main tendue.

« Salut, Messieurs, mon compagnon et moi vous souhaitons la bienvenue au Punaise Palace. À quand votre exécution ? Aujourd'hui, c'est son tour. (Il désignait du pouce le pope en train de gémir.) Je ne peux pas vous dire que j'en sois fâché, car il n'est pas plus divertissant que s'il était déjà mort ! »

Dans un éclair, Malcolm se rappela sa rencontre avec l'Américain, à Londres, et dit en souriant :

« Vous ne me reconnaissez pas ? Je ne m'attendais pas à vous trouver ici. »

Le prisonnier éclata de rire.

« J'ai fait lever les mains à Tchérékin. »

Malinkoff ouvrit de grands yeux :

« Ah ! C'est vous... Bim ?... »

Il ne put s'empêcher de sourire et expliqua :

« C'est l'Américain qui a cambriolé Tchérékin et failli s'enfuir avec dix millions de roubles. »

Cherry Bim avait campé son chapeau sur sa tête.

« C'est exact, mais je ne savais pas qu'il s'agissait de roubles. Vous croyez que je me serais monté le coup pour du papier sans valeur ? On m'avait dit que c'était de la monnaie française.

– Il y avait un autre homme dans l'affaire, il me semble ?

– Oui, il y avait Isaac Moskava. Ils l'ont tué le pauvre vieux. C'était un bon type, mais trop... trop... comment dites-vous quand on tombe amoureux de toutes les dames qu'on rencontre ?

– Impressionnable.

– C’est ça, impressionnable. Nous avons pour vingt mille dollars de vrais brillants à Petrograd. Ils avaient appartenu à une princesse, et nous les avons raflé chez l’amie de Groobal, le commissaire aux Vivres. Mon idée était de les faire passer par la frontière suédoise, ah ! ouat ! Issy avait un béguin à Moscou ! »

Malcolm regardait le gangster avec surprise.

« Vous voulez dire que vous êtes un... un ?... »

– Je suis un chevalier d’industrie, déclara Bim avec emphase.

– Chevalier est un qualificatif qui vous convient.

– Oh ! je sais que ce n’est pas un terme flatteur, c’est la passion du tir qui m’a lancé dans les aventures, et non pas les aventures qui m’ont forcé à jouer du revolver. À l’âge de sept ans je savais tenir un fusil. Mon père – Dieu le bénisse ! – habitait Utah, et je suis né à Broke Creek, où je me suis fait les dents sur le canon d’un pistolet. Tout petit, je coupais une queue de mouche, ou une trompe de moustique au vol. C’est Isaac Moskava qui m’a amené en Russie. Pendant que nous étions au Canada (fugitifs tous deux), il avait des relations avec les Soviets et me faisait une peinture enchanteresse des petits profits qu’on pouvait réaliser à Petrograd. Alors, un jour, nous nous sommes embarqués sur un bateau suédois ! À Stockholm, un ami du défunt Isaac nous a expédiés, port payé, à Petrograd. À partir de ce moment-là, les affaires ont bien marché. »

Il s’interrompit tout à coup.

« J’espère que vous avez apporté des vivres ? Je vous préviens qu’on crève de faim ici. De l’eau tiède qui sent le chou, voilà notre ordinaire.

– Avez-vous déjà été jugé, demanda Malinkoff.

– Peuh ! jugé ? Est-ce que vous croyez, par hasard, qu’on va vous conduire devant un tribunal et vous offrir un avocat ? Pas

tant de chichi... Quand ils vous font comparaître, c'est pour vous lire votre arrêt de mort, mais il y a des variantes. Venez voir. »

Il grimpa sur le banc avec une agilité extraordinaire, et, dressé sur la pointe des pieds, il appliqua son œil à un petit grillage, communiquant avec la cellule voisine, puis s'écartant un peu.

« Regardez », dit-il.

Malcom obéit. À peine eut-il distingué la forme humaine étendue sur un banc, qu'elle se redressa comme galvanisée. C'était un vieillard tremblant d'effroi qui poussa un hurlement :

« Je ne dors pas, *hospodar*, tu vois bien que je ne dors pas. »

Ce cri sauvage finit dans un sanglot, puis, avec un long soupir, le malheureux se recoucha le dos au mur.

Malcolm et Malinkoff, péniblement impressionnés, se regardèrent.

« Qui est-ce ? demandèrent-ils à Cherry Bim.

– Descendez de là, et je vais vous le dire. Il ne faut pas parler trop fort, le pauvre vieux a déjà si peur. Vous avez entendu, hein ? J'ai d'abord cru qu'on m'avait raconté une blague, mais pas du tout. C'est un Juif qui est là. Le pauvre bonhomme avait une fille ou une petite-fille qu'un des camarades trouvait à son goût. Moïse a voulu la défendre, et il a, d'un coup de revolver, cassé la figure du type. Alors, ils l'ont emprisonné, et veulent le tuer pendant son sommeil.

– Pendant son sommeil ?... répéta Malcolm incrédule.

– Mais oui : tant qu'il sera éveillé, on l'épargnera, ils le disent du moins, de sorte que le vieux n'ose plus fermer l'œil. Moi, j'imagine que lorsque son tour viendra, on lui fera son affaire, endormi ou non.

– C’est infernal, dit Malcolm entre ses dents. »

Le pape, debout devant la fenêtre s’était mis à prier à haute voix, en se signant à plusieurs reprises.

« Il récite l’office, dit tout bas Malinkoff, qui se découvrit. »

Mr. Hay, plein de compassion, s’approchait du pape et lui offrait une cigarette.

« Petit père, n’y a-t-il rien que l’on puisse faire pour vous ?

– Rien, mon fils, répondit le vieillard d’une voix affaiblie, à moins que vous ne trouviez moyen d’amener Boulba dans cette cellule, oh ! pour une heure ! Et, la couleur revenant à ses joues pâles, il continua plus fort : je punirais ce Boulba, comme saint Ivan a puni les traîtres devant le Kremlin. Je voudrais d’abord verser sur lui de l’eau bouillante, puis de l’eau glacée, le suspendre par les pieds, l’écorcher, et avant qu’il ne soit mort, le couper en quatre morceaux.

– Pouah ! fit Malcolm en s’éloignant.

– Vous êtes déçu ? dit le général. Mon cher, les Russes d’aujourd’hui sont toujours les mêmes sauf que les riches sont pauvres et que ceux qui étaient jugés sont juges maintenant. »

Son compagnon ne répondit point. Il s’étendit sur le banc, aussi confortablement qu’il put et se mit à rêver. Chose curieuse, en quelques heures, il s’était habitué à sa captivité, et envisageait qu’elle durât aussi longtemps que... non, il ne voulait pas penser à la jeune fille, à la balayeuse de Boulba. Son propre sort lui était indifférent. Mais le Ciel lui accorderait peut-être, de revoir une dernière fois la grande-duchesse !...

À cette agonie de l’esprit, se joignait pour Malcolm, une souffrance plus prosaïque, la faim, une faim dévorante, et cette sensation était partagée par les autres prisonniers.

« Jamais ils n’ont été si en retard », grommela Bim.

Il alla vers la fenêtre et s'y accoudant, regarda au-dehors, d'un air désolé.

« Hi. Ruski ! » hurla-t-il en s'adressant à un invisible personnage, et se livrant à une pantomime extravagante qui n'eut aucun résultat nutritif.

Il était trois heures de l'après-midi, et Malcolm sommeillait, lorsque les verrous glissèrent, la clé tourna dans la serrure, et la porte s'ouvrit doucement.

Malcolm sauta sur ses pieds.

« Irène... Votre Altesse », balbutia-t-il.

La jeune fille avança silencieusement et posa sur la table le grand panier qu'elle portait. Un peu de couleur vint à ses joues, lorsqu'elle se tourna vers le jeune homme et lui tendit les mains.

« Pauvre enfant ! dit-il.

– Master Hay, vous avez fait des progrès en russe, depuis que je ne vous ai vu, n'est-ce pas, général Malinkoff ? »

Le général, figé dans une attitude respectueuse, fit le salut militaire, au grand amusement du geôlier resté sur le seuil.

« Je vous apporte votre repas, reprit la grande-duchesse. Il en sera ainsi chaque jour, désormais. C'est une idée de Boulba. Master Hay, j'imagine qu'il croit que... que j'ai de l'affection pour vous. Et c'est vrai, continua-t-elle avec franchise, tous ceux qui bravent le danger pour sauver une femme méritent ma sympathie. »

Elle sourit de nouveau.

« Que puis-je faire pour vous ? demanda Malcolm à voix basse. Êtes-vous libre ? N'avez-vous pas d'amis ? »

Irène secoua la tête, et répondit sur le même ton :

« J'ai un ami, mais il est encore plus en danger que moi... non, je ne parle pas de vous, master Hay. Il y a une chance pour que vous sortiez de cette affreuse prison ; c'est une chance bien faible, il est vrai, mais si cela arrive, promettez-moi de quitter la Russie.

– Non, Altesse, Vous m'avez déjà demandé cela, jadis, mais j'ai encore plus d'objections à vous obéir maintenant qu'autrefois, car le danger est plus certain. »

Elle lui tendit les mains. Il les baisa et resta comme hors de lui, longtemps après que la porte se fut refermée derrière la jeune fille.

CHERRY BIM FAIT UN RAPPORT

Au milieu de la nuit, Malcolm fut tiré de son sommeil par un cri d'agonie. Il sauta de son banc, le visage baigné de sueur.

« Qu'y a-t-il ? »

Malinkoff, assis, se frottait les yeux. Cherry Bim n'avait pas bougé. Étendu, les mains sous la nuque, il était complètement réveillé.

« Qu'est-ce que c'était, Cherry ? » répéta Malcolm.

Lentement, le petit homme se leva et s'étira.

« Hé ! oui. Je croyais qu'ils n'accompliraient pas leur programme jusqu'au bout, mais je me suis trompé : c'est le vieux Juif. »

On entendit claquer une porte.

« C'est la porte de la cellule. Ils emportent le corps, probablement. Le précédent a été pendu à un crochet, dans un sac. Il a mis longtemps à mourir », ajouta pensivement Cherry Bim, dont la lèvre inférieure tremblait, en dépit de son ton calme.

À partir de ce moment aucun des prisonniers ne put se rendormir, et ce fut un soulagement pour eux, de voir se lever le jour. Mais, leur répit ne fut pas de longue durée. Tout à coup, la porte s'ouvrit violemment, et un groupe de soldats parut sur le seuil.

« Boris Michaëlovitch », appela l'un d'eux.

Le pope se leva lentement. Son teint était terreux, ses mains tremblaient, néanmoins, il marcha d'un pas ferme vers la sortie. Avant de suivre les hommes, il se retourna et, levant la

main, bénit ses compagnons de captivité. Malinkoff tomba à genoux. La porte se referma et la prison redevint silencieuse. Mais, dix minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une salve de mousqueterie les fit sursauter. Cherry Bim s'essuya le front.

« Enfin, dit-il d'une voix mal assurée, il vaut mieux cela que la pendaison. »

Irène revint à la même heure que la veille. Elle chercha du regard le pope et, comprenant sans doute la raison de son absence, n'y fit aucune allusion.

« Si vous parvenez à fuir, dit-elle aux prisonniers, allez à Preopojensky. C'est un village à quelques verstes d'ici. Je vous donne ce conseil, quoique... »

Elle n'acheva point, mais son air désolé en disait long.

« Excusez-moi, Miss, interrompit Cherry Bim, n'y aurait-il pas moyen de se procurer un revolver ? N'importe lequel, mais je préférerais un Colt. »

Irène secoua tristement la tête.

« C'est impossible, je suis fouillée avant d'entrer ici.

– Et dans un pâté, insista Bim. J'ai lu que ça se faisait beaucoup.

– C'est également impossible. Même le pain est coupé en quatre, dans la loge du concierge. »

Cherry Bim jeta un regard d'envie sur l'arme que portait le soldat en faction devant la porte.

« Je parie, dit-il avec amertume que cet imbécile ne sait pas mieux se servir de son revolver qu'un enfant au maillot.

– Il faut que je m'en aille », dit la jeune fille avec un peu de précipitation.

Malcolm prit la parole.

« Dites-moi auparavant quel est l'ami dont vous parliez, hier. Est-ce Israël Kensky ?

– Chut », fit-elle.

Et lui tendant la main :

« Au revoir, master Hay. Il se peut que je ne revienne pas demain. » D'une voix un peu dure et plus bas, elle ajouta : « Boulba m'a déclaré ce matin qu'il avait... des intentions à mon égard. Adieu ! »

Cette fois, elle tendit aussi la main à Malinkoff :

« N'oubliez pas le nom du village : Preopojensky. Si Dieu, dans sa miséricorde, permet que vous arriviez jusque-là, vous vous arrêterez chez Ivan Petroff. Retenez ceci, n'est-ce pas. »

Et la grande-duchesse disparut.

« C'est étrange. Son Altesse a changé subitement d'attitude, comme si quelque chose l'avait effrayée. »

Malinkoff alluma sa dernière cigarette.

« Mon cher, dit-il, j'ai l'impression que vous et moi, nous aurons le même sort que l'infortuné pope. Du reste, tenez, voilà peut-être du nouveau. »

Un officier de la Garde Rouge venait d'entrer dans la prison. On l'avait probablement choisi parce qu'il savait l'anglais. Il s'adressa aux prisonniers dans cette langue.

« Je viens chercher le voleur.

– Il me semble qu'on parle de moi », dit Cherry Bim en mettant son chapeau sans se presser.

Il s'en alla, en bras de chemise, et les deux amis le virent traverser la cour, et s'engager sous le passage voûté conduisant aux bureaux de la prison et à la porte extérieure.

« Je suppose qu'ils ne vont pas le relâcher, dit Malcolm.

– Non, on va seulement l'interroger. Il y a évidemment quelque chose que Boulba veut savoir par nous et il essaiera de faire parler cet homme.

– Il ne dira rien qui puisse nous nuire, déclara Malcolm après quelques instants de réflexion.

– Pourtant, il m'a l'air d'un filou de premier ordre.

– Oui, mais c'est un homme de ma race. Peut-être ne lui confierai-je pas mon portefeuille, cependant je crois que ma vie est en sûreté entre ses mains. »

Vingt minutes après, Cherry Bim était de retour, très solennel et mystérieux. Dès que le geôlier fut parti, il demanda :

« Où est Israël Kensky ?

– Pourquoi ? repartit Malcolm vivement.

– Parce que je suis en train de faire une déposition à son sujet, une déposition écrite, s'il vous plaît. On va me donner une chambre pour moi tout seul, parce que je n'ai pas la plume facile. Il me faudra raconter tout ce que la Demoiselle a dit de lui.

– Ce sera fait en une seconde, alors.

– Oh ! ne vous emballez pas. Du calme. On m'a renvoyé ici pour vous poser deux ou trois questions. »

Il ôta son melon, en examina attentivement l'intérieur et le remit sur sa tête en l'enfonçant d'un coup de poing.

« Voilà. Dix minutes s'écoulaient dans une conversation supposée, à propos d'un livre... Le livre...

– Magique, acheva Malcolm.

– C'est ça. Je dirai qu'il contient l'histoire de cette prison de malheur. »

Là-dessus, il prit son veston, le secoua, l'enfila et, plein d'entrain, marcha à la rencontre de l'officier qui venait le chercher.

Ses compagnons passèrent deux mortelles heures avant qu'il reparût. Le gangster avait l'air plus solennel que jamais. Sans répondre à leurs questions, il se mit à arpenter la cellule en chantant avec plus de raison que de rimes :

« Regardez... à travers... le grillage, si quelqu'un... nous écoute ou nous regarde... tralala... la la la...

– Personne », dit Malcolm, après une brève inspection.

Alors Cherry, s'arrêtant et parlant très vite, murmura :

« Il va revenir dans cinq minutes. Je lui ai dit que j'avais besoin d'éclaircir un ou deux points obscurs. C'est pour ça qu'il m'a ramené. Si j'avais voulu ?... mais je n'ai pas voulu.

– Quoi donc ?

– Me sauver. Vous seriez restés seuls ! Savez-vous ce que j'ai trouvé dans la pièce où j'ai été écrire ? Un homme en train d'enfermer dans une armoire trois revolvers et dix paquets de cartouches. Et quelle armoire ! Vous auriez pu ouvrir la serrure avec vos dents. Ça a l'air d'un conte de fées, mais c'est authentique.

– Et on vous a laissé seul ?

– Bien entendu. Soulevez mon chapeau, avec délicatesse, s'il vous plaît. »

Mr. Hay obéit et l'on vit poindre un canon de revolver.

« Il y a un Browning là-dessous. Soyez prudents, dit Cherry Bim en plongeant la tête en avant, et retirant son melon d'un seul coup. Le Colt est sous mon bras, dans ma manche. Le voilà. Il y a aussi les cartouches pour l'automatique. Je m'adjuge le Colt. Maintenant, écoutez-moi, camarades. Derrière ce portail, au bout de la cour, il y a une autre cour et un autre portail gardé par une sentinelle. Nous passerons ou nous ne passerons pas, ça dépend de notre veine. Attention, voilà notre homme qui revient. »

L'officier rouvrit la porte et fit signe à Bim de le suivre. Comme il se retournait, Bim le saisit par le pan de sa tunique et le tira violemment en arrière.

« Un mot et tu es mort. »

L'officier, sentant le canon d'un revolver appliqué au creux de son estomac, leva les mains.

« Attachez-le, il porte des bretelles, commanda Bim. Pendant ce temps, je le débarrasse de son arsenal. »

Il prit le ceinturon, en retira un revolver.

Il boucla le ceinturon autour de sa taille et poussa un soupir de satisfaction. L'officier fut bâillonné avec un mouchoir et jeté sans douceur sur le banc, puis les fugitifs franchirent le seuil de leur prison dont Bim verrouilla soigneusement la porte, rabattant le volet extérieur pour en rendre le séjour plus obscur et plus insupportable encore. Les trois hommes se glissèrent dans la tranchée. Un soldat montait la garde, près du portail, de l'autre côté de la cour.

« Restez ici, chuchota Bim. Comme il m'a vu aller et venir tout à l'heure, il me croit peut-être un fonctionnaire de l'établissement. »

Il sortit de la tranchée et marcha hardiment vers la sentinelle. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à deux pas, il se retourna

comme pour saluer un compagnon imaginaire, en réalité pour s'assurer que personne ne le voyait. Ce qui suivit fut incompréhensible pour ses compagnons. Soudain, le soldat se plia en deux comme un canif et tomba. Cherry ramassa sa carabine, l'appuya contre le mur et, déployant une force inattendue chez un si petit homme, il empoigna sa victime et la jeta dans la tranchée. Malinkoff et Malcolm entendirent le bruit de la chute et cessant de se cacher, ils rejoignirent Bim en courant.

Tous trois s'engagèrent sous le passage voûté, de l'autre côté duquel ils se trouvèrent en présence de la clôture extérieure. Elle consistait en une formidable grille flanquée de deux guérites, devant lesquelles une demi-douzaine de soldats étaient assis ou à demi couchés, mais tous armés de carabines. À gauche un mur très haut, ôtait toute possibilité d'escalade ; à droite, se dressait une sombre bâtisse que Malcolm devinait être les bureaux de la prison.

« Entrons là », dit Bim dans un souffle.

Et, apercevant une porte ouverte, ils se fauilèrent dans la première pièce venue. Elle était vide, mais à peine eurent-ils refermé la porte qu'un bruit de pas se fit entendre. Bim, la figure contractée, s'immobilisa, un revolver dans chaque main. Personne n'entra, pourtant une certaine agitation se manifestait à l'extérieur. Le portail grinçait, des voix s'élevèrent. Malcolm rampa jusqu'à l'unique fenêtre de la chambre, qu'il devinait être celle où Bim avait écrit, et regarda au-dehors avec précaution. Une superbe limousine entra dans la petite cour. Précipitamment, il se baissa de nouveau.

« Ça doit être un visiteur de marque, dit Bim qui l'avait rejoint. On va le recevoir ici. Le type que nous avons laissé dans la cellule m'avait bien dit qu'on avait besoin de cette pièce. Essayons cette porte-là. »

Il indiquait un grand placard et Malinkoff s'élança pour l'ouvrir. À mi-hauteur, une étagère encombrée de paperasses,

en rendait l'accès difficile. Malinkoff la souleva d'un coup d'épaule. La planche et les papiers dégringolèrent avec un fracas heureusement étouffé par le ronflement de l'auto.

« On peut s'y mettre trois en se tassant, déclara Bim. Entrez le premier, master Hay. »

Ce n'était pas un tassement, c'était une torture, mais la porte se referma sur eux. Il était temps, quelqu'un entra dans la pièce. Malcolm, qui avait une stupide envie de rire, redevint grave en reconnaissant la voix de Boulba.

« Je ne resterai pas longtemps, camarade, disait-il, mais... »

Le reste fut un murmure.

« On veillera à ce qu'elle soit bien gardée, répondit une voix, sans doute celle du directeur de la prison. »

Malcolm se mordit les lèvres pour ne pas crier : Irène !...

— ...

« Oui, camarade, je vais vous l'amener. Laissez-moi vous conduire à une chaise. »

Ils entendirent l'homme inconnu retourner à la porte et appeler quelqu'un.

Immédiatement après, une troisième personne fit irruption dans la pièce.

« Qu'est-ce que cela signifie, Boulba ? »

En entendant cette voix, Malcolm éprouva un tel soulagement qu'il n'eut plus conscience de son propre danger.

« Sophia Kensky, dit Boulba, par ordre du Soviet, je vous arrête.

– Moi ? Arrêtée ? hurla-t-elle.

– On a découvert que vous complotiez contre la Révolution.

– Tu mens, tu mens, glapit la Juive, démon d’aveugle. Je te crache à la figure. Tu m’arrête parce que tu veux me remplacer par l’aristocrate, par cette Irène Yaroslav.

– C’est l’ordre, chère petite âme. N’aie pas peur, je m’en vais seul. Écoute mon auto qui tourne. Que vais-je devenir sans yeux, maintenant que ma petite maman sera partie ! »

Il repoussa bruyamment sa chaise mais jetant un cri perçant, Sophia se jeta sans doute sur l’aveugle, car il y eut un remue-ménage.

« Emmène-la camarade, rugit Boulba. C’est son père qui m’a rendu aveugle. Emmène-la donc ! »

À ce moment, Cherry Bim bondit hors du placard, revolver au poing, et le fonctionnaire interdit recula.

« À l’auto maintenant, Hay. Chargez-vous de la sentinelle. »

Malinkoff déjà s’élançait de la porte à la voiture. Des soldats se précipitèrent sur Bim. Il ne savait pas le russe mais ses revolvers étaient polyglottes. Il fit feu trois fois et sauta dans l’auto qui démarrait. Malcolm était debout sur le marchepied, Malinkoff de l’autre côté, auprès du chauffeur.

C’est ainsi cahotés, qu’ils traversèrent les rues mal pavées de Moscou et atteignirent sans encombres la barrière suburbaine.

HALTE DANS LA NUIT

« À Preopojensky, par un chemin détourné », dit Malinkoff au chauffeur, en sortant de la ville. Mais levant les yeux vers les fils télégraphiques : « Hélas ! ajouta-t-il, nous allons être signalés !... »

Malcolm passa sa tête à l'intérieur pour prévenir le gangster qu'un nouveau danger venait de surgir. Mr. Bim était en train de s'asperger de parfum, en ayant découvert un flacon dans l'élégant nécessaire de l'auto.

« Stop, dit-il sans s'émouvoir, nous sommes assez loin de Moscou en ce moment. »

Le chauffeur arrêta, Cherry descendit et sous les yeux admiratifs de ses compagnons donna un échantillon de son adresse. Quatre fois, il fit claquer son revolver, et les quatre fils télégraphiques tombèrent, brisés.

« Petit exercice que nous renouvelerons de loin en loin, déclara-t-il en réintégrant la voiture où, cette fois, il se roula en boule dans les profondeurs moelleuses des coussins. Réveillez-moi dans une demi-heure, s'il vous plaît. »

Et il s'endormit.

Malinkoff connaissait heureusement chaque pouce du terrain. Comme il était impossible de ne pas traverser les villages, à moins de passer à travers champs, ils s'efforcèrent du moins d'éviter les villes. Au crépuscule, ils avaient atteint un bois épais qui dévalait jusqu'au grand lac au bord duquel était situé le saint village de Preopojensky.

« Le chauffeur n'est pas aussi redoutable que je le craignais, dit Malinkoff. Il a conduit Korniloff, lorsque ce dernier

était général de division, et il veut bien partager les risques que nous allons courir.

– Vous inspire-t-il confiance ?

– Dans une certaine mesure. Et puis, à moins de le tuer, nous sommes obligés de nous fier à lui. »

D'autre part, une chose importante était l'essence. Or Peter, le chauffeur avait assuré qu'il y en avait de grandes provisions pour l'armée à Preopojensky, et qu'il se chargeait d'en dérober en quantité suffisante pour faire rouler l'auto pendant une semaine.

Quand la nuit fut tombée, les fugitifs descendirent de voiture, quittèrent le couvert des bois et marchèrent en file indienne, le long d'un chemin charretier au bout duquel clignotaient les quelques lumières de Preopojensky.

La limousine avait été poussée dans un fourré et son emplacement marqué par un débris du miroir arraché à son cadre d'argent.

« C'est le meilleur système, avait dit Bim. On gratte une allumette et la lumière se reflète dans le miroir. »

Après avoir marché un certain temps ils rejoignirent la grand-route.

« Nous sommes à deux pas du magasin d'approvisionnement militaire, mon petit général, prévint le chauffeur. Je vais me procurer de l'essence.

– J'ai confiance en vous, Arushka.

– Par la tête de ma mère, je ne vous trahirai pas », répondit Peter, et il disparut dans l'obscurité.

Restés seuls, les trois hommes tinrent conseil.

« Autant que je me souviens, dit Malinkoff, Petroff est un grand marchand de soie, et sa maison est la première que nous rencontrerons dans cette direction. Je me la rappelle, étant venu dans ce village avec Sa Majesté lors de son couronnement. Preopojensky est considéré par la Maison Impériale comme un lieu sacré. Pierre le Grand y a habité. »

Ils se remirent en marche et arrivèrent en effet devant une bâtisse importante.

La maison de Petroff était une grande construction en bois, chargée d'inutiles coupôles et de multiples dômes, de sorte qu'on aurait pu la prendre pour une des innombrables églises du village. Au lieu de gravir le large perron de la façade, les trois amis pensèrent qu'il valait mieux signaler discrètement leur présence, se hasardèrent à lancer une poignée de gravier dans une des fenêtres du premier étage. La réponse fut immédiate. Quelqu'un poussa les volets et une voix demanda tout bas :

« Qui est là ? »

– Nous venons de la part d'Irène », dit Malcolm sur le même ton.

La croisée se referma, puis des pas retentirent à l'intérieur et les fugitifs entendirent une porte s'ouvrir à gauche de la maison. Ils contournèrent celle-ci et furent introduits, toujours dans l'obscurité, par leur hôte invisible qui referma le battant et le barra d'une chaîne.

« Si c'est la première fois que vous venez, dit-il, longez le mur, il tourne brusquement à droite. »

Ils obéirent et, lorsqu'ils furent dans le couloir transversal, leur guide les dépassa et les fit entrer dans une grande salle faiblement éclairée par la lueur d'un gros poêle. Arrivé là, l'hôte alluma une lampe à huile dont le rayon se projeta sur les rideaux des fenêtres hermétiquement clos, et la lourde portière qui étaient retombée derrière eux. Ivan Petroff était un homme

d'âge moyen, pauvrement vêtu, – mais qui ne l'était maintenant, en Russie ? – Il considéra d'abord ses visiteurs avec une certaine méfiance, sentiment que l'aspect de Bim justifiait en partie, car la respectabilité de son chapeau melon ne compensait pas l'effet menaçant de l'arsenal qu'il portait en guise de ceinture. Mais lorsque Petroff arrêta son regard sur Malinkoff, son attitude changea complètement. Il lui tendit la main :

« C'est vous, Général ! Vous souvenez-vous d'être venu chez moi à Kieff ?

– Parfaitement, mais j'ignorais qu'Ivan Petroff fût l'Ivan de l'Ukraine.

– Maintenant, que désirez-vous, Messieurs ?

Malinkoff raconta leur évasion et parla de la recommandation d'Irène.

« Je ferai tout ce que désire son Altesse, dit gravement Petroff. Je l'ai vue hier et elle m'a dit, en effet, avoir à Saint-Basile un ami auquel elle s'intéressait particulièrement.

Malcolm essaya, mais en vain, de paraître indifférent sous le regard que lui lança le général.

« Je crois, continua Petroff, que Son Altesse comptait vous faire rencontrer ici un autre... personnage. »

Il fit une pause.

« Malheureusement ce vieillard est parti, ce soir, pour Moscou, contre mon gré. À son âge...

– C'est Kensky ? interrompit Malcolm.

– C'est Kensky, répondit l'autre d'un ton bref. Je lui ai dit pourtant qu'il ne résulterait rien de bon de sa démarche. Son Altesse se marie cette nuit. »

Malcolm chancela.

« Elle se marie, répéta-t-il. Qui épouse-t-elle ? »

Petroff baissa les yeux comme s'il ne pouvait proférer en face de ses hôtes une telle monstruosité.

« Boulba, le laquais ! »

LA MARIÉE ROUGE

Ce même soir, Irène revint au palais Yaroslav, qui lui rappelait de si douloureux souvenirs, pour attendre le point culminant de son calvaire. Elle traversa la ville, sa voiture ostensiblement escortée par quatre cavaliers. Tous ses projets de fuite n'avaient pu aboutir à cause de la surveillance perpétuelle dont elle était l'objet, et son dernier espoir s'était évanoui lorsqu'elle avait découvert que l'immeuble dans lequel elle occupait un appartement par ordre de Boulba, était en la possession de la garde soviétique.

Elle gravit l'immense et lugubre escalier qui avait hanté ses cauchemars d'enfant, traversa le bureau que Boulba lui avait fait balayer la veille, et pénétra dans le petit salon où restaient encore quelques vestiges de l'ancienne splendeur. Une petite femme trapue, moustachue, avec une verrue au menton, était assise sur le canapé, ses pieds touchant à peine le sol. La grande-duchesse devina qu'elle était en présence de sa demoiselle d'honneur. C'était Maria Badisikaya, jadis cigarière dans une fabrique de la ville, aujourd'hui membre du Comité de répression de la Contre-Révolution. Elle était habillée de satin vert, largement décolletée, un bandeau de diamants dans ses cheveux noirs et raides, et se nettoyait les ongles avec un canif, lorsque Irène entra. Elle s'interrompit alors, pour crier d'une voix perçante :

« Vous êtes en retard, Irène Yaroslav ! J'ai autre chose à faire qu'à vous attendre. Nous avons une réunion du Comité à dix heures. Allons dépêchez-vous. »

Elle se précipita dans l'antichambre et revint, les bras chargés de vêtements qu'elle étala sur les chaises et le dossier du canapé en disant :

« Voilà votre toilette, ma petite. Tout y est. Boulba n'a rien oublié. Ah ! là là, quel homme ! »

La jeune fille regarda et frémit. C'était une idée de Boulba : nul autre que lui n'aurait pu l'avoir. Chacune des parties de la toilette était rouge, d'un rouge sang, d'un rouge qui semblait remplir la pièce de sa note criarde. Chez les Russes, le mot rouge est synonyme de beau, et ce que les gens civilisés trouveraient *voyant* leur paraît simplement merveilleux.

Les manières de Maria Badisikaya changèrent tout à coup. D'arrogante, d'impatiente qu'elle était, elle devint obséquieuse et attentionnée. Peut-être, se disait-elle qu'Irène allait devenir l'épouse de l'homme le plus puissant de Moscou.

« Je vais vous aider à vous habiller, ma petite colombe, dit-elle.

– Je préfère m'habiller seule. Veuillez m'attendre dans la chambre à côté, Maria, répliqua la jeune fille.

– Mais je vous assure que je vous suis utile, ma petite chérie.

– Allez-vous-en, commanda impérieusement Irène.

– Bien, Excellence », balbutia la femme, et elle sortit.

La grande-duchesse s'habilla rapidement et se regarda dans la glace. Elle était superbe mais effrayante. On frappa à la porte, et Maria reparut.

« Il vous envoie chercher, ma colombe. Prenez mon bras ; ne tremblez pas, petite belle. Boulba est un brave homme et c'est le plus grand personnage de Moscou. »

Irène la repoussa et marcha d'un pas vif vers le grand salon, car elle avait hâte de voir se terminer son supplice.

La pièce était bondée de monde. Le magnifique salon que dix czars avaient honoré de leur présence, pendant dix générations de Yaroslav, était envahi par le peuple. Quelques hommes portaient un uniforme militaire, d'autres un indescriptible costume, sorte de compromis soviétique tenant de l'uniforme de diplomate et de l'habit de soirée. Les femmes offraient le même aspect disparate dans leurs toilettes de fantaisie. L'atmosphère empestée de tabac était bourdonnante du bruit des conversations. Lorsque Irène entra, quelqu'un prononça son nom et la salle éclata en applaudissements.

À l'autre bout de la pièce, on voyait une table couverte d'un tapis rouge, derrière laquelle était assis l'un des nouveaux magistrats de la ville. Poussée par Maria, la grande-duchesse se fraya un passage à travers les groupes pressés.

Irène s'arrêta devant la table, ses mains jointes légèrement crispées, mais la tête haute et le regard ferme et dédaigneux. Boulba fit son apparition, et cette fois ce fut un tonnerre d'applaudissements qui l'accueillit. Jamais encore on ne l'avait vu dans un pareil costume. Quelques-uns pensèrent que c'était le nouvel uniforme des Commissaires, imposé par le Soviet, d'autres qu'il avait été créé pour la circonstance. Irène, seule, comprit, et un sourire méprisant éclaira une seconde son visage de marbre. Elle avait reconnu l'habit vert et or, les culottes courtes et les bas de soie blancs que les domestiques des Yaroslav portaient dans les grandes occasions.

Raffinement de vengeance ; Boulba se mariait en livrée de gala.

La cérémonie fut courte et sans aucune valeur, pour Irène. Le mariage religieux était remplacé par une sorte de parodie très brève.

Boulba fut conduit auprès de la jeune fille ; à tâtons, il lui tendit la main et, par pitié pour sa cécité, elle la prit ; puis quelques questions furent posées au marié qui y répondit, et à la

mariée qui ne répondit pas. La grande-duchesse savait à l'avance que tout dans la célébration de ce mariage ne serait que bouffonnerie, mais elle avait accepté d'y venir afin de gagner du temps. À partir du moment où le magistrat prononça la formule qui faisait d'elle, aux yeux du Soviet, la femme de Boulba, ce dernier ne lâcha plus sa main, la serrant dans la sienne, moite et chaude, si fort que les doigts d'Irène en devinrent insensibles. C'est ainsi qu'ils retraversèrent tous deux, le grand salon, allant de groupe en groupe, et les invités s'écartant sur leur passage. Dans une des autres pièces de réception, on se rassemblait déjà pour organiser les danses nationales. Tout en marchant, Boulba parlait à voix basse, pressant un peu plus fort la main de sa compagne, lorsqu'il voulait attirer son attention.

« Dis-moi, mon petit pigeon, tes pauvres amis n'ont pas eu de chance... »

Irène se sentit frissonner et serra les dents pour entendre la suite.

« Ils ont essayé de s'échapper et ont été tués à bout portant par nos braves sentinelles, c'est dommage car pour l'amour de toi, je leur aurais fait grâce à tous, sauf au voleur qui a cassé la tête du camarade Alex Alexandroff. Oui je leur aurais pardonné ce soir, parce que je suis heureux, sinon ils seraient morts à l'aube avec Sophia Kensky. Es-tu contente que j'aie renvoyé cette femme qui était mes yeux ? C'est par amour pour toi, mon petit pigeon, tout par amour pour toi. »

À certains moments, elle aurait crié ; par moments encore, elle se sentait prise de vertige, voyait la chambre tournant autour d'elle, et serait tombée sans le bras de son compagnon. Mais, hélas ! l'heure tant redoutée arriva, et la compagnie s'éparpillant avec de grossières plaisanteries à son adresse, elle resta seule avec Boulba.

« Sont-ils tous partis ? demanda-t-il avec impatience. Il ne reste personne ? »

Et se rapprochant d'elle.

« Montons, ma petite femme. Là-haut, nous trouverons un petit souper préparé pour nous deux. »

Sur le palier, Irène jeta un regard vers sa chambre d'autrefois, située au bout du long couloir. Son piano y était-il encore ? À gauche, c'était l'appartement de son père, composé de deux pièces luxueuses, séparées par de lourds rideaux de soie : la chambre à coucher et le bureau.

Ce fut dans le bureau que l'aveugle entra en tâtonnant, et traînant toujours Irène derrière lui. La table du milieu était couverte de bouteilles et de verres, et encombrée de coupes de fruits ou de sucrerie, autour de l'inévitable samovar.

« Je vais fermer la porte à clé, dit Boulba. Maintenant, ma petite beauté, vous allez m'embrasser sur les yeux, sur la bouche et sur les joues, en forme de croix. »

Au lieu de répondre, d'un violent effort, Irène s'arracha à son étreinte, mais d'un bond, il l'avait rattrapée et saisie à l'épaule, par son corsage. Elle se débattit et lui échappa de nouveau, gardant la marque de ses ongles sur sa peau blanche. Alors, il s'arrêta, un lambeau de soie dans la main, et se mit à rire, d'un rire sourd, terrible.

« Oh ! Altesse, railla-t-il, vous voulez voler sa jeune épouse à un homme aveugle ? Eh bien, soyons aveugles tous les deux. »

Maladroitement, il alla jusqu'à la porte, et tournant le commutateur, plongea la pièce dans l'obscurité.

« Je suis plus à mon aise que vous, maintenant, dit-il, je vous entends, je peux presque vous voir... Tenez, vous êtes au coin de la table, en ce moment, vous poussez une chaise. Venez près de moi, mon petit pigeon. »

Tant qu'il parlait, Irène pouvait se croire sauvée, parce que le son de sa voix lui indiquait l'endroit où il se trouvait, mais dès

qu'il se taisait, elle se sentait envahie par une terreur folle. Lui, avançait silencieusement, comme un chat, et l'orgueilleuse prétention qu'il avait, de voir dans la nuit, semblait justifiée. Une fois, sa grosse main toucha le cou de la jeune fille, qui sauta en arrière, juste à temps pour l'éviter.

Maintenant, Boulba respirait d'une façon bruyante et son persiflage s'était changé en une fureur mal contenue.

« Approchez, Irène Yaroslav, dit-il d'un ton brutal. J'ai assez souvent obéi à vos ordres, n'est-ce pas ? Que de fois, j'ai attendu la nuit entière pour vous voir descendre de voiture et vous servir votre café. Désormais, c'est vous qui m'attendrez. Vous serez mes yeux, mes mains, et quand je serai fatigué de vous, vous aurez le sort de Sophia Kensky. »

Pendant qu'il parlait, Irène tâchait de se faufiler jusqu'à la porte, pour redonner la lumière. Il y eut un long silence, Irène, arrêtée dans son élan, cherchait, en vain, à se rendre compte s'il avait changé de place. Hélas, Boulba avait prévu son mouvement et s'était blotti près de la porte, car à peine eut-elle tourné le bouton électrique, qu'il bondit sur elle.

Elle le vit, mais trop tard pour fuir. Déjà, il l'avait prise dans ses bras, à moitié fou, la bénissant et la maudissant tour à tour, la traitant de démon ou de petit pigeon tout d'une haleine. Elle sentit l'affreuse barbe effleurer son épaule, et se tordit de désespoir et d'horreur.

Il marchait à reculons vers l'autre pièce, entraînant Irène, la portant presque. Ils atteignaient les rideaux lorsqu'elle poussa un cri de terreur.

Mais ce n'était pas son propre danger qui avait arraché ce cri à Irène : c'était la vision, déjà entrevue une fois dans sa vie, de deux mains d'un blanc cadavérique, sortant de la fente des rideaux. Elles tenaient, cette fois, une mince corde écarlate, qui entourait le cou de Boulba en moins d'une seconde. Celui-ci, râ-

lant, à demi étranglé, lâcha la jeune fille : elle tomba à la renverse, culbutant la table avec fracas.

« Par ici, Altesse », appela une voix creuse, derrière la portière.

Irène s'élança et entendit derrière elle le bruit de la chute de Boulba.

Israël Kensky déjà se précipitait vers la porte et poussait la grande-duchesse dans le couloir en disant :

« Par l'escalier de service. »

LE LIVRE CABALISTIQUE

Malcolm, le premier, entendit le roulement d'une voiture sur la route, et les quatre hommes écoutèrent en silence jusqu'à ce qu'un léger sifflement fit sursauter Petroff, qui s'élança hors de la pièce.

« Qu'est-ce que cela peut-être ? demanda Malinkoff. On est venu jusqu'à la porte d'entrée. »

Quelques minutes plus tard, Petroff reparaisait chancelant sous le poids d'un frêle corps de jeune fille. Ce fut Malcolm qui l'en déchargea et déposa Irène sur le canapé.

« Elle n'est pas morte », dit une voix derrière lui. Il tourna la tête : c'était Israël Kensky. Le vieillard était blême et paraissait malade. D'une main tremblante, il prit le verre de vin que lui offrait Ivan, puis, tout en essuyant sa barbe, il se mit à considérer la jeune fille étendue devant lui. Il n'y avait dans ce regard ni affection ni pitié, mais l'expression tranquille de quelqu'un qui a atteint son but.

« Et Boulba ? interrogea anxieusement Petroff.

– Il est vivant, je le crains, répondit Kensky. J'ai serré la corde en la tordant avec un bâton, mais je suis vieux et faible, et lui, bien robuste. S'il arrive à se dégager, il vivra.

– A-t-il su que c'était vous ? »

Le Juif secoua la tête, puis demanda, sans transition :

« Quelle heure est-il ?

– Deux heures.

– Sophia Kensky sera exécutée à quatre heures, dit-il d'un ton si détaché que Malinkoff le regarda bouche bée. Cet homme venait de risquer sa vie pour une personne de la caste qui avait persécuté les siens pendant des siècles, et il parlait sans l'ombre d'émotion de la mort de sa propre fille.

– Il est juste qu'elle soit punie, continua-t-il, car elle avait trahi sa race et son père. C'est l'antique loi d'Israël, c'est une bonne loi. Maintenant, je vais aller dormir.

– Croyez-vous qu'on vous poursuive ? »

De nouveau, le Juif caressa pensivement sa barbe :

« Quand nous avons passé la barrière, la sentinelle était éveillée. C'est le seul danger à redouter. »

Il fit signe à Malcolm, et, si peu disposé que fût le jeune homme à s'éloigner d'Irène qui semblait reprendre ses sens, il accompagna le vieillard hors de la chambre.

« *Hospodar*, dit Kensky, je vous ai jadis confié un livre.

– Je m'en souviens, et Malcolm sourit involontairement.

– Le *livre magique*, acheva le Juif avec calme. Il est dans ma chambre. Rendez-moi encore le service de le garder. Comme je n'ai ni enfant, ni amis, je veux donner ce livre à la grande-duchesse qui a été très bonne pour moi.

– Mais voyons, Kensky, vous êtes trop intelligent pour croire aux livres de sorcellerie et d'incantation ?

– Je crois au *livre magique*, répliqua l'autre toujours très calme. Rappelez-vous qu'il doit appartenir après moi, à la grande-duchesse Irène. Je ne pense pas avoir longtemps à vivre. Quelle sera ma fin ? je l'ignore, mais je la sens proche. Allons, venez avec moi chercher le livre. »

Malcolm hésitait entre le désir de retourner auprès d'Irène, et celui d'être agréable à l'homme qui venait de la sauver. Il grimpa l'escalier jusqu'à la chambre du Juif. Celui-ci en ressortit bientôt, tenant le précieux livre cousu dans une enveloppe de toile. Malcolm le glissa dans sa poche, répétant le geste qu'il avait fait quelques années auparavant.

« Maintenant, allons-nous-en », dit Kensky.

Mais, arrêtant Mr. Hay, au moment où ce dernier posait le pied sur la première marche :

« Mylord, dit-il, vous aimez cette jeune fille ?

– Oui, Israël Kensky, répondit très simplement Malcolm.

– Vous êtes chrétiens tous deux et les différences de rang sont moins sensibles que celles des races. Je crois que vous serez heureux. Que le Dieu d'Abraham, de Jacob et de David vous accorde bonheur et prospérité ! Amen. »

Jamais bénédiction plus sincère n'avait été prononcée sur la tête de Malcolm et ne lui avait apporté un tel réconfort.

Quand il rentra dans le salon et s'approcha d'Irène, elle se souleva à demi, et du geste spontané qu'elle avait eu dans la prison, lui tendit les deux mains. Cinq minutes plus tôt, il se serait contenté de serrer ces petits doigts dans les siens, mais il n'hésita plus, et s'agenouillant auprès d'elle, il l'attira contre lui. Elle posa sa tête sur son épaule et lui passa ses bras autour du cou, en poussant un long soupir de bonheur. Alors, il oublia le monde entier.

Ce fut Petroff qui interrompit cette petite scène.

« Je viens d'envoyer pour vous des vivres dans le bois, dit-il, et l'homme est revenu en disant que votre chauffeur vous attend auprès de l'auto, ayant réquisitionné toute l'essence nécessaire. Je crois que vous feriez bien de le rejoindre sans tarder. »

Irène se ressaisit et regardant d'un air désolé sa toilette pourpre, elle s'écria :

« Je ne puis partir ainsi !

– Mais vous avez une malle ici, dit Petroff.

– C'est vrai ; je l'avais oublié, s'écria-t-elle joyeusement en sautant sur pied.

– Hâtez-vous de partir, Altesse, reprit Petroff d'un ton pressant. Je crains que vous ne soyez pas en sécurité dans ma maison, ni vous, ni Kensky. Partez. J'ai envoyé un de mes hommes à bicyclette pour surveiller la route de Moscou.

– Êtes-vous soupçonné ? » demanda Malinkoff.

Petroff inclina la tête.

« Si le ministre de la Justice à Petrograd n'était pas un de mes anciens ouvriers, il y a longtemps que je serais sous les verrous, car j'ai été au service du grand-duc, autrefois. Boulba apprenant que Kensky a pris cette route, devinera qu'il s'est réfugié chez moi, et, s'il vous y trouve, je suis perdu. Mon seul espoir est de vous savoir loin avant qu'on ne perquisitionne ici. Comprenez-moi, petit général, je vous conseille la fuite parce que vous avez une auto, sinon je vous aurais gardés, malgré tous les risques.

– Je vous comprends parfaitement, mon ami, et je suis de votre avis. Qu'en pensez-vous, Israël ? »

Le vieillard qui était rentré dans la pièce, à la suite de Malcolm, fit un signe approbateur, ajoutant, pensif :

« J'aurais mieux fait de tuer Boulba d'un coup de revolver, mais c'était un moyen trop bruyant. »

En hâte, ils firent leurs préparatifs de départ. La jeune fille redescendit, portant un charmant costume de voyage et ses magnifiques cheveux dissimulés sous un béret noir.

« Vous avez un manteau, j'espère, dit Malinkoff toujours pratique. C'est bien ; il peut vous être utile. »

À peine avait-il achevé ses mots que de violents coups de crosse ébranlèrent la porte d'entrée, et une voix cria de l'extérieur.

« Ouvrez, au nom de la Révolution. »

Ivan resta pétrifié. Irène se rapprocha de Malcolm, et Malinkoff saisit doucement sa barbe. Seul Cherry Bim sembla envisager les nécessités de la situation, et saisissant deux revolvers à la fois les posa sur la table devant lui.

« Ouvrez, au nom de la Révolution », répéta la voix du dehors.

Un signe de Kensky les rassembla ; il indiqua d'une main la lumière, de l'autre la sortie, puis, saisissant Petroff par l'épaule, lui souffla :

« Vous, ami, à votre chambre. Mettez-vous en mise de nuit et parlez-leur de la fenêtre. »

Puis tous quatre se glissèrent dans le couloir et atteignirent la porte de service où Petroff les avait reçus. Kensky en retira la chaîne, et se penchant à l'oreille de Malinkoff lui dit tout bas :

« Conduisez-nous, si vous vous souvenez de votre chemin. »

Cherry Bim, revolvers aux poings, fermait la marche. Il n'y avait pas de soldats en vue, lorsqu'ils sortirent, mais un bruit de pas dans un chemin de traverse, fit comprendre au général que la maison allait être cernée. Si l'homme avait frappé quelques minutes plus tard, toute fuite eût été impossible.

Ils prirent la grand-route, et s'engagèrent dans le sentier conduisant à la forêt, sans avoir rencontré personne. Le silence régnait toujours du côté de la maison. On ne s'était pas aperçu de leur départ. Kensky commençait à traîner la jambe. Au moment où ils allaient entrer sous les arbres, un cavalier sortit de l'ombre et mit son cheval en travers de la route.

« Halte ! » cria-t-il.

Ils s'arrêtèrent, sauf Bim qui, se jetant dans le fourré, rampa pour couper la retraite à l'ennemi.

« Qui êtes-vous ? demanda ce dernier. Parlez, ou je fais feu. »

En disant cela, il armait sa carabine.

« Amis, petit père, dit Malinkoff.

– Vos noms ? »

Sans hésiter, le général déclara plusieurs noms russes très ordinaires.

« Vous mentez, répliqua l'homme froidement. Vous êtes des bourgeois, je le reconnais à votre manière de parler. »

Et sans plus d'explication, il tira.

Un autre coup partit du fourré et suivit le premier de si près que, pour la deuxième fois en pareille circonstance, Irène crut n'avoir entendu qu'une seule détonation. Le soldat chancela et glissa à terre.

« Maintenant, droit devant vous, cria Bim, en saisissant la bride du cheval effrayé et le tirant sur le bord de la route. »

Les fugitifs se hâtèrent et rejoignirent l'auto dont le chauffeur avisé avait mis le moteur en marche, en entendant les coups de feu.

« Où est Kensky ? demanda soudain Malcolm. L'avez-vous vu, Cherry ?

– Quoi ? non, répondit Bim après un petit silence. Je ne l'ai pas revu depuis l'incident.

– Nous ne pouvons pas abandonner ce vieillard pourtant.

– Attendez, dit le petit homme, je vais retourner le chercher. »

Cinq minutes, dix minutes passèrent. Bim ne revenait pas. Enfin, il y eut trois détonations successives.

« Deux fusils, un revolver, dit Malinkoff. Montez en voiture, Altesse. Vous y êtes, chauffeur ? »

De nouveaux coups de feu crépitèrent et ce fut une véritable fusillade. À ce moment, on entendit des pas précipités et le bruit d'une respiration haletante, et Cherry Bim apparut :

« Débarrassez-moi de ce fardeau, s'il vous plaît. » Malinkoff souleva le corps inanimé que Bim portait sur son épaule et le déposa dans la voiture lorsqu'une balle siffla à leurs oreilles.

« Passe, ma vieille », dit le gangster, et il déchargea ses deux revolvers dans la nuit, puis il sauta sur le marchepied avec une agilité surprenante car l'auto démarrait déjà. Mais ses compagnons l'entendirent pousser un gémissement douloureux.

« Vous êtes touché ? s'exclama Mr. Hay.

– Oh ! là... là... chevrotait Bim, à qui il était difficile de parler à cause des cahots de la voiture, la route était pleine de trous. Oh ! là, là... j'ai failli perdre mon chapeau. Mais, au fait, ajouta-t-il, je serais assez curieux de savoir ce qu'est devenu le cycliste envoyé par Petroff ? »

SUR LA ROUTE

Israël Kensky mourut à cinq heures du matin. Ses compagnons avaient, de leur mieux, pansé sa blessure à l'épaule, mais le plus habile chirurgien n'aurait pu lui sauver la vie. Il s'éteignit dans les bras d'Irène et fut enterré par ses amis à la lisière d'un petit bois. Cherry Dim, inconsciemment, fit son oraison funèbre.

« Pauvre vieux, dit-il, c'était un bon type. Il était loyal et droit. C'est ce qu'on peut demander de mieux à un homme... et même à une femme, sauf le respect que je dois à Miss. Maintenant, Gentlemen, si l'un de vous veut faire un bout de prière, j'écouterai avec patience, car de mon naturel j'ai l'esprit large. »

La jeune fille s'agenouilla sur la tombe, les joues ruisse-lantes de larmes mais nul n'entendit les mots qu'elle prononça. Cherry Bim, tenant des deux mains son chapeau appliqué contre sa poitrine, se composa une physionomie qu'il jugea adé-quate à la circonstance et quand le petit groupe s'éloigna de la tombe, il resta en arrière. Au bout de quelques minutes, lorsqu'il rejoignit ses amis, il refermait son couteau en courant.

« Fâché de vous retarder, Ladies et Gentlemen, mais dans certains cas, je suis sentimental. Je l'ai toujours été et je le serai toujours.

– Qu'est-ce que vous faisiez ? » demanda Malcolm, tandis que l'auto repartait.

Cherry parut embarrassé et se racla la gorge.

« Eh bien, pour dire la vérité, j'ai fait une petite croix et l'ai plantée au-dessus de sa tête.

– Mais... » commença Malcolm.

La main d'Irène lui ferma la bouche.

« Merci, master Bim, dit-elle, c'est une bonne, une très bonne pensée que vous avez eue.

– Je n'ai rien fait de mal, j'espère, demanda Cherry, alarmé.

– Certainement non », répondit gentiment Irène.

Cette croix sur la tombe de Kensky devait donner aux fugitifs une journée de répit.

Israël avait laissé à la place où la balle de la sentinelle l'avait frappé, un bonnet de fourrure portant son nom. À la quantité de sang qu'ils trouvèrent, les poursuivants comprirent que le Juif était mortellement blessé. C'est une tombe qu'ils cherchèrent sur leur route, mais celle qu'ils rencontrèrent étant surmontée d'une croix, ils crurent que c'était la sépulture d'un chrétien et passèrent outre. Traversant le gué, ils descendirent vers le sud de la rivière, sur les bords de laquelle le vieux Kensky dormait de son dernier sommeil.

Le danger restait très grand pour les quatre amis.

« Tout ce que nous pouvons espérer, dit Malinkoff, c'est d'éviter d'être découverts pendant deux jours encore, après quoi, nous devons abandonner l'auto.

– De quel côté faut-il nous diriger ? demanda Malcolm.

– Vers la Pologne ou l'Ukraine. La Pologne et la Petite Russie ne reconnaissent pas l'autorité du Soviet de Moscou. Nous gagnerons peut-être Odessa, mais évidemment, nous ne pouvons guère aller plus loin. J'ai, ou plutôt j'avais, un domaine à environ soixante-dix verstes d'ici, et je crois que je puis compter sur le dévouement de quelques-uns de mes gens... s'ils sont encore en vie. Par exemple, il faut nous débarrasser de l'auto, mais cela sera je pense, assez simple. »

Ils traversaient maintenant une vaste plaine qui évoqua pour les voyageurs, les steppes de l'Ukraine. C'était le même horizon large, la même foison de fleurs : genêts, trèfles et bleuets, parsemant les prairies, et çà et là, des groupes de chênes rabougris ou de bouleaux misérables.

« Nous allons vite, dit Malcolm. Vous ne croyez pas qu'on puisse nous rattraper ?

– Par la route, non, mais je ne suis pas tranquille, en traversant cette plaine où l'auto soulève des nuages de poussière.

– Que redoutez-vous ?

– Les avions, mon cher. Tenez, j'aperçois un petit bois où nous ferions mieux de chercher un abri, jusqu'à ce que la nuit tombe. Truboïsk, le prochain village étant un marché important, il doit s'y trouver des représentants du Soviet. »

Ses appréhensions étaient justifiées, car, à peine la voiture s'était-elle engagée sous les arbres qu'un gros avion parut dans le ciel. Il survolait la route, à peine à cent pieds du sol et passa avec un grondement, puis s'éloigna. Les fugitifs le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une tache sur les nuages.

« Ils nous font décidément beaucoup d'honneur, déclara Malcolm.

– Oh ! dit Malinkoff, Boulba a dû donner une version de son cru. En ce moment, vous êtes considérés non seulement comme des ennemis de la Révolution, mais comme des agents accrédités des nations capitalistes. On vous accuse probablement, master Hay, d'avoir été envoyé par le chef de votre gouvernement pour exciter les bourgeois à renverser le nôtre. Mr. Bim sera dépeint comme un agent secret, venu pour assassiner Lénine ou Trotzky. Si vous pouviez seulement intercepter un sans-fil officiel, vous apprendriez qu'un complot sérieux contre la Révolution a été découvert et que les financiers américains sont gravement compromis... À moins que l'Amérique ne

soit en faveur à Petrograd, auquel cas ce seraient les financiers anglais.

– Alors nous sommes un incident international, conclut Malcolm, en riant.

– Parfaitement », dit le général très grave.

Cherry Bim, assis sur le marchepied, fumait un long cigare, extrait d'une boîte que lui avait donnée Petroff en cadeau d'adieu.

« Jamais, oh ! jamais, dit-il, je n'aurais cru qu'on me prendrait pour un fonctionnaire de la police. »

Malinkoff, qui s'était avancé, en flânant, jusqu'à la lisière du bois, retourna précipitamment vers ses compagnons.

« L'avion revient, dit-il, et il en amène un autre. »

Les deux appareils se mirent, en effet, à évoluer au-dessus de leurs têtes, d'une façon méthodique, comme s'ils fouillaient le pays. Un petit bois, à deux milles de là, semblait particulièrement attirer leur vigilance.

« De quelle couleur est le toit de cette auto ? » dit soudain Cherry.

Et sans attendre la réponse, il grimpa dessus.

« Ah ! il est blanc. Il est temps de préparer un de ces petits camouflages dont j'ai si souvent entendu parler. »

Les quatre hommes se mirent en devoir d'arracher de petites branches d'arbres et du feuillage qu'ils accumulèrent sur le haut de la voiture. Bim, qui avait l'instinct de la supercherie, dirigeait le travail. Comme le soleil descendait maintenant à l'horizon, l'astucieux gangster para aussi à un nouveau danger.

« Baissez toutes les vitres, dit-il, jetez un manteau sur le pare-brise, et cachez tout ce qui miroite. »

Comme le ronflement de l'avion se rapprochait, les fugitifs s'aplatirent par terre, contre les troncs d'arbres. Tout à coup, il y eut une sourde explosion, qui étourdit la jeune fille, et la jeta contre Malcolm. D'un mouvement instinctif, elle se redressa pour courir, mais lui la rejeta sur le sol.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle tout bas.

– Une petite bombe chuchota Malcolm. Un vieux truc d'aviateur, lorsqu'ils fouillent des bois où se cachent des corps d'infanterie. Si quelqu'un se met à courir, il trahit la présence des autres. »

L'avion continuait à tracer des cercles ; enfin, comme satisfait de son inspection, il prit une direction différente et le ronronnement des moteurs s'éteignit peu à peu dans le lointain.

« Je ne comprends pas très bien ce qui se passe, dit Malinkoff. Même en supposant que Boulba ait raconté son histoire, cette recherche obstinée de notre groupe semble inspirée par une raison spéciale. »

Il s'arrêta et reprit, après un moment de silence :

« Connaissez-vous un autre motif à cet entêtement de Boulba à nous poursuivre ?

– Je crois que oui, dit Malcolm, se souvenant brusquement du *livre magique*.

– Vous avez un objet appartenant à Kensky ? demanda le général avec vivacité. Pas ce livre infernal, j'espère ? »

Il avait l'air si agité, que Mr. Hay se mit à rire.

« Mais si, j'ai le livre infernal, mais c'est en réalité celui de la grande-duchesse.

– Le mien ? dit cette dernière avec surprise.

– Oui, Altesse. La dernière fois qu’Israël Kensky m’a parlé, c’est pour exprimer le désir que cet objet devînt votre propriété. »

Elle frissonna.

« Toute ma vie semble avoir été associée à la recherche de cet affreux livre ! Je me demande si c’est une des belles reliures faites par Kensky ? Vous savez que ce travail était chez le pauvre vieux une manie. Il avait relié six volumes et tous délicieusement décorés.

– Il était riche n’est-ce pas ? »

Irène secoua la tête.

« Il n’avait pas un sou quand il est mort, dit-elle tranquillement. Toutes ses marchandises ont été confisquées, et son argent saisi par ordre du nouveau gouvernement. Je lui ai demandé, un jour, pourquoi il ne se servait pas de son *livre magique*, pour se tirer d’embarras, il m’a répondu que le temps n’était pas encore venu. Puis-je voir ce livre ? » Malcolm tira de sa poche le précieux objet dans son enveloppe de toile et le tendit à la grande-duchesse, qui le regarda sérieusement.

« Savez-vous, master Hay, que j’ai presque envie de le jeter au feu ? Et elle désignait le bois qui brûlait lentement à l’endroit où la bombe était tombée. Il semble que quelque chose de sinistre s’attache à la possession de ce livre : il me fait peur. »

Après l’avoir considéré pendant quelques minutes, elle le rendit à Malcolm en murmurant :

« Pauvre Israël... »

Le petit groupe n’osa plus bouger jusqu’à ce que la nuit fût venue. Malinkoff pensait qu’il existait un chemin de traverse qui leur permettrait d’éviter le village. Il était plus prudent, en effet, de rester en pleine campagne, car si l’avion avait pu aller chercher du renfort, cela prouvait l’existence d’un camp proche.

L'heure qui suivit fut angoissante pour tous, sauf pour Cherry Bim, qui s'était fabriqué un coussin et s'était installé sur le porte-bagage, à l'arrière de la voiture, de façon à pouvoir dormir sans tomber. L'auto marchait lentement, Malinkoff craignant de dépasser le chemin de traverse. Le général était de plus en plus préoccupé. Bien qu'on approchât du village, aucune lumière n'était en vue. À un moment, il lui sembla apercevoir de sombres silhouettes, se mouvant au ras du sol, et il crut à une hallucination. Mais cinq cents mètres plus loin, il se rendit compte que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Une lumière rouge apparut sur la ligne du ciel, au sommet d'une petite côte, qu'ils commençaient à gravir, et ils virent nettement plusieurs ombres avancer à leur rencontre.

Le chauffeur stoppa brusquement, juste à temps, car les phares donnèrent dans un arbre couché en travers de la route. Malcolm avait son revolver, mais la lutte aurait été trop inégale. En arrêtant l'auto, le chauffeur avait calé le moteur, et déjà ils étaient entourés. Un homme tenant une lampe électrique projeta un faisceau de lumière dans l'intérieur de la voiture, et compta ses occupants.

« Un, deux, trois, quatre. Tiens, ils devraient être cinq. Celui-là, c'est le général aristocrate ; l'autre, l'ancien soldat anglais ; ça, c'est la femme. Mais il y avait aussi un criminel. Est-ce que vous avez vu sauter quelqu'un, vous autres, demanda-t-il en se retournant.

– Non », répondit un chœur de voix.

D'autres pas se rapprochaient. L'homme à la lampe, qui paraissait être l'officier fit le tour de l'auto et découvrit le siège arrière, mais son occupant avait disparu.

« Tonnerre ! il y avait un homme ici, hurla-t-il. Fouillez les abords de la route, voyons. Il ne peut pas être loin d'ici. » Et projetant sa lumière sur le sol : « Tenez, voilà ses chaussures. Vous allez le trouver dans les buissons. Cherchez vite. »

Malcolm entoura de son bras, la jeune fille.

« Vous n'avez pas peur ? demanda-t-il doucement.

– Non, mon ami. Je ne peux plus avoir peur, désormais. J'ai foi en Dieu. Est-ce que Cherry s'est échappé ?

– Je crois que oui, dit tout bas le jeune homme. Il a dû voir les soldats et sauter, car ils n'ont trouvé que ses chaussures, par terre. »

L'officier revint vers eux.

« Vous avez des armes, donnez-les-moi. »

C'eût été folie d'opposer la moindre résistance. Malcolm tendit son revolver et Malinkoff suivit son exemple. Non content de leur soumission, l'officier les fit descendre de voiture et les surveilla tout le temps que dura la recherche de Bim.

Lorsque les investigations furent terminées sans succès :

« Remontez, leur dit-il, on va vous conduire chez le Commissaire. La femme sera envoyée à Moscou, où on la demande, mais nous jugerons sommairement l'étranger et Malinkoff, ainsi que le petit voleur, dès qu'on l'aura retrouvé. »

Puis s'adressant au chauffeur.

« Je vais m'asseoir à côté de toi, mon petit pigeon et si tu ne suis pas mes instructions, tu recevras une balle dans la tête. Allons, en route. »

LE MONASTÈRE DE SAINT-BASILE

L'officier donna un ordre aux soldats qui écartèrent l'obstacle placé en travers du chemin, puis il alluma une mèche qui brûla d'une flamme rouge, éblouissante, pendant une demi-minute.

« Un signal, dit Malinkoff. C'est probablement pour annoncer notre capture. »

Quelques minutes plus tard, un soldat sur chaque marche-pied et l'officier assis près du chauffeur, la voiture démarra. Arrivée au croisement tant cherché par Malinkoff, elle tourna à gauche et s'engagea dans une route étroite.

« Je serais bien étonné s'ils rattrapaient notre brave ami, dit la jeune fille.

– En tout cas, ils le paieront cher, répliqua Malcolm, car Cherry ne se laissera pas désarmer comme nous. »

Au devant d'eux, sur la colline de droite, une douzaine de feux montraient l'emplacement du camp. Il semblait de grande importance et Malinkoff devina que ce devait être le lieu de rassemblement des Rouges.

C'était un étrange voyage. Les captifs roulaient en pleine nuit, cahotés, la figure d'un gardien s'encadrant à chaque portière. Tout à coup un des soldats tomba. Étant donné l'allure de l'auto, ils s'attendaient à le voir ressauter sur le marche-pied, mais à leur grande surprise, il ne reparut plus, quelques instants après, un accident semblable arriva à l'autre soldat. Subitement il lâcha prise et tomba en arrière.

« Que diable leur arrive ?... commença Malcolm.

– Regardez », chuchota Irène.

Un pied, puis une jambe apparaissaient par la portière, venant du toit. Un autre pied suivit, enfin la masse d'un corps, dans l'obscurité. C'était Cherry ! Doucement, le petit homme se faufila dans l'intérieur et, s'approchant de l'officier dont la tête était tournée vers le chauffeur :

« *Stoï, Ruski* », dit-il.

Arrête ! c'était l'un des quatre mots de russe qu'il savait. Le chauffeur obéit, juste au moment où la route se séparait en deux, l'une menant vers la droite, sans doute au camp, l'autre descendant vers la vallée brumeuse. L'officier qui avait vu le revolver de l'Américain, fit ce qu'il y avait de plus sensé en pareille circonstance : il leva les mains, laissant tomber son arme aux pieds du chauffeur. Lestement, Bim le débarrassa de ses autres moyens de défense.

Pendant ce temps, Malcolm avait sauté de la voiture, et il y eut un bref conciliabule. Abandonner l'homme sur place pouvait amener des ennuis, le tuer répugnait même à Cherry Bim.

« Le mieux est de l'emmener avec nous, déclara Malinkoff. Il y a bien des endroits où nous pourrions le déposer dans la nuit, et tant qu'il ne saura pas quel chemin nous prenons, je ne crois pas qu'il puisse être dangereux. »

L'officier montra autant de philosophie que le chauffeur l'avant-veille.

« Je ne vous en veux pas, petit général, dit-il. J'obéis aux ordres de mes chefs comme tout bon soldat. Pour moi, je crierais aussi volontiers : Vive le Czar, que Vive la Révolution. Si vous quittez la Russie, je serais content de vous accompagner, et je puis, dès à présent vous être utile, car je connais la façon dont on a préparé votre arrestation. À chaque route, même à celle que vous allez prendre, il y a une barrière. À moins, ajouta-t-il pensif, qu'on ne l'ait enlevée à cause du commissaire Boulba.

– Il doit arriver par ici ? demanda Malcolm.

– Sans doute. Vous m’avez vu allumer un signal, tout à l’heure. C’était pour prévenir le camp que vous étiez pris. On a dû télégraphier la nouvelle à Moscou et Boulba viendra pour juger les hommes et emmener sa femme. »

Ce qu’il disait, avait toutes les apparences de la vérité.

« Quelle route doit-il prendre ? demanda Malinkoff.

– La route de Tver, la plus directe de Moscou, et nous pouvons le rencontrer d’un moment à l’autre. Au prochain croisement, il y a quatre soldats et un officier, mais pas de barricade. Si vous me laissez parler, je leur raconterai un mensonge quelconque ; je leur dirai que nous allons au-devant de Boulba. »

Malinkoff se tourna vers ses compagnons.

« De toute façon, dit-il, nous sommes entre les mains de cet homme. Mon avis est qu’il faut accepter son offre. »

L’auto fut donc remise en marche, et Cherry qui avait pris place dans l’intérieur, expliqua la façon dont il avait disparu.

« J’ai vu les premières ombres de soldats que nous avons croisées, et dès que l’auto a stoppé, j’ai compris pourquoi. Alors, quittant mes chaussures, j’ai grimpé sur le toit en vitesse. Pour le reste, ce n’était pas plus difficile que d’avalier un chou à la crème.

– Vous n’avez pas tué les soldats qui se tenaient sur le marchepied, n’est-ce pas ? dit Malcolm. Je n’ai entendu aucune détonation. »

Cherry haussa les épaules.

« Pourquoi les tuer ? Je n’ai eu qu’à me pencher et à leur donner un petit coup de crosse sur la tête. Ils vont se réveiller en disant : où suis-je, nurse ?... »

En une demi-heure ils furent à la croisée des chemins annoncée, et les quatre sentinelles apathiques, s'écartèrent sur un mot de l'officier rouge, afin de laisser passer les voyageurs. Maintenant, ils tournaient le dos à la route par laquelle ils étaient venus, et suivaient parallèlement la voie du train que Boulba, selon les pronostics de l'officier, devait prendre pour les rejoindre. Jusque-là, l'auto avait marché sans accroc, mais à trente kilomètres du camp, les pneus de devant crevèrent. L'incident aurait pu être de peu d'importance puisqu'il y avait deux roues de rechange ; malheureusement on découvrit que l'une d'elles était déjà hors d'usage. Il n'y avait qu'une chose à faire, pousser la voiture dans un champ, voiler les fenêtres et laisser au chauffeur le temps de réparer la chambre à air. Après lui avoir donné une lampe, ils le laissèrent avec l'officier qui avait offert son aide, puis se mirent à marcher sur la route, dans le faible espoir de découvrir quelque ferme ou quelque cottage où ils pourraient renouveler leurs maigres provisions de bouche.

Au bout d'une demi-heure, ils aperçurent un bâtiment écarté dont ils approchèrent avec précaution.

Le petit groupe pénétra dans un hall de pierre après une hésitation de quelques minutes. La chambre était brillamment éclairée, et, de leur place, les visiteurs pouvaient apercevoir les nombreuses lampes suspendues au plafond.

Malcolm entra le premier. La pièce, quoique nue, était belle. Devant un grand feu de bois allumé dans la cheminée, un homme se tenait debout, les mains dans les poches, dans une attitude de contemplation. Il était vêtu d'une vaste capote militaire bleue, dont le capuchon était rabattu sur sa tête. Malcolm s'approcha de lui.

« Excellence, commença-t-il, nous sommes des voyageurs qui désirent... »

L'homme se retourna lentement.

« Oh ! oh ! vous désirez quelque chose ? camarade Hay. Eh ! bien, je vais vous dire ce que je désire moi : c'est mon beau petit agneau, ma petite femme. »

C'était Boulba !

Cherry Bim, qui était entré le dernier, fonça vers la porte, mais il se trouva face à face avec le canon d'un revolver, une sentinelle étant postée là sans doute, pour répondre au premier appel de Boulba. Cherry n'eut que le temps de s'aplatir sur le sol, pour éviter la balle, qui passa au-dessus de lui. En tombant, il fit feu et l'homme s'écroula. Alors, Bim fit un nouveau bond hors de la pièce.

Boulba était resté seul, il rugissait, tempêtait, en longeant les murs à tâtons pour faire le tour de la chambre.

« Où sont-ils ? où sont-ils ? Venez ici, ma petite beauté. Quant à Hay, je le ferai brûler vif. Où êtes-vous, tous.

– Petit Commissaire, dit le chef des soldats en accourant dans la pièce, personne n'est sorti d'ici, j'en suis sûr.

– Cherche, alors, chien que tu es, hurla Boulba en le frappant. Cherche donc. Il y a une porte dans le mur près de la cheminée, est-elle ouverte ? »

Le soldat courut à la porte qui se trouvait dans l'ombre.

« Elle est ouverte, camarade !

– À leur poursuite, alors, à leur poursuite, maintenant. »

Boulba paraissait fou furieux, et, de terreur, le chef s'élança vers l'issue désignée.

Cherry, lui, avait compris, tout disait que Boulba avait fait du monastère son quartier général, en attendant des nouvelles des fugitifs. Ce n'était pas vingt, mais deux cents soldats qui pouvaient surgir d'un moment à l'autre. Sans hésiter il rejoignit

la route, sans avoir rencontré aucune sentinelle ; alors, il marcha dans la direction de l'endroit où l'auto était restée. Soudain, il heurta du pied quelque chose. Se baissant, il le ramassa. C'était un petit paquet recouvert de toile, de la forme d'un livre, et se souvenant des bribes de conversation qu'il avait entendues entre Irène et Malcolm, il devina qu'il avait entre les mains le *livre magique*.

« Quelle imprudence ! dit Cherry en le fourrant dans sa poche. »

Mais cette découverte prouvait clairement une chose : ses compagnons avaient fui... Du reste, l'auto n'était plus là. L'obscurité profonde empêchait qu'on distinguât les traces des roues, seulement un bidon d'essence vide, et une vague odeur de caoutchouc brûlé, ne laissaient aucun doute sur l'emplacement abandonné.

Bim fit appel à toute sa philosophie : il était seul, dans un pays inconnu, poursuivi par la justice, et la contrée fourmillait de soldats. Le mieux était de refaire en sens inverse, le chemin qu'ils avaient parcouru en auto. Le petit homme s'engagea résolument dans un passage où des rails lui révélèrent qu'il était sur un chemin de fer. Comme il se penchait sur la voie, il aperçut, dans le lointain, une rangée de lumières qui se déplaçaient. C'était un train. Bim comprit qu'il suivait une courbe, car les lumières s'éteignirent une à une, jusqu'à ce qu'il ne restât que celle de la locomotive. Alors, il se pencha de nouveau, et distingua sur la gauche, à moins de deux cents mètres le quai d'une gare. Malinkoff avait parlé en effet, de la ligne de Varsovie.

Cherry Bim courut comme un fou dans cette direction, trébuchant dans les flaques, se heurtant aux buissons, et grimpa enfin sur le quai de la petite station. Maintenant, il s'agissait de monter dans le train, chose presque irréalisable, s'il marchait à toute vitesse. Au grondement sourd qui annonçait son approche, Bim qui pouvait évaluer l'allure d'un train, à un mille près, comprit que c'était un rapide. Comment le faire ralentir ?

Cherry fouilla dans sa poche et y trouva une allumette, mais il ne fallait pas songer à faire un feu de joie sur le sol trop humide, et puis où trouver un morceau de papier ?... Tout à coup, une idée lui traversa l'esprit :

« Le livre !... »

D'un geste vif, il le tira de sa poche, déchira la toile avec son canif et essaya de l'ouvrir. Il était fermé par une serrure. Mais une serrure pour Bim, c'était comme une croûte de pâté, une chose faite pour être brisée. Un coup de pouce et la ferrure tomba. Il arracha les trois ou quatre premières pages, frotta l'allumette, et en approcha la flamme. Comme elle touchait le coin du papier, ses yeux tombèrent sur les mots imprimés. Il resta bouche bée, regardant les feuillets se consumer en se tordant, jusqu'à ce que l'allumette lui brûlât les doigts. Il la jeta et demeura immobile, comme hébété. Mais la petite flamme avait été aperçue et un grincement des freins le tira de sa stupeur. Cherry fourra le reste du livre dans sa poche et courut le long du quai à la rencontre du rapide. Il s'arrangea pour laisser passer le convoi sans être aperçu, puis rampant vers la dernière voiture, il sauta, saisit la rampe de fer, et se hissant sur les marches, il atteignit le toit du wagon au moment où le train s'arrêtait.

Il y eut une confusion de voix, des explications, des ordres, puis le train s'ébranla de nouveau et reprit de la vitesse. Cherry eut alors le temps de réfléchir. Le jour n'était pas encore venu lorsqu'on s'arrêta à une petite station et Bim se penchant sur le bord, aperçut un groupe d'officiers descendus pour se dérouiller les jambes. Tout à coup, le chef de gare vint à eux, en gesticulant, et se mit à parler avec volubilité. Il semblait demander quelque chose en s'excusant, et son ton était presque craintif. Alors, à sa stupéfaction, Bim entendit la réponse faite en anglais :

« Oh ! je vous comprends. Laissez-les venir, Général. Je ne voudrais pas abandonner un chien dans ce pays, vraiment non.

– Mais ce sera contre toutes les règles de la diplomatie, protesta un autre officier, dans la même langue.

– Mince, alors ! » murmura Bim, suffoqué.

Sur la route aboutissant à la cour de la gare, il venait d'apercevoir l'auto ! Les lumières du train étaient assez puissantes pour qu'il n'y eût pas de doutes.

D'ailleurs, presque au-dessous de lui, derrière le chef de gare, un petit groupe s'avavançait dans l'ombre.

« C'est une question de vie ou de mort, dit la voix de Malcolm. Je dois envoyer cette dame à la frontière polonaise, c'est, je vous assure un acte d'humanité.

– Anglais, hein ? répondit celui qu'on appelait le général. C'est bien. Je vous prends à bord. »

Devant tout le monde, Malcolm prit la jeune fille dans ses bras :

« Montez, chérie.

– Je ne puis partir sans vous », dit-elle.

Il secoua la tête.

« Malinkoff et moi, vous suivrons un peu plus tard. Nous allons retourner chercher Cherry. Nous ne pouvons l'abandonner ainsi. Je suis sûr qu'il a trouvé moyen de s'échapper.

– Non, mon ami, je ne veux pas partir sans vous, répéta Irène avec fermeté.

– Il faut que vous veniez tous ou que vous restiez tous, interrompit le général anglais avec vivacité. Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous comprenez, ajouta-t-il en manière d'excuse : ce train ne nous appartient pas, c'est celui de la Commission polonaise. Nous sommes chargés des clauses éco-

nomiques des négociations et en avons fixé les termes entre l'armée rouge et la Pologne. Il est donc très irrégulier que nous emmenions des réfugiés de ce pays.

– ... Partez... »

Malcolm entendit ce mot venant du ciel, comme un soupir, et eut toutes les peines du monde à ne pas lever les yeux, mais, se souvenant de l'auto et de la mystérieuse et providentielle intervention de Dim, il n'hésita plus.

« Très bien, nous partons, dit-il tout de suite. Venez, Malinkoff. Je vous expliquerai mes raisons en wagon. »

Un coup de sifflet perçant, une secousse et le train partit.

Avant que le dernier wagon eût quitté le quai, une grande auto de tourisme entra dans la cour de la gare, renversant la frêle barrière de bois et pénétrant jusqu'au quai même.

« *Stoï, stoï !* – Arrêtez ! arrêtez ! »

Boulba debout dans la voiture, et les bras tendus se dressait éclairé par la lumière des phares. Cherry Bim se leva sur les genoux, se raffermit : un, deux, trois fois, il fit feu, et Boulba fit un plongeon hors de la voiture, mort.

« Décidément, dit Bim, ce revolver n'est pas mauvais. »

ÉPILOGUE

« Toute ma vie, dit Cherry Bim, en caressant affectueusement son chapeau melon, j'ai été ce que les reporters appellent un brigand chevaleresque. »

Il s'était carré dans un coin du compartiment de première, mis à leur disposition.

En écoutant parler Bim, la jeune fille sourit. Il y avait maintenant de la joie dans tous les regards, car les plaines que traversait le train, étaient celles de la Pologne.

« J'ai souvent pensé, master Bim, dit Irène, que vous avez été notre ange gardien. »

Cherry rayonna.

« Avant de vous quitter, chers camarades, je voulais effacer toute mauvaise impression dans vos esprits. Je tiendrais en particulier à l'estime d'une dame de la haute.

– Vous avez toute mon estime, Cherry, dit la jeune fille en posant sa main sur le bras du gangster. Vous êtes un... un...

– Oui, oui, c'est ça, conclut Bim en venant à son aide. Je suis un brave garçon, seulement j'ai horreur de travailler, voilà tout. D'ailleurs il se peut que je n'en aie plus besoin désormais, parce que j'ai gagné assez de... enfin, je me comprends. »

Malcolm lui donna une petite tape amicale.

« Vous quitterez la Russie plus riche qu'aucun de nous, mon cher Bim.

– Ce n’est pas beaucoup dire, remarqua le silencieux Malinkoff. Altesse, n’y aura-t-il pas moyen de recouvrer la fortune de votre père ?

– Elle n’existe plus, dit-elle très calme. Je n’ai même pas le livre du pauvre Israël Kensky, ajouta la jeune fille en souriant.

– J’ai été un imbécile, grommela Malcolm, quand j’ai rejoint la route, j’étais si pressé d’arriver à la voiture, que je ne me suis pas aperçu que le livre tombait de ma poche. Nous n’avions pas une seconde à perdre, expliqua-t-il en se tournant vers Bim. Les soldats cherchaient déjà dans la cour, lorsque Malinkoff a découvert une brèche dans le mur. J’étais désolé de vous laisser...

– Ça va, ça va, interrompit le petit homme. L’affaire est réglée. Je vous ai entendu parler de moi... du haut du wagon. Mais dites donc, est-ce vrai que cette jeune dame est dans la purée ?

– C’est le mot exact, dit gaiement Irène. Je vais être une bonne petite femme écossaise et je vivrai avec les moyens de mon mari, n’est-ce pas, Malcolm ? »

Malcolm sourit.

« Mais pourquoi cette question, Cherry ? »

Sans répondre, Bim tira un livre de sa poche, le livre magique.

« Où l’avez-vous trouvé ?... »

– Sur la route. Alors, j’ai fait sauter la serrure parce que j’avais besoin de quelques feuilles pour allumer un feu. C’était pour faire ralentir le train. » La jeune fille tendit la main vers le volume, mais Bim continua, sans le lâcher :

« Je ne sais pas lire le russe. Que veut dire ceci ? » Et il posa son doigt sur l’inscription de la couverture de cuir. Irène traduisit :

« Ce livre renferme le secret de la toute-puissance et les formules capables de desceller les cœurs des hommes et de fondre leurs orgueilleuses résolutions. »

Cherry l'écouta sans l'interrompre, puis :

« C'est une blague, dit-il tranquillement. La preuve c'est que ma résolution ne fond pas. Tenez, Miss, voilà le livre. »

Elle le prit, perplexe, l'ouvrit et se mit à en tourner les pages, ne pouvant en croire ses yeux. Chaque feuillet était un billet de banque de mille livres.

« C'est évidemment ainsi que Kensky gardait son argent, dit Malinkoff. Dans des temps si troublés pour les Juifs, il aura pensé que c'était plus sûr de convertir sa fortune en monnaie anglaise. Et quand ses affaires marchaient bien, il intercalait un billet dans son livre. »

La jeune fille émerveillée, se tourna vers Bim.

« Saviez-vous que ce livre contenait des billets de banque ? demanda-t-elle.

– Un peu ! Puisque j'avais commencé à les brûler ! »

L'AFFAIRE STRETELLI

« Démission de l'inspecteur John Mackenzie », avaient annoncé les journaux en consacrant plusieurs colonnes à ses exploits. Ses chefs immédiats s'étaient étonnés de cette décision, et avaient cherché les causes de cette retraite prématurée, sans en découvrir le véritable motif qui n'était autre que le complet antagonisme entre son sens du devoir, son sens de la justice et son sens aigu de l'humour.

Cet antagonisme se manifesta, d'après la plupart des gens s'intéressant aux affaires criminelles, un beau matin de décembre, à la prison de Nottingham, à propos de l'affaire Stretelli. C'était vrai jusqu'à un certain point. En réalité, bien que comblé d'éloges par son chef et sachant qu'il y avait un poste vacant de surintendant, il avait rédigé sa lettre de démission, se sentant incapable de concilier le devoir, la justice et l'humour.

À vrai dire, Mackenzie était un peu vieux jeu, et quand un planton lui remit la carte du « Dr Mona Stretelli » il renifla.

Il avait une prévention contre les femmes-médecins, bien que celle-ci fût la première qui s'adressât officiellement à lui.

« Faites entrer », dit-il, en se demandant ce qui pouvait bien amener une doctoresse espagnole à Scotland Yard.

Il n'avait pas encore résolu la question quand la jeune fille entra dans la pièce. Elle était de taille moyenne, brune, nullement intimidée et, par surcroît, jolie.

« Je suis très honoré de vous recevoir, dit-il en français, d'un ton officiel. En quoi puis-je vous être utile ? »

Elle sourit légèrement.

« En m'accordant dix minutes de vos précieux instants, répondit-elle dans un anglais impeccable. J'ai une déclaration importante à vous faire. »

Elle lui tendit une lettre portant le timbre du « Home Office ». C'était une introduction émanant d'une haute autorité. L'inspecteur Mackenzie cessa de s'étonner.

« Connaissez-vous M. Peter Morstels ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête négativement.

Après un court silence, elle reprit :

« À Londres, vous devez entendre... des rumeurs sur certaines personnes... du moins dans le West End. Avez-vous entendu parler de Margaret Stretelli ? »

Mackenzie fronça les sourcils.

« Stretelli... Évidemment. Êtes-vous une de ses parentes ?

– C'était ma sœur.

– C'était ?... Elle n'est pas morte ? »

La jeune fille inclina la tête, et ses yeux se remplirent de larmes.

Quand Margaret Stretelli disparut de Londres, l'événement ne passa pas inaperçu à la Sûreté Générale.

La jeune fille appartenait à un milieu de femmes aux cheveux mi-longs, se réunissant dans un restaurant de Soho. Elle passait pour être associée à des gens douteux ; on parlait d'un commerce de cocaïne, dans lequel elle jouait un rôle d'amorceuse, sans en tirer grand profit ; d'une réunion orageuse au cours de laquelle la police était intervenue, et d'une audience correctionnelle où elle avait figuré comme prévenue, pour avoir renversé un réverbère avec son automobile. La Sûreté Générale s'intéressait modérément aux aventures de la jeune fille, sachant qu'elle avait des moyens d'existence suffisants, mais quand on ne la vit plus dans les endroits qu'elle fréquentait, l'on fit de discrètes enquêtes et l'on apprit, qu'après avoir épousé un gentleman farmer des Midlands, elle avait quitté son mari au bout de quelques jours et était partie pour New-York. Histoire sans intérêt et tout à fait banale, à peine digne de retenir l'attention de Scotland Yard. Cependant, puisque à la base tout crime est banal, les circonstances furent dûment enregistrées et classées.

« Peut-être ferais-je mieux de vous raconter notre histoire, commença la doctoresse.

« ... Mon père était médecin à Madrid. À sa mort, il laissa cinq millions de pesetas à ses deux filles, Margaret et moi. J'avais adopté la profession de mon père ; quant à ma sœur elle quitta Madrid et se rendit à Paris sous prétexte d'étudier la musique. De Paris, elle vint à Londres, et, autant que je le sache, elle entra dans un milieu indésirable. Jamais je n'ai pu découvrir comment elle s'était liée avec M. Morstels. Ce qui est certain, c'est qu'à partir de ce moment, elle gaspilla beaucoup d'argent. Il la demanda en mariage et l'épousa effectivement à la mairie de Marlebone ; après quoi elle vécut avec lui dans sa maison de Saffron. ...Au dire des habitants, ils auraient passé trois semaines ensemble. Mais combien de temps resta-t-elle

dans ce village ? Fut-ce un mois ou davantage ? je l'ignore. En tout cas, quand elle disparut, les habitants du village, accoutumés au sort malheureux des mariages de M. Morstels, admirèrent qu'elle s'était séparée de son mari.

– Il avait donc été marié antérieurement ? demanda Mackenzie.

– Deux fois, répondit la jeune fille. Chaque fois, sa femme l'avait quitté et le divorce avait été prononcé. M. Mackenzie, je suis convaincue que ma sœur a été tuée ! »

Mackenzie sursauta.

« Tuée ? chère Mademoiselle, il me semble que... »

Il s'arrêta brusquement, comprenant que ce genre de crime était possible.

« Il se peut que votre sœur se soit enfuie », suggéra-t-il.

Elle hocha la tête.

« Non, car dans ce cas elle serait venue me retrouver. Nous étions très intimes, et bien qu'elle fût volontaire et entêtée, si elle s'était trouvée dans la détresse, elle aurait eu recours à moi.

– Avez-vous connu M. Morstels ? demanda Mackenzie.

– Je l'ai vu hier pour la première fois, dit-elle, et rien qu'en le regardant j'ai eu la conviction que ma sœur avait été assassinée.

– Cette déclaration est fort grave, mais je pense que vous n'admettez pas cette hypothèse sans avoir de sérieuses présomptions, dit Mackenzie en souriant. D'ailleurs les médecins ne se laissent pas facilement influencer et ne portent pas de jugements à la légère, n'est-il pas vrai ? »

Elle inclina la tête.

« Certainement non », disait-elle en se levant.

Elle se mit à marcher de long en large dans la pièce et continua d'une voix agitée :

« Excusez-moi, M. Mackenzie, mais je suis aussi convaincue que la pauvre Margaret est morte, que je serais victime d'une illusion, si elle se promenait dans ce bureau en ce moment !

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ? insista Mackenzie. En dehors du fait que M. Morstels a été marié plusieurs fois, nous ne savons rien contre lui.

– J'ai fait des enquêtes, répondit-elle. Il est bien noté par la police locale, mais je peux vous fournir quelques détails intéressants. Avant de quitter Londres, Margaret a retiré de la banque la somme de six mille cinq cents livres. Qu'est devenu cet argent ?

– L'avez-vous demandé à M. Morstels ?

– Oui. Il m'a dit qu'il avait été désespéré du départ de sa femme et que celle-ci avait emporté non seulement son propre argent, mais une partie du sien. Il a eu l'audace de me demander si j'étais disposée à le rembourser. »

Mackenzie se pencha sur son bureau, le menton dans sa main, les traits durcis : « Cela prend de plus en plus la tournure d'un roman policier, dit-il. J'espère pour vous, Miss Stretelli, que vous vous trompez. Il faut que je voie M. Morstels. »

Par une matinée brumeuse, alors que le givre poudrait les arbres dénudés du verger de M. Morstels, l'inspecteur Mackenzie quitta tranquillement la gare, la pipe à la bouche, et portant sous le bras le parapluie qui ne le quittait jamais.

Arrivé en vue de Hill Cottage, il s'arrêta pour examiner la construction qui présentait une forme irrégulière, en raison d'une annexe récemment bâtie. Assez pittoresque, elle se dressait à mi-pente et ne manquait pas de charme, vue de loin.

Cinq minutes plus tard, il était devant la maison qui, de près, n'avait rien d'impressionnant. L'homme qui vint lui ouvrir était aussi grand que large : un véritable géant. Il avait de rares cheveux blonds, des traits accentués et respirait la santé. Barrant la porte, il dévisageait le détective d'un air soupçonneux.

« Bonjour, monsieur Morstels. Je suis l'inspecteur Mackenzie, de Scotland Yard ! »

Aucun muscle du visage du géant ne bougea. Pas une seconde ses paupières ne cachèrent ses yeux bleus soulignés de poches.

« Enchanté de vous voir, chef. Entrez donc. »

Il introduisit son hôte dans une cuisine claire et haute de plafond.

« Vous êtes envoyé par Miss Stretelli, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je m'y attendais. J'avais cependant eu assez d'ennuis avec sa sœur, sans qu'elle vint encore me raconter des histoires fantastiques à son sujet !

– Où est votre femme ? demanda Mackenzie brusquement.

– Quelque part en Amérique... Bien entendu, elle ne m'a pas dit dans quelle ville elle allait. Je vais vous chercher sa lettre. »

Au bout de quelques minutes, il revint avec un papier gris ne portant pas d'adresse...

« Je vous quitte, disait la jeune femme, parce que je ne peux plus supporter la vie monotone de la campagne. Je vous

écris du « Teuronic ». Je vous prie de demander le divorce. Je ne voyage pas sous mon nom. »

« Pourquoi ne s'est-elle pas servie du papier à lettres du paquebot ? demanda Mackenzie, en examinant la lettre qu'il tenait à la main. Une femme qui a hâte de s'enfuir ne prend pas la peine de défaire ses malles pour y prendre le papier dont elle se sert chez elle. Je pense que vous avez vérifié si elle était sur la liste des passagers... Ah ! j'oubliais qu'elle voyageait sous un nom d'emprunt ! Mais je me demande comment elle a pu se procurer un passeport ? »

Tout en parlant d'un air rêveur, il observait l'homme qui était devant lui. Mais, s'il s'attendait à embarrasser Peter Morsfels par des questions indiscrètes, il dut être désappointé.

« Ça, c'est son affaire, déclara son interlocuteur. Elle ne s'est pas confiée à moi. Sa sœur croit que je l'ai tuée ! (Il se mit à rire.) Heureusement, j'étais seul quand elle est venue l'autre jour ! Quelle histoire cela aurait fait dans le village, si ma domestique l'avait entendue ! »

Ses yeux n'avaient cessé de regarder le détective.

« Je suppose qu'elle vous a parlé dans ce sens, reprit-il. Dans ce cas, vous pouvez fouiller toutes les pièces de la maison et retourner la terre du jardin si cela vous plaît. Je ne peux pas faire davantage. Ma femme a laissé ici quelques vêtements, voulez-vous les voir ? »

Mackenzie le suivit jusqu'à la grande chambre à coucher donnant sur la façade de la maison. Dans une armoire fermée il trouva un manteau de fourrure, deux ou trois robes et une demi-douzaine de paires de souliers qu'il examina soigneusement un par un. L'une d'elles n'avait pas été portée. Mackenzie qui connaissait le caractère féminin, garda pour lui ses conclusions.

L'examen du jardin et des pelouses ne lui fournit aucun indice sur la disparition de la jeune femme.

« Qu'avez-vous construit là ? » demanda-t-il en désignant l'annexe basse.

L'homme sourit.

« Ce devait être une nouvelle salle de bain pour ma femme ! Hill Cottage n'était pas suffisant pour elle. J'avais fait bâtir cette annexe pour avoir un petit salon particulier, mais elle m'en a fait changer la destination. Je suis pauvre, M. Mackenzie, et pourtant j'aurais dépensé jusqu'à mon dernier sou pour elle. Ma femme avait une très grosse fortune, mais elle ne m'a jamais donné un sou ; d'ailleurs, je ne le désirais pas.

– Je vois que vous avez été plutôt malheureux dans vos affaires matrimoniales », dit Mackenzie.

M. Morstels se contenta d'acquiescer par un grognement.

Le détective avait l'air songeur quand il rentra en ville, à la fin de la matinée. Mona Stretelli l'attendait dans son bureau.

« Je vois à votre figure que vous n'avez rien découvert, dit-elle.

– Vous devez être une liseuse de pensée, répondit-il en souriant. La seule chose dont je sois sûr, et cela n'a rien d'officiel, c'est que Morstels est un menteur. Il peut être également un assassin, mais... il y a un mais !

– Pensez-vous que si vous étiez chargé de l'enquête vous découvririez quelque chose ? »

Mackenzie secoua la tête.

« Je ne le crois pas, répliqua-t-il, comme à regret. Cet homme n'est pas un criminel ordinaire. S'il a tué cette malheureuse femme... »

La voyant pâlir et chanceler, il se précipita sur elle.

« Ce n'est rien, protesta-t-elle, tandis qu'elle fronçait les sourcils et qu'une flamme passait dans ses yeux. Je vous jure, dit-elle d'une voix forte, que cet homme ne m'échappera pas ! Il doit expier ses crimes... »

Brusquement elle s'arrêta et ses lèvres serrées indiquaient qu'elle ne voulait pas en dire plus long. Elle lui tendit la main.

« Adieu, dit-elle, vous ne me reverrez pas. »

Dans l'après-midi, Mackenzie fit son rapport à son chef et lui exposa longuement l'affaire. Le Commissaire ne se montra pas très encourageant.

« Je crains que nous ne puissions rien faire. Naturellement, mis Stretelli est très affectée par la perte de sa sœur, mais des disparitions de ce genre sont fréquentes, particulièrement quand la personne qui disparaît mène une vie bohème. On la retrouvera peut-être à Monte-Carlo la saison prochaine ! »

Mackenzie attendit les événements.

Il n'avait pas vu Mona Stretelli depuis quinze jours, quand, à sa grande surprise, il lut dans un journal un entrefilet la concernant. Il y avait eu une vente de bijoux, anciens, provenant de la collection d'un marquis décédé, et elle avait acheté, pour deux cents livres, une bague en strass ayant appartenu à Marie-Antoinette. Les journaux en avaient donné la reproduction, en raison de sa forme bizarre : une bague qu'aucune femme ne pouvait porter tant elle était large. Mackenzie se demandait comment la jeune fille avait pu surmonter sa douleur au point de s'offrir une frivolité de ce genre, lorsqu'une semaine plus

tard, une chose extraordinaire se produisit. Dans la soirée, miss Stretelli se présenta à Scotland, sans s'être annoncée. Il comptait peut-être apprendre quelque chose d'intéressant, mais certes pas ce qu'elle lui raconta.

« Monsieur Mackenzie, dit-elle, j'ai été injuste envers M. Morstels, et je suis sûre maintenant que mes soupçons n'étaient pas fondés. »

Il la regarda d'un air surpris.

« L'avez-vous vu ? »

Elle fit un signe de tête affirmatif ; ses joues étaient colorées et sa voix tremblait, quand elle lui répondit :

« Je vais épouser M. Morstels cette semaine. »

Il la dévisagea d'un air stupéfait.

« L'épouser ? dit-il d'une voix haletante. Mais sachant ce que vous...

– Je crains que nous n'ayons, l'un et l'autre, mal jugé Peter, reprit-elle tranquillement. Je l'ai trouvé charmant et séduisant.

– Je ne demande qu'à le croire, mais vous rendez-vous compte de ce que vous allez faire ? »

Elle acquiesça de la tête.

« Et vous comptez vraiment l'épouser ?

– Oui. Le mariage aura lieu dès que le divorce sera prononcé. Je vais passer une semaine avec lui. Sa tante nous servira de chaperon. Je vous avais dit que je ne voulais pas vous revoir, ajouta-t-elle avec un sourire, mais cette fois-ci j'y suis vraiment résolue. »

Puis, après un rapide adieu, elle se dirigea vers la porte.

Au moment où elle quittait la pièce, le sac qu'elle tenait sous son bras, glissa et tomba à terre. Elle le ramassa vivement et sortit. Mais en tombant, il s'était ouvert, laissant échapper une bourse en moire.

Quand la jeune fille fut partie, Mackenzie ouvrit la bourse, pensant y trouver une carte indiquant son adresse à Paris ; ce qui l'intéressa le plus, ce fut un reçu de forme oblongue.

Quelques secondes plus tard, miss Stretelli se faisait annoncer de nouveau. Elle avait dû s'apercevoir de sa perte.

« Je sais ce qui vous amène, dit l'inspecteur, en voyant son visage empourpré. J'ai trouvé cela par terre il y a un instant.

– Merci, dit-elle un peu émue... » et sans ajouter un mot, elle sortit.

Le lendemain matin, il recevait un pneumatique dans lequel elle lui annonçait qu'elle partait pour la campagne.

Mackenzie pensait à bien des choses, mais son esprit était surtout préoccupé par un problème : quelle valeur Peter Morsfels, le criminel, pouvait-il attacher à la bague de Marie-Antoinette ? Il ne s'expliquait pas l'achat de ce bijou.

Le surlendemain de la visite de la jeune fille, il flânait sur le quai de la gare de Waterloo, regardant les voyageurs qui descendaient et examinant ceux qui prenaient le train à destination de Southampton.

Ils étaient si nombreux que le train dut être dédoublé.

« C'est curieux comme ces Américains voyagent, dit l'inspecteur de la gare en le reconnaissant. Regardez cette vieille dame. (Il désignait une silhouette courbée, en grand deuil, marchant péniblement sur le quai, à l'aide de deux cannes)... À son âge, comment peut-elle risquer un voyage en mer ?

– Ce n'est guère prudent en effet », approuva Mackenzie.

Quand il rentra chez lui, dans l'après-midi, une lettre l'attendait. L'enveloppe était maculée, l'adresse écrite au crayon. À l'intérieur, se trouvait une carte de visite – celle de Mona Stretelli – portant ces simples mots : « Pour l'amour de Dieu, venez me voir ! »

Mackenzie s'empressa d'en référer à son chef, mais à partir de ce moment il refusa de continuer à s'occuper de cette affaire.

« Mon cher ami, je tiens absolument à ce que vous poursuiviez votre enquête », insista son chef.

Mais Mackenzie persista dans son refus et ce fut à l'inspecteur Jordan qu'elle fut confiée.

Il était près de minuit quand Jordan arriva à la ferme, et cette fois-ci il était armé, car il avait vu son chef et l'avait impressionné en lui faisant entrevoir toutes les éventualités possibles.

Peter Morstels, à demi vêtu, ouvrit lui-même la porte et pâlit en voyant son visiteur.

« Où est Mona Stretelli ? demanda Jordan sans préambule.

– Elle est partie, répondit Peter. Elle m'a quitté le soir de son arrivée ici. Ma tante ne pouvant venir, elle n'a pas voulu rester sans chaperon.

– Vous mentez, déclara sèchement le détective et je vais vous placer sous mandat d'arrêt pendant que je fouillerai la maison. »

La perquisition ne révéla aucun indice, mais, dans la matinée, Jordan questionna les habitants du village et obtint la conviction que le cas de Morstels semblait étrange. Deux hommes qui revenaient d'un village voisin, passant par un raccourci à un quart de mille de la maison avaient entendu un cri perçant de femme, vers neuf heures du soir. Il provenait de la direction de Hill Cottage. On n'avait rien entendu d'autre, et les villageois ne

s'en étaient pas émus. Questionné par le détective, Morstels expliqua que, pour une raison inconcevable, Mona Stretelli avait pris une crise de nerfs et s'était mise à crier.

« Elle était comme folle, ajouta-t-il. Dois-je être arrêté parce qu'une femme a crié ? Je lui ai laissé une heure pour se calmer, puis j'ai été frapper à la porte de sa chambre. Voyant qu'elle ne répondait pas, je suis entré dans la pièce. Elle était vide !... Mona avait dû s'enfuir par la fenêtre.

– Cette explication ne me satisfait pas, dit Jordan. Je vais vous conduire au poste de police ; après quoi j'examinerai le terrain. »

Toute la propriété fut soigneusement inspectée et le troisième jour, une découverte importante fut faite. Sous quatre pieds de terre, on trouva un tas d'ossements ; mais, chose plus invraisemblable que tout, la bague de Marie-Antoinette était là !

Jordan revint à Londres et mit Mackenzie au courant de son enquête.

« Il brûlait certainement les corps de ses victimes dit-il exultant. Il existe dans la cuisine un énorme fourneau et les corps y étaient brûlés sans qu'on pût les découvrir. Notre médecin légiste a affirmé que nous nous trouvons en présence d'ossements humains.

– Mais rien ne prouve que ce sont ceux de Mona Stretelli, objecta Mackenzie.

– Et la bague ! répliqua Jordan triomphant. N'est-ce pas une preuve suffisante ? »

Au cours du procès qui suivit, Morstels conserva un sang-froid remarquable. Il ne faiblit qu'au moment où la sentence de mort fut prononcée.

Le matin de l'exécution, Mackenzie alla le voir à la prison de Nottingham, sur la demande du condamné. Il fumait une ci-

garettte en causant avec un de ses gardiens. Il salua le détective d'un petit signe de tête.

« Vous êtes cause de mon malheur, Mackenzie, mais je vais vous dire quelque chose. J'ai tué plusieurs femmes, trois ou quatre, je ne sais plus exactement, dit-il d'un air indifférent. Elles sont toutes enterrées dans les fondations de mon annexe, ajouta-t-il en ricanant. Mais je vous jure que je n'ai pas tué Mona Stretelli. Et cela m'ennuie, Mac, d'être pendu pour un meurtre que je n'ai pas commis. » Il s'arrêta une minute, puis reprit :

« Je voudrais voir la jeune Stretelli. »

Mackenzie ne répondit pas, avant d'avoir rédigé sa démission. Il avait vu dans la bourse de Mona Stretelli le reçu de son passage, délivré par la Compagnie de navigation. Pour être plus sûr, il était allé à Waterloo où il l'avait reconnue, malgré son déguisement, quand elle s'embarquait dans le train.

La nuit où on supposait qu'elle avait été assassinée, elle voguait sur l'Atlantique, allant vers un nouveau pays, vers une nouvelle vie et laissant derrière elle, dans un trou qu'elle avait creusé elle-même, les ossements calcinés qu'elle s'était procurés dans un hôpital et l'anneau qui devait conduire Morstels à l'échafaud.

Mackenzie le savait et laissait pendre un homme pour un crime qu'il n'avait pas commis. Sa conscience et son sens de la justice étaient apaisés, son sens de l'humour entièrement satisfait.

LE “PICK UP”

Ce fut la veille du jour où M. Vernon Strate rentra à Londres, appelé par ses multiples occupations, qu’il demanda Margaret Brand en mariage, mais d’un air si tranquille et si peu ému, que, tout d’abord, celle-ci ne comprit pas où il voulait en venir.

« Je suis évidemment votre aîné de dix ou douze ans, lui dit-il, et je me rends parfaitement compte que, pour plusieurs raisons, je ne suis pas le mari que vous auriez choisi. »

Décontenancée par cette déclaration inattendue, elle ne savait que répondre. À vingt-quatre ans, elle n’avait pas encore rencontré l’homme qu’elle aurait aimé épouser, et l’avenir, avec les deux cents livres de rente que lui avait laissées son père, colonel d’infanterie, lui paraissait un peu sombre.

« Mais M. Strate, vous me connaissez à peine ! » objectait-elle.

En réalité, ils s’étaient rencontrés dans le train de Brightsea. La courtoisie et les attentions de son compagnon de route lui avaient paru fort agréables et elle était persuadée que s’il avait quitté le luxueux Hôtel de la Marine pour la modeste

Pension des Acacias, c'était uniquement dans le but de se rapprocher d'elle.

« Je suis riche, poursuivit M. Strate et je n'ai ni parents ni attache d'aucune sorte. »

Puis il parla de voyages, de l'Italie, de la Riviera, des beautés de son ranch canadien.

« Je vais à Londres demain, ajouta-t-il, et je voudrais que pendant mon absence vous réfléchissiez à ma demande. Le jour de notre mariage, je vous ferai une donation de dix mille livres. »

C'était un bel homme de quarante ans, séduisant à sa manière. La jeune fille avait commencé à s'amuser de la façon dont, par instants, il escamotait les « h », mais, quand il lui raconta ses premières luttes avec la misère, comment il s'était instruit tout seul, et les rares occasions qu'il avait eues de s'affiner, cet amusement fit place à de la sympathie.

Il passait la plus grande partie de ses journées à travailler dans sa chambre, car ses yeux étaient délicats et le soleil lui donnait des maux de tête. Quelquefois, à la tombée de la nuit, ils se promenaient ensemble.

Quand il fut parti, Margaret se mit à réfléchir sérieusement. M. Strate était un « pick-up » : un homme entré dans sa vie sans être présenté.

Souvent elle avait entendu parler de ce genre de personnages. On les rencontre dans les villes d'eaux à la mode, sur les plages élégantes, quelquefois en chemin de fer ; ils vous demandent si vous désirez que la fenêtre soit ouverte ou fermée ; si cette chaise à l'ombre vous convient mieux que celle sur laquelle vous êtes assise ; ils parlent du temps, de la beauté de la mer, des singularités de certains promeneurs. Puis, quand vous les connaissez davantage, vous acceptez d'aller avec eux visiter les curiosités des environs, vous les accompagnez au cinéma... Fi-

nalement, un beau jour, vous parlez de sujets plus intimes : de vos parents ou même d'appendicite.

Margaret était depuis deux semaines à Brightsea quand un autre « pick-up » apparut à l'horizon. Ce n'était pas un des hôtes de la respectable Pension des Acacias, dont la clientèle se composait en grande partie de vieilles dames qui continuaient à tricoter à Brightsea le jumper commencé à Londres. Il ne s'était pas assis à côté d'elle sur le quai, et n'avait même pas essayé de la dévisager.

Leur rencontre avait été moins banale.

Elle était assise sur un banc, menue silhouette beige au joli visage hâlé, que son ombrelle rouge fonçait encore, quand un homme surgit au bout de la jetée déserte. Il était huit heures du matin et seuls quelques pêcheurs courageux étaient levés. Plutôt grand, la figure basanée, il portait un pantalon de flanelle bleu, et un « blazer » sur lequel était brodé un pigeon blanc.

Il la dépassa, sans avoir l'air de la remarquer, tandis qu'elle le regardait par-dessus son livre et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût contourné le pavillon qui se trouvait au bout de la jetée.

Quand il revint, elle avait repris sa lecture et était si intéressée par son roman, qu'elle ne l'aurait pas vu si, après avoir buté, il n'était venu s'étaler de tout son long à ses pieds.

« Excusez-moi, dit-il d'un ton très calme, en se relevant. C'est ce misérable lacet... je suis désolé. »

Il mit un pied sur le banc et tira brusquement sur le long lacet qui l'avait fait trébucher.

Elle ne répondit rien et baissa de nouveau les yeux sur son livre ; mais elle ne lisait pas.

« Si j'avais eu l'intention de vous parler, j'aurais choisi une façon plus agréable d'entamer la conversation, reprit-il en tamponnant sa main écorchée ; mais tel n'était pas mon but. Je ne vous dirai donc pas que nous nous sommes rencontrés précédemment, ou toute autre phrase du même genre... Quelle merveilleuse matinée ! n'est-ce pas ?

– Très belle, répondit-elle, sans lever les yeux.

– Vous n'avez pas l'air convaincue », dit-il en riant. Sans qu'elle l'y invitât, il s'assit et ajouta : « Vous vous appelez Margaret Brand ; ma sœur Hélène Denman a été en pension avec vous et elle vous a reconnue hier, mais n'a pu arriver à attirer votre attention. »

Autrefois, à Sainte-Marie, quand Margaret Brand était « senior prefet » et Hélène Denman « head girl » on parlait beaucoup du frère terrible (celui d'Hélène), ainsi appelé en raison de son caractère indiscipliné, de sa turbulence, de sa propension à casser les objets précieux et les carreaux, enfin de son peu de goût pour les bains matinaux.

Finalement, l'année où les deux jeunes filles allaient sortir de pension, il avait fait quelque chose de si répréhensible, qu'Hélène n'en avait parlé à qui que ce soit, pas même à sa meilleure amie, car les Denman, fort riches et appartenant à la noblesse, étaient orgueilleux, intransigeants au point de vue de l'honneur et en outre très snobs.

Avait-il épousé une barmaid, enlevé la femme d'un boucher, ou s'était-il rendu coupable d'une indécatesse ? Margaret ne l'avait jamais su exactement.

« Je pense que vous n'êtes pas le frère terrible » ; demanda-t-elle soudain.

Il s'inclina sans sourire :

« Si, c'est moi. Maintenant que vous êtes renseignée, qu'allez vous faire ? »

Elle se mit à rire, bien qu'elle eût un peu peur.

« Oui, je suis le frère terrible, reprit-il et je me trouve dans une situation inextricable. Le pauvre vieux « governor »¹ est mort l'an dernier et j'ai essayé de cacher mon passé... Je suis maintenant baronnet du Royaume Uni, et cela ne cadre pas avec certaines choses... Si les journaux s'emparaient de cette histoire, ils ne manqueraient pas de la présenter comme un scandale. La semaine prochaine je vais commencer une nouvelle vie, mais auparavant je voudrais faire un coup d'éclat. »

Il parlait rapidement, d'une façon saccadée et incohérente pour elle. À quoi faisait-il allusion ? elle n'en avait aucune idée.

Il se releva aussi brusquement qu'il s'était assis :

« Je vais reprendre ma promenade, dit-il, je suis très heureux de vous avoir rencontrée ; surtout ne me trahissez pas. »

Elle le revit dans l'après-midi ; il lui offrit le thé, insistant pour qu'elle l'accompagnât au théâtre le soir même, et pour qu'elle le rejoignît le lendemain matin afin d'apprendre l'art de la pêche en mer.

À la fin du troisième jour, tandis qu'ils flânaient sur la jetée elle crut bon de lui parler de son aventure.

« Vous êtes fiancée ? s'écria-t-il en pâlisant.

¹ Terme familial employé par les enfants pour désigner leur père.

– Pas encore », répliqua-t-elle vivement, et lui ayant dit ce qu'elle jugeait nécessaire, elle changea de sujet. « Et votre fameux projet, l'avez-vous réalisé ? » demanda-t-elle.

Il hocha la tête :

« Non, et je ne crois pas que ce soit possible à Brightsea. »

Elle parut étonnée, mais n'insista pas et ils reprirent leur promenade...

Quand, dans l'après-midi, M. Strate revint de Londres, elle fit appel à tout son courage pour lui faire part de sa décision.

« Voulez-vous venir faire un tour avec moi, demanda-t-elle, j'ai à vous parler. »

Il hésita : « Le soleil est bien ardent pour mes yeux, commença-t-il.

– Mettez vos lunettes fumées. Vous l'avez fait l'autre jour et vous n'avez pas eu mal à la tête. »

Il acquiesça, et dix minutes plus tard tous deux se promenaient lentement sur la jetée.

« Asseyons-nous ici, dit-elle en désignant un banc. M. Strate, j'ai quelque chose à vous dire : je ne peux pas vous épouser ; je suis très sensible à l'honneur que vous me faites, mais je ne veux pas me marier pour le moment.

– Vous savez pourtant combien ce projet me tient au cœur ! »

Au même instant apparut dans le lointain, la silhouette élancée du frère terrible. Il les vit et leur fit un geste de la main.

« C'est un de mes amis, dit-elle, Jan Denman. J'ai été au couvent avec sa sœur. »

À son grand étonnement, M. Strate se dressa brusquement, en laissant échapper un juron.

« Je ne veux pas le rencontrer, cria-t-il ; vous lui direz que je ne me sens pas bien. »

Mais déjà, Jan Denman était à côté d'eux.

« Je vous présente M. Strate, murmura-t-elle un peu hâletante, l'ami dont je vous ai parlé. »

Le terrible frère les regarda avec des yeux étincelants : « Grand Dieu, grommela-t-il. Pour une fois où j'avais de la chance, je ne peux pas en profiter, Smith !... »

La jeune fille, à la fois stupéfaite et horrifiée, vit le placide M. Strate se précipiter vers l'entrée de la jetée, tandis que le terrible frère courait après lui.

« Vous avez tout gâté, ma chère, dit-il, en revenant s'asseoir à côté d'elle, je voulais quitter la police avec une auréole de gloire et maintenant je ne le peux plus.

– Qui êtes-vous donc ? » demanda-t-elle d'une voix entrecoupée ?

Il se mit à rire :

« Ne savez-vous pas que j'ai déshonoré ma famille en entrant dans la police ? Je suis le détective Denman de Bow Street et depuis des mois je cherche Smith, alias Bocosco, alias Strate, un polygame professionnel. Il erre à la recherche de jeunes personnes isolées, ayant quelques centaines de livres en banque... Venez, allons boire une citronnade et je vous dirai où nous passerons notre lune de miel. »

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en mai 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Edgar Wallace, *Le talisman mystérieux*, Paris, Hachette (L'Énigme), 1935. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en mai 2013 en reprenant un tableau (huile sur toile) tiré de Wikimedia : *La Manifestation du 17 octobre 1905*, peinte par Ilya Repin en 1907 (modifiée en 1911). L'original se trouve au musée d'État de Russie à Saint-Pétersbourg.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.